V.14
1962

Eugène
CLOUTIER

LE DERNIER BEATNIK

Théâtre

•

Gilles
DEROME

QUI EST DUPRESSIN?

Théâtre

•

Adèle
LAUZON

CUBA

•

Marie-Claire
BLAIS

•

François
BARCELO

•

Jacques
FONTAINE

•

Andrée
MAILLET

NOTE DE GÉRANCE

LES ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS seront heureux de publier tout manuscrit inédit qui aura été accepté par le comité de rédaction. Les manuscrits refusés ne seront pas retournés.

Le prix de chaque volume: No 1 à 13 - $2.50
No 14 - $3.00

L'abonnement à quatre volumes: $8.00, payable par chèque ou mandat à l'ordre des ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS.

Le comité de rédaction:

Robert Elie
Jean-Louis Gagnon
Gilles Marcotte
Gérard Pelletier
Marcel Dubé
Pierre Elliot Trudeau

Administrateur: Claude Hurtubise

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS
1029, CÔTE DU BEAVER HALL
MONTRÉAL 1

ÉCRITS

DU

CANADA FRANÇAIS

XIV

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

1962

MONTRÉAL

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Tous droits réservés, Canada, 1962.
Copyright by Les Ecrits du Canada français, 1962.

SOMMAIRE

EUGÈNE CLOUTIER

Le Dernier Beatnik *(théâtre)* 9

GILLES DEROME

Qui est Dupressin? *(théâtre)* 93

FRANÇOIS BARCELO

Cretons bouillants et autres nouvelles . . . 159

JACQUES FONTAINE

Quenouille *(conte)* 179

MARIE-CLAIRE BLAIS

Les Voyageurs sacrés
ou « L'Invraisemblable Instant » *(poème)* . . 193

ADÈLE LAUZON

Cuba *(reportage)* 259

ANDRÉE MAILLET

L'affaire du Plat du Chat *(nouvelle)* . . . 309

EUGÈNE CLOUTIER

LE DERNIER BEATNIK

Théâtre

206566

LES PERSONNAGES

PETER
JENNY
RONALD
LEA

La scène se passe à New York, de nos jours.

EUGÈNE CLOUTIER — Né le 13 novembre 1921. Etudes primaires, secondaires et universitaires. Dès 1943, expérience assez déterminante du journalisme au *Soleil,* à l'*Evénement-Journal,* à CHRC, puis à *Radio-Canada.* Ecrit des textes pour la radio et la télévision dont les séries *J'ai rêvé cette nuit* (radio), *Anne-Marie* (TV) et *Colombier* (TV). Deux romans à ce jour: *Les Témoins,* publié en 1954 (Grand Prix de Littérature de la Province) et *Les Inutiles,* publié en 1956 (Prix du Cercle du Livre de France). Un roman inédit *Croisière...* un autre en préparation: titre provisoire *La vie quotidienne.* Une pièce de théâtre inédite *La tentation de Chiniquy.* Deux ports d'attache: Montréal et Paris. Depuis 12 ans, nombreux séjours à l'étranger: Grèce, Afrique du Nord, Espagne, l'Italie, l'Allemagne, etc... Epouse en 1947 une comédienne de Québec, Isabelle Boileau. Père d'une fillette. Depuis le 1er juillet 1961, directeur de la Maison des Etudiants Canadiens à la Cité Universitaire de Paris.

ACTE PREMIER

Salle-de-séjour chez Jenny et Peter. Nous sommes dans une propriété bourgeoise de Park Avenue, à New York. Tout y respire un luxe de bon goût. Aux murs, quelques toiles modernes d'assez belle venue.

Comme dans plusieurs pavillons modernes, cette pièce s'étale sur deux niveaux différents. En premier plan, le « living » proprement dit où l'on a mis l'accent sur le confort: moelleux fauteuils, larges divans, un coin de lecture près d'une bibliothèque murale etc... A gauche, de larges portes vitrées s'ouvrent sur le salon.

Au deuxième plan, une mezzanine où l'on accède par un escalier de quelques marches, et qu'une rampe en fer forgé découpe sur un fond de fenêtre et de rideaux. La mezzanine débouche à droite sur le hall d'entrée, et à gauche sur la chambre de Jenny. Au loin, Manhattan illuminé.

Au lever du rideau, Ronald est déjà en scène, en premier plan, à proximité de la bibliothèque murale, dont une partie est discrètement aménagée en bar. Il se sert un whisky.

Nous voyons soudain Jenny sortir de sa chambre: elle aperçoit Ronald. Presqu'au même moment, Ronald la voit dans une glace: il en reste un court instant immobile. Leur conversation ne s'engagera qu'à travers de lourds silences. Nous devrons comprendre dès le début qu'il s'agit pour l'un comme pour l'autre d'une très importante confrontation.

SCÈNE PREMIÈRE

JENNY — Bonsoir, Ronald.
RONALD — 'soir, Jenny.
JENNY — Il y a longtemps que vous êtes là? Je n'ai entendu personne entrer.
RONALD — Suis passé à travers le mur. Un caprice.
JENNY — Votre visite m'est une surprise... une très grande surprise.
RONALD — Pas autant qu'à moi-même. Un rat de Greenwich dans un palace de Park Avenue, quelle image insolite! Et comment ne l'ai-je pas senti avant aujourd'hui.
JENNY — De toute cette semaine, pas un appel, pas le moindre signe.
RONALD — Vous m'aviez mis à la porte, ou je ne sais plus comprendre le sens des mots.

Silence de Jenny.

RONALD — J'avais peut-être à refaire provision de courage.
JENNY — ... ou de cynisme.
RONALD — Quel mot désagréable!... Et utile.

JENNY — Je suis certaine que vous n'avez rien compris à mon attitude, la semaine dernière.

RONALD — Je ne vous contredirai pas là-dessus.

JENNY — Tout est pourtant si clair. Cette conversation n'a pas eu lieu... Je devrais dire « votre monologue ».

RONALD — Trop facile!

JENNY — Vous vous souvenez de certain soir d'hiver. Il y a longtemps, très longtemps. Nous n'avions pas dix ans. Nous étions déjà, Peter, vous et moi, les trois meilleurs amis du monde. Il nous arrivait de patiner des heures sur le lac. Un jour, vos patins se sont brusquement enfoncés. J'entends encore le craquement sous nos pieds. Sans un réflexe rapide de Peter, nous étions tous les trois dans l'eau glacée... Et sans personne autour pour se porter à notre aide. *(Après un temps).* Cette image me hante jusqu'à l'obsession depuis la semaine dernière.

Nouveau silence.

RONALD — Où est Peter?

JENNY — Il a dîné à l'extérieur. Il doit venir me prendre d'un moment à l'autre. Il a consacré sa journée à d'importants clients de Chicago. Nous sortons tous ensemble, ce soir. *(Raille doucement).* Nous allons bien nous amuser, comme d'habitude.

RONALD — La vie n'est pas si mal faite qu'on le dit, vous savez. Peter a toujours eu une âme de Bon Samaritain, et la vie lui aura toujours fourni l'occasion de jouer les bons samaritains. Au collège, il me dépannait volontiers en mathématiques. Au hockey, ou au football, je n'aurai jamais compté que sur ses assistances. Quand j'ai quitté les Beaux-Arts, c'est lui qui a spontanément défrayé l'installation de mon atelier. Quand j'ai voulu le rembourser, il a failli en avoir une syncope. Peter était

homme, pourtant, à épouser une mégère pourvu qu'elle ait de la fortune...

JENNY — Je vous interdis de poursuivre, Ronald. Peter a toujours eu la correction de ne jamais insinuer quoi que ce soit de désagréable à votre sujet.

RONALD — La belle nouvelle! Comme s'il en était capable. Vous venez de m'apprendre que j'étais cynique: ce n'est pas à la portée de tout le monde.

JENNY — Une fois encore, je veux bien ne rien avoir entendu. Mais partez.

RONALD, *poursuit sur l'élan* — Cette femme exquise qu'il a épousée, c'est Peter lui-même qui se sera appliqué à m'empêcher de l'oublier.

JENNY — A quoi bon réveiller tout cela.

RONALD, *même jeu* — Il a attisé mes sentiments, comme pour le plaisir de me voir souffrir. Pas volontairement, bien sûr. Il est si généreux, Peter. Des semaines, des mois, des années, je me serais évadé dans la fantaisie, je m'enroulais dans mon amitié pour Peter, mon dernier refuge, je m'en drapais, je m'en saoulais, de façon que personne de nous trois en vînt à deviner.

JENNY, *donne des signes de nervosité* — Pourquoi, je le répète...

RONALD, *il n'entend plus* — Et puis, un soir de la semaine dernière, un tête-à-tête inespéré... une certaine complicité dans l'air... je n'ai pas su résister. J'ai tout brisé, je le sais. C'est-à-dire que je me suis brisé moi-même, et que j'ai laissé intactes vos chères conventions. Mon tort est d'avoir souffert jusqu'à ne plus pouvoir le dissimuler. Le cadre est si bien construit en Amérique, qu'il ne nous restera bientôt plus que le cadre. Il n'y a plus aucune place pour les passions humaines. Que j'aie enfin compris cela devrait vous rassurer tout à fait.

JENNY, *qui s'était livré un combat intérieur, éclate soudain* — Imbécile! Crois-tu donc être le seul à pouvoir souffrir? Et les doutes, les silences de Peter depuis une semaine? Et mes larmes, mes larmes inutiles, invraisemblables, impossibles, que je refoule chaque fois jusqu'au fond de mon être? Est-ce que tout cela ne devrait pas te suffire, et tout au moins t'empêcher de brandir ton propre tourment comme une provocation?

Ronald garde le silence. Il est sous le choc de cet aveu inattendu.

JENNY — Je ne t'avais pas aussitôt chassé que je courrais à la fenêtre pour te rappeler. Tu étais à ce point perdu en toi-même, que tu n'as rien entendu. Tu aimes souffrir pour contempler tes souffrances. Te dire que je n'aurai pas vécu de toute cette semaine n'est pas assez. Mais je n'ai pas le droit, je n'ai aucun droit, pas même celui d'accompagner tes souffrances. Le comprendras-tu un jour que je n'ai pas le droit?

Jenny pleure silencieusement, discrètement.

RONALD — Vous croyez m'avoir fait des aveux importants; rassurez-vous tout de suite. Vous m'avez fait l'aumône. Je suis celui à qui l'on donne. C'est ma glorieuse destinée. *(Puis, avec une nervosité subite)* L'homme a tout compris de la matière. Nous étions lumière, nous retournerons en lumière. Mais il ne sait rien encore des mécanismes intérieurs qui se nomment amour, amitié, passion, exaltation, aveux... La preuve en est que vous seriez fort embarrassée s'il m'intéressait encore de réclamer un gage de votre sincérité.

JENNY — Et si contre toute logique, contre Peter, contre moi-même, je vous l'apportais cette preuve?

RONALD — Tentation, simple tentation.

JENNY — Et si je vous priais de m'attendre à votre atelier, ce soir?

RONALD — Laissez-moi rire.

JENNY — Et si je vous disais que j'ai réfléchi... et que je suis maintenant prête?

RONALD, *il rit... d'un rire vite réprimé* — Comme vous avez dit cela! Iphigénie en Aulide. Je ne suis pas une divinité, Jenny, et je n'ai aucun droit aux sacrifices.

JENNY — Et si j'aspirais de toute mon âme à ce sacrifice?

RONALD — Je me hâterais de vous désabuser.

Un silence.

RONALD — Je suis simple, moi, Jenny, très simple. Je n'ai jamais attaché à la vie l'importance que lui confèrent les religions. Je crois seulement — si j'ai la foi — que l'homme peut créer son propre destin. Je vous offrais une dernière chance à courir. Il est maintenant trop tard.

Jenny s'est ressaisie. Elle est confuse.

RONALD — Je n'aurai été mis sur terre que pour faire souffrir une femme que j'adore, et un homme à qui j'ai toujours conservé malgré tout mon amitié, et qui me le rend bien. Cet homme et cette femme ont été repêchés par une religion commode, habile, qui a tout prévu de nos angoisses. Les flammes éternelles sont pourtant pour moi. Vous vous retrouverez tous en Paradis, et vous vous amuserez éternellement. C'est la grâce que je vous souhaite, ainsi soit-il.

Il lève son verre, et le vide d'un trait.

JENNY — Je regrette de vous avoir fait confiance.

Il se sert de nouveau à boire.

RONALD — A chacun ses générosités: je n'ai rien entendu. Vous n'avez rien dit.

JENNY — Vous devez maintenant partir, et ne plus jamais revenir. Autrement, vous n'auriez droit qu'à mon mépris.

RONALD, *assez joyeusement* — Ça, en fait de départ, je vous promets en effet tout un départ. C'est même incroyable parfois de voir jusqu'à quel point un départ puisse être un départ.

Jenny a compris l'allusion. Elle s'appliquera à jouer le même détachement qui l'agace tant chez Ronald.

JENNY — Mais oui, au fait!... Ce suicide, ce cher suicide que vous m'aviez promis avec tant d'insistance la semaine dernière. A la manière d'un cadeau énorme, et très encombrant. J'ai lu attentivement le journal, chaque matin, depuis une semaine: pas le moindre petit suicide! Vous m'avez déçue.

RONALD — On ne se suicide plus pour une femme chez-nous. C'est très démodé.

JENNY — Quel dommage!

RONALD — J'ai enfin trouvé une raison valable, à la portée de toutes les compréhensions.

JENNY — On peut savoir?

RONALD — Je ne suis plus un peintre, mais un raté. Je ne suis plus promis à un brillant avenir, mais il me reste à faire oublier une exposition qui m'aura couvert de ridicule.

JENNY — Je vois... le drame de l'ambition, de l'échec...

RONALD — On dira: « il vivait entre deux vins depuis un mois » *(Lève son verre)* ce qui n'est pas entièrement faux. Ou encore: « C'était un inadapté! » « Comme tous ces jeunes fous de Greenwich, qui s'imaginent être des intellectuels parce qu'ils refusent le travail manuel, les conventions sociales, les bonnes manières, le savon et les ser-

vices du coiffeur, Ronald Smallwood se droguait, vivait en marge, en parasite, courait les filles, ne dormait plus, barbouillait des toiles, et écrivait des poèmes érotiques. » Quelle magnifique occasion de rassurer les adaptés. Peu importe si l'adaptation s'identifie à l'abrutissement systématique. L'on m'enterrera en versant des larmes de pitié sur toute ma génération de dévoyés, et la planète continuera de tourner sagement.

Ronald a tiré de ses poches des coupures de journaux qu'il tend assez cavalièrement à Jenny.

RONALD — Lisez!... Là où vous allez, ce soir, vous aurez beaucoup de succès en citant ces critiques. Ce sont les toutes dernières. Un abattage? Croyez-vous. Un brillant exercice de style. Avant de mourir, j'aurai eu un geste de grand civilisé: j'aurai donné un peu d'esprit aux critiques d'art.

Ronald se verse un nouveau whisky.
Jenny ne lit pas ces papiers. Elle les dépose sur un guéridon comme s'ils lui brûlaient les doigts.

JENNY — Qu'attendez-vous pour sauter de joie? A vous entendre, vous avez toujours fui le succès comme une maladie honteuse.

RONALD — Simple mesure d'hygiène. On ne méprise jamais que les succès qui se refusent. Mais cette fois, ma défaite est d'un autre ordre. J'avais fait confiance. Vous m'entendez, j'avais fait confiance. J'ai travaillé avec acharnement des mois, des années, deux longues années. Je m'étais engagé à fond, avec la certitude que l'on comprendrait ma nouvelle orientation. Je n'attendais ni le succès, ni l'argent, ni la gloire. J'étais en quête d'un peu de compréhension, et d'amitié. *(Il rit... il est soudain pris de fureur rentrée).* Excusez-moi. Je fais encore confiance. J'ai tort.

JENNY — Vous buvez trop, Ronald.

RONALD — Cela fait partie de ma beauté.
JENNY — Dans quelques années...
RONALD — Croyez-vous qu'il y aura moins d'imbéciles dans quelques années, alors que nous nous appliquons à les former en série?
JENNY — Amertume facile. Laissez-la aux artistes dépourvus.
RONALD — Nous sommes le pays des superstructures, des supermarkets, des supersatellites, des supervoitures, des superhotdogs... Que viennent faire les artistes dans ce contexte, sinon troubler les consciences? Les arts n'ont droit à l'existence que s'ils parviennent à s'industrialiser, comme tout le reste. Ronald Smallwood n'est pas rentable? Au four, Ronald Smallwood, à l'incinérateur... et qu'on n'en parle plus.
JENNY — Tous les peintres ont connu des débuts difficiles.
RONALD — Je débute depuis quinze ans. Et je débuterai jusqu'à la fin de mes jours.
JENNY — Vous avez eu certains succès.
RONALD — Succès dépourvus de signification, aussi longtemps qu'une certaine élite ne sera pas en accord avec mes oeuvres que je juge d'une qualité supérieure, et qui le sont.
JENNY — Vous devez ne vous soucier que de produire, et avoir la modestie de laisser les autres vous juger. Vous le disiez vous-même: « une toile terminée ne vous appartient plus ».
RONALD — Je veux bien que mes toiles cessent de m'appartenir, à condition qu'elles finissent par appartenir à d'autres.

Ronald se verse de nouveau à boire.

JENNY — Vous buvez vraiment trop, Ronald.

RONALD — L'alcool, c'est encore ce que nous aurons fait de mieux. Correction: le meilleur vient d'Ecosse. *(Se tourne vers Jenny)* J'ai vendu deux toiles.
JENNY — Vous avez vendu deux toiles?
RONALD — Juste avant la clôture de l'exposition. Il y a quelques heures à peine. Et à très bon prix.
JENNY — Ce serait plutôt une bonne nouvelle.
RONALD — Deux horreurs. J'avais longuement hésité à les exposer, mais il y avait un trou à boucher. Je me suis rendu aux représentations du directeur de la galerie. Deux toiles absolument ratées que j'avais apportées à la galerie par accident. Eh bien, elles sont parties toutes les deux. Rien d'autre n'a été touché. J'y vois un signe certain de cette grande culture artistique qui étouffe nos petits bourgeois.

Il a un rire amer. Le ton s'élève, l'alcool n'y est pas étranger.

RONALD — La vérité, Jenny, c'est que notre élite n'est qu'un mirage. Un peu de peau sur du vide, un immense vide. Nous aurions pu être les continuateurs des plus grandes civilisations. Nous avons choisi de réinventer de toutes pièces l'homme nouveau. A force de dollars, nous sommes parvenus à lui donner une silhouette. Mais c'est une forme creuse. Devenir en un demi-siècle le pays le plus puissant du monde, quel programme exaltant, et que nous avons réalisé. Mais la métamorphose nous a tenus si fort occupés que nous en avons perdu notre âme. Le réveil ne nous viendra qu'après plusieurs générations sacrifiées. Seuls sont immédiatement récupérables nos esprits scientifiques. Peter l'a bien compris, lui. Je le considère comme le chef-d'oeuvre de cette bonne Amérique, de cette Amérique admirablement pourvue de tout confort intel-

lectuel, physique et moral, et à laquelle il ne manque plus que des humains pour la rendre parfaitement habitable.

La souffrance de Ronald a de tels accents, que Jenny n'a pas cessé d'y être sensible. Cette fois, elle se sent en sympathie entière avec lui.

JENNY — Quel pouvoir de souffrir vous avez!

RONALD — Souffrir, moi? Je suis heureux, Jenny, très heureux. Si vous connaissiez le bonheur de s'abandonner enfin au désespoir... Et la jouissance raffinée de s'étendre une bonne fois, et d'appeler la mort. Il n'y a de jugement de valeur sur la vie, que la mort pleinement consentie.

JENNY — A ce jeu, vous finirez un jour par être la victime de vos propres formules. Et si je vous disais qu'il n'y a de jugement de valeur sur la mort, que la vie pleinement consentie?

RONALD — Je rirais doucement. Surtout en songeant à votre attitude de la semaine dernière...

JENNY — Quel pouvoir vous avez de faire souffrir les autres!

RONALD — Mais non, mais non... rassurez-vous. Je ne reviendrai pas là-dessus. Plus jamais. L'incident est clos. Tout à fait. D'ailleurs, ce n'était peut-être qu'une pure démarche de routine, la semaine dernière. Peter m'avait presque offert sa femme sur un plateau d'argent: je ne voulais pas me donner l'air de refuser. J'ai de l'éducation.

Ronald dégage du côté de la fenêtre.

JENNY — Vous êtes stupide, Ronald. Stupide et méchant.

RONALD — Je souhaitais que ma démarche tourne court. Il vous était si facile de la ridiculiser. « Mon p'tit Ronald, c'est un coup de cafard, cela va passer ». Ou bien: « Vous voulez un cachet d'aspirine? » Ou encore;

« Rentrez chez-vous, et prenez une douche glacée, tout ira mieux demain ». Que non! Vous aurez entendu jusqu'à la fin ce que vous appelez mon « monologue ». Vous vous en serez délectée, jusqu'au bout, dans le secret de votre âme, et dans les limites permises... pour ensuite m'offrir le spectacle d'une sainte et juste indignation! Sans vous douter que c'était là ajouter un poids infini à mes discours, mais en même temps me donner la mesure de votre enlisement.

Ronald, depuis un moment dans la fenêtre, a brusquement un geste de recul. Il semble vouloir se retirer, mais réfléchit sur la direction à prendre. Jenny suit parfaitement le cours de ses pensées.

JENNY — Peter?

Ronald a opté pour le salon.

RONALD — Vous lui direz qu'il me tardait d'essayer ce magnifique piano de famille, arrivé tout droit des caves de je ne sais quel encanteur.

Imperceptiblement, Jenny lui a coupé la route du salon.

JENNY — Peter comprendrait mal que vous vous donniez l'air de l'éviter.

RONALD — Serais-je devenu indispensable à vos touchantes effusions? *(Il a un salut très mondain)* Avec votre permission, madame, je vais démolir brillamment Scarlatti. C'est le seul compositeur qui résiste à mon interprétation.

Ronald disparait du côté du salon. On ne tardera pas à l'entendre jouer rageusement une sonate de Scarlatti.

Peter a fait entre-temps son entrée. Il est encombré par deux toiles, recouvertes de papier fort, qu'il transportera jusqu'au milieu de la pièce, en pleine lumière.

SCÈNE II

Jenny et Peter

PETER — Il a la rage. On l'entend hurler de l'extérieur.

Jenny devine brusquement ce que renferme ce paquet.

JENNY — Qu'est-ce que c'est?

PETER — Une surprise! De quoi le ramener à de meilleurs sentiments.

Peter déchire le papier qui recouvrait les toiles. Il les exhibe avec fierté.

JENNY — Ah non! par exemple! Le moment est mal choisi.

PETER — Si je m'attendais à cette réaction!

JENNY — Remballe ces toiles, et fais-les disparaître au plus vite.

PETER — C'est un peu fort, avoue. Je veux bien jouer les Mécènes, mais de là à m'en accuser.

JENNY — Qui te demande de jouer les Mécènes?

PETER — Toi, peut-être! Enfin l'intérêt que tu as toujours porté spontanément à Ronald... je veux dire au « travail » de Ronald.

Jenny saisit ces toiles, et les dissimulera elle-même derrière un divan.

JENNY — Cela vaut mieux, crois-moi.

PETER — Je la trouve violente, tu sais. J'avais remarqué ces deux toiles au vernissage. Je me suis hâté d'aller les

chercher avant la fermeture de la galerie. J'aurais pu les laisser au bureau. Mais non! Je roule comme un imbécile avec mes toiles, je dîne avec mes toiles, je re-roule avec mes toiles. Je les trimbale partout avec moi, tant j'avais hâte de te les faire voir. En rentrant, qu'est-ce que je trouve? Un fou furieux installé à mon piano, et une tendre épouse qui me gifle en paroles. *(Sans transition)* Allez, viens! Qu'il se débrouille! Nous sommes déjà en retard.

JENNY — Nous ne sommes pas en retard, puisque je ne t'accompagnerai pas ce soir.

PETER — Tiens! Tiens!

JENNY — Je n'ai pas le coeur aux activités mondaines.

PETER — Première nouvelle.

JENNY — J'ai mieux à faire, ce soir, que la conquête définitive de tes importants clients de Chicago. Est-ce assez clair?

PETER — Très clair. Je vois qu'en mon absence...

JENNY — Crois ce qu'il te plaira.

Jenny dégage du côté de sa chambre. La voix de Peter, et aussi l'autorité et la calme assurance de cette voix l'en empêcheront.

PETER — Je ne crois rien, Jenny, je sais, je sais tout.

JENNY — Que veux-tu dire?

PETER — Je sais surtout que tu n'es pas heureuse, Jenny.

Jenny garde un silence prudent. Peter marche silencieusement du côté du salon. Il regarde un moment Ronald au piano. Puis, il ferme la porte, et se retourne brusquement vers sa femme.

PETER — Me crois-tu assez stupide pour n'avoir rien deviné de tes souffrances... disons depuis une semaine?

JENNY — Et alors?

PETER — Quand je dis « depuis une semaine », c'est que je ne veux pas remonter plus loin.

JENNY — Tu perds un temps précieux, Peter.
PETER — J'ai beaucoup réfléchi, tu sais, depuis une semaine.
JENNY — Moi aussi.
PETER — Quand je dis « depuis une semaine » c'est que je ne veux pas remonter plus loin.
JENNY — A quoi bon!
PETER — L'enfant que nous avons perdu a jeté du vide entre nous.

Jenny ne peut dissimuler un mouvement de surprise. Peter a recherché cet effet sciemment. La « perte de l'enfant » c'est l'alibi. Ronald sera évidemment plus présent que jamais dans leur dialogue, mais cette allusion à « l'enfant perdu » les sauve provisoirement de dangereuses tangentes.

PETER — Tu croyais que j'attaquerais un autre sujet, n'est-ce pas?
JENNY — Quel autre sujet?
PETER — L'enfant que nous avons perdu a jeté du vide entre nous. C'est de ce jour-là, et seulement de ce jour-là que date ta transformation profonde.
JENNY — Tu n'as pas changé, toi, peut-être?
PETER — Nous ne nous atteignons toujours qu'à travers ce vide. Nous nous promenons main dans la main au-dessus de ce vide. Et nous en éprouvons un violent vertige.

Peter semble soudain réfléchir avec une nouvelle intensité. Il se décide enfin.

PETER — Ecoute bien, Jenny, ce qu'il me reste à te dire. Et surtout laisse-moi terminer. Et ne tiens aucun compte de mes maladresses de langage, pour ne t'attacher qu'à mes pensées profondes. Je ne suis pas un artiste, moi. Et

je le regrette sincèrement. Surtout dans des moments comme ceux-là. Les artistes ne sont pas animés de meilleurs sentiments que nous, mais ils ont le sens inné de la décoration.

JENNY — Tu n'as encore rien dit.

PETER — Parfois, quand je me retrouve seul avec moi-même, j'éprouve une gêne infinie que tu ne sois venue au monde que pour moi. Entends-moi bien, et laisse-moi poursuivre. Tu es née dans une famille qui t'a fourni une excellente éducation; pendant des années, combien de personnes n'auront-elles pas conspiré pour te mener jusqu'à l'adolescence sans trop de chocs. Tu es devenue femme, une femme exquise, le produit de tes propres ressources, mais aussi d'une société. Et voici que j'entre en scène, et que je te prends pour le reste de ton existence avec les bénédictions de tout le monde. Je n'ai même pas eu à te prévenir que tu serais mienne, toujours soumise à ma volonté, cette aimable société s'était chargée de ce petit travail, après t'avoir habilement préparée à entendre son terrible commandement.

Peter et Jenny gardent un même silence, d'où l'émotion n'est pas absente.

PETER — Eh bien, voici ce que je te déclare, ce soir. Et je suis en pleine possession de mes facultés. Et je me sens d'une incroyable lucidité. Et je suis calme, très calme, malgré tout le mal que j'en aie. Eh bien, je te déclare, Jenny, que tu es libre. Libre à compter de tout de suite. Libre de disposer de ta vie comme tu l'entends. Libre, tout à fait libre, peut-on être plus clair?

Jenny a un temps de réflexion.

JENNY — Il arrive parfois qu'un homme ait besoin de rendre à sa femme toute liberté, parce qu'il a grand désir de reprendre la sienne.

PETER — Tu vois. Tu ne m'accordes même plus le privilège de la sincérité.
JENNY — Ces sortes de propos ne sont pas sans danger, certains soirs. Y as-tu songé?
PETER — Depuis exactement une semaine, oui.
JENNY — Tu te crois très fort d'avoir ouvert la porte de la cage. Tu t'imagines que le petit oiseau s'est parfaitement habitué à sa prison dorée, et qu'il n'osera pas s'aventurer à l'extérieur.
PETER — Il n'est pas d'exemple qu'un oiseau soit resté à l'intérieur d'une cage ouverte. Je sais seulement qu'il lui arrive d'y revenir.
JENNY — C'est là ton espoir?
PETER — Non pas un espoir, une certitude. Un couple possède sa logique interne, contre laquelle rien ne peut rien. Nous nous déchirerons plutôt que de nous quitter. Ceux qui peuvent divorcer ne formaient pas un couple, voilà toute l'histoire!
JENNY — A quoi vois-tu que nous formions vraiment un couple?
PETER — Au besoin que nous avons de nous faire souffrir, peut-être.
JENNY — Littérature.
PETER — Je dis que tu es libre, mais je sais que tu seras incapable de profiter de cette liberté que je t'accorde.
JENNY — Ne me tente pas.
PETER — Va... Je ne te ferai pas de scène. Je t'attendrai patiemment. Et je ne te poserai pas la moindre question à ton retour. Après, tu verras, nous pourrons reconstruire sur des bases tellement plus solides.

Ronald a fait son apparition dans la porte. Il s'avancera avec désinvolture.

SCÈNE III

Les mêmes, plus Ronald

RONALD — Quelle volupté que la musique! Quelle douce complicité avec les sombres tragédies qui se jouent dans nos artères. Voyez comme j'ai retrouvé mon calme, Jenny. J'avais le désespoir agressif, tourmenté, irritant... c'est maintenant l'ANDANTE. Avant plusieurs heures, point d'orgue...

Ronald se retourne brusquement sur Peter comme s'il venait seulement de l'apercevoir.

RONALD — Brave petit Peter! Tu ne comprends rien à ce langage. Tu te sentirais plus à l'aise devant tes colonnes à huit chiffres. Mais vois Jenny... Ces sortes de discours lui sont très familiers. C'est la grande supériorité des artistes de pouvoir communiquer entre eux sans le secours des logarithmes.

PETER — C'est un coup de cafard. Ça te passera.

RONALD — Bravo! C'est ainsi qu'il faut parler aux hommes, n'est-ce pas Jenny?

PETER — Rentre chez-toi, et prends une bonne douche glacée. Tout ira mieux demain.

RONALD — Je suis visionnaire. Inutile de poursuivre, tout ce que tu pourrais ajouter a été prédit mot pour mot ici même, dans cette pièce, il n'y a pas une demi-heure. Jenny t'expliquera en temps utile ce qu'il faut entendre par ANDANTE... et surtout par « POINT D'ORGUE ».

PETER — C'est limpide. Tu te suicides. Bien. Mais comment feras-tu?

RONALD — Je jouerai une sonate de Scarlatti. Merveilleusement, comme toujours. Rien n'est plus en accord avec

la mort que la musique de Scarlatti. Je connais une certaine phrase musicale qui occupe entièrement la main gauche, et seulement la gauche, ... comme pour permettre à l'autre de tenir une arme. C'est un éclatement de gerbes lumineuses... On monte tout à coup sur la pointe de la vie, et toc! l'on entre dans la mort presque sans s'en apercevoir.

PETER — As-tu seulement un revolver?

Ronald s'est précipité sur la serviette de cuir de Peter. Il l'a ouverte, et il en retire un revolver.

RONALD — Pas depuis très longtemps.

Jenny est très attentive à toute cette scène. On la sent en profond désaccord avec la tournure des événements.

PETER — La suite!

RONALD — Je ne suis pas homme à commettre mon suicide au moment où vous vous préparez si gentiment à sortir. Je m'en voudrais de gâcher votre soirée.

Jenny fait sa sortie en claquant la porte.

SCÈNE IV

Ronald et Peter

PETER, *il a un cri vers la porte* — Jenny!

Ronald fredonne la mélodie de « Monsieur le Noble ». Peter remonte silencieusement.

RONALD, *riant* — Elle est allée chercher la police.

Ronald caresse le revolver. Peter se sert un whisky.

RONALD — Il est chargé?

PETER — Oui.

RONALD — Je n'aurais qu'à presser sur la gachette pour que . . .

PETER — Naturellement puisqu'il est chargé.

Ronald le pointe dans la direction de Peter, pour s'amuser de sa frayeur.

RONALD — Quelle puissance que de tenir un homme, la vie d'un homme au bout de son doigt. Que conclurait l'enquête, tu crois? Crime passionnel, accident, méprise, folie? Crois-tu que Jenny parviendrait à étouffer l'affaire? Elle a tant de relations. Tu vois la tête de tes petits copains dans ta grosse usine, demain matin? Et celle de tes importants clients, ce soir? *(Parodie)* « Je regrette... mon mari vient de se faire bêtement assassiner. Quel fâcheux contretemps, n'est-ce pas? »

Il rit.

Peter, qui s'est approché imperceptiblement, écarte avec autorité la menace. Très vif, Ronald fait disparaître l'arme dans l'une de ses poches.

PETER — Je n'aime pas ces jeux-là. *(Après un temps)* Imagine que tu me supprimes comme ça, tout à coup... Tu serais bien embarrassé après d'expliquer ton geste.

RONALD — Tu crois?

PETER — Le mobile d'un crime, mon vieux... c'est ce qui intéresse tout le monde. Et dans ton cas, il faut le soigner particulièrement, il faut trouver quelque chose qui fasse sérieux, vraisemblable, original...

RONALD — Et le crime d'amitié, ce n'est pas original, ça? Je te tuerais à force d'amour et de reconnaissance. Car je suis justement venu te remercier pour ces deux toiles que tu m'as achetées. Ne cherche pas d'autre raison à ma visite de ce soir. Je n'avais rien de particulier à dire à Jenny.

PETER — J'ai parfaitement le droit de m'intéresser à ton travail.

RONALD, *il rage sans préavis* — Tu es le seul... et tu ne l'ignores pas. J'aurai tenu cette exposition pour te permettre une fois de plus d'exercer ta générosité. Avoue que je sais y faire. Je me serai crevé pendant des mois pour te fournir une nouvelle occasion de faire la paix avec toi-même. Car c'est bien là ce que tu cherches en toutes choses, faire la paix avec toi-même. Au risque de détruire ce qu'il y a de plus noble en toi. Si tu t'intéressais vraiment à mes toiles, tu les aurais pendues quelque part dans ta maison. Cherche-les mes toiles à travers ce déluge de mauvais goût. N'importe quelle horreur pourvu qu'elle soit signée d'un nom consacré. Où les fourres-tu donc mes toiles que je n'aie vu l'ombre d'une chez-toi?

PETER — Tu manques d'honnêteté, Ronald.

RONALD — Je sais, je sais... tu en as peut-être tapissé ton bureau de travail à l'usine, après tout. *(Il rit)* Je n'ai aucun droit de demander des comptes à mes rares bienfaiteurs. Va, oublie ce que je t'ai dit. La terre, cette petite chose dont on parle tant. L'homme, ce curieux animal, qui s'est donné une destinée surnaturelle. En dehors de nos désirs et de nos rêves, nous ne sommes que ce petit courant d'air qui traverse brusquement une pièce, et qui t'oblige à fermer la fenêtre. Une fois la fenêtre fermée, fini le petit courant d'air!

Ronald se retourne sur Peter pour lui donner une chaleureuse accolade.

RONALD — Tu auras été le dernier charmant imbécile que j'aurai vu.

PETER — Tu restes ici. Je ne te quitte pas d'une semelle.

RONALD — Jenny aurait peut-être des objections.

PETER — Où en êtes-vous tous les deux?

RONALD — Au commencement du commencement, rassure-toi. Jenny est la femme forte dont parle l'Evangile. *(Il se touche le front)* Tout se passe là-dedans. Cela reste terriblement moral.

PETER, *s'acharne rageusement* — Où en êtes-vous tous les deux?

RONALD — Tu ne joues pas franc-jeu. Tu profites que j'aie bu pour me pousser aux confidences. S'il te plaît de jouer les Sherlock Holmes, mène tes enquêtes sans les aveux du criminel.

PETER — Tu ne partiras pas d'ici.

Ronald se dégage de l'étreinte. Il essuie les revers de sa veste, comme si Peter les avait souillés.

RONALD — Notre amitié ne t'a donné aucun droit sur moi. Je t'ai tout apporté et livré à domicile. Sans moi, tu en serais encore à confondre Dos Passos avec un lieu géographique, ou à considérer Melville ou Henry James comme des recordmen olympiques. Que m'as-tu apporté en échange? Le spectacle d'un homme transformé en cerveau électronique, qui a perdu jusqu'à la notion de liberté, qui n'a jamais connu véritablement l'amour ou l'amitié, ni même les voluptés de la simple flânerie. Tu n'es qu'un raté, Peter. Et si tu peux t'illusionner sur ta réussite, c'est que tu es entouré de ratés comme toi. C'est le nombre qui vous donne bonne conscience. Notre pays est l'un des plus riches de la planète? C'est l'un des plus pauvres que je connaisse. Nous crevons de faim et d'ennui dans nos palaces.

PETER, *un peu comme à un enfant en délire* — Bon, c'est parfait. Maintenant assieds-toi, et attendons ensemble le retour de Jenny.

RONALD — Tu peux toujours l'attendre. Elle ne reviendra pas. Elle y aura mis le temps, mais elle a enfin compris.

PETER — Je t'interdis de...

RONALD — L'éternel cycle: vivre, ou mourir confortablement. Je lui souhaite de tout mon coeur d'avoir enfin choisi de vivre. Ce qu'il faut savoir, Peter, c'est que nos petites constructions n'ont inventé qu'un bonheur suspect, qui résulte d'une certaine imperméabilité à la souffrance des autres. Qu'est-ce que l'Amérique, Peter? Une vaste enceinte où des esclaves s'emploient jour et nuit à édifier les nouvelles structures. On croit avoir terminé le gros-oeuvre, et voici qu'une tige éclate, que le béton craque, et qu'il faut recommencer. Plusieurs générations n'auront vécu que pour travailler à ces constructions, qu'elles ne verront jamais terminées, que personne ne verra jamais terminées. Les civilisations de l'avenir se succéderont dans un chantier éternel. Seule l'Europe avait su préserver jusqu'à nous une précieuse définition de l'homme, que nous nous sommes empressés d'oublier. Je suis saoul, je le sais. L'alcool me donne beaucoup trop d'altitude, et me porte à élargir mes propos au delà de ton champ de compréhension. Mais à chacun son tour de jouer les Mécènes. Je te donne encore, et fais-en ton profit comme tu l'entends. Moi, Ronald Smallwood, si minime, et inoffensif, et ridicule que je sois, je te dis que notre avenir est largement hypothéqué depuis Hiroshima. Nous avions commis tous les crimes au nom du progrès, c'est la première fois que nous y aurons ajouté la bêtise. C'est cela surtout dont nous devons avoir honte. Notre bêtise criminelle a définitivement consacré notre décadence.

En route vers la sortie, Ronald se heurte aux toiles.

Il a un rire. Il les contemple un moment. Il les enfonce soudain toutes les deux du bout de son pied. Puis, il se retourne vers Peter, encore sous le choc de la dernière tirade.

RONALD — Je t'en offrirai deux autres, toutes celles que tu voudras. Mais de grâce, laisse-moi donc les choisir moi-même.

Ronald était presque sorti, il se retourne une dernière fois vers Peter.

RONALD — La machine à faire la charité existe, mon vieux. Lis un peu les journaux.

Il fait voler dans la direction de Peter une pluie de billets de banque.

RONALD — Verse cet argent à la Fédération des Bonnes Oeuvres. C'est plus direct.

Ronald fait sa sortie. On entendra claquer la porte.

La sonnerie du téléphone s'était fait entendre plusieurs fois. Ronald n'est pas aussitôt disparu, que Peter se précipite sur l'appareil. Il décroche, mais porte la main à sa poitrine, prend une bonne respiration. Il porte l'écouteur à son oreille.

PETER — C'est toi, Jenny? *(Il est manifestement très déçu)* Ah! Eh bien, non, vous voyez bien. Trois fois rien. Un petit incident technique. A quelle heure prennent-ils leur avion demain? Parfait. Convoquez-les à mon bureau pour neuf heures trente, demain matin. Nous aurons largement le temps de faire le point. *(Nerveusement)* Je ne sais pas, moi. Inventez une raison valable, c'est pour avoir de l'imagination que je vous paie, non? *(Vivement)* Non, non... surtout pas ça.

PETER — Quelque chose de plus dramatique. Tenez! dites-leur que l'un de mes meilleurs amis vient de se suicider, et que je dois m'occuper de tout. *(Il rit)* L'essentiel, c'est qu'on me laisse en paix jusqu'à demain matin. Voilà! Oui, oui, budget illimité pour ce soir. Amusez-vous bien.

Peter raccroche.
Le rideau avait commencé de tomber lentement dès le début de sa conversation téléphonique.

FIN DU PREMIER ACTE

Note: L'on enchaînera le DEUX, l'entr'acte n'intervenant qu'avant le TROIS.

DEUXIÈME ACTE

L'atelier de Ronald, à Greenwich.
Modeste, mais original. Ne ressemble en rien aux ateliers européens. Il s'agit d'un appartement — étage élevé — converti en atelier. La porte d'entrée s'ouvre directement dans la pièce principale. En fond, une porte-fenêtre donne sur une cour intérieure, mais non loin, par-dessus les toits, l'on aperçoit l'enseigne lumineuse d'un club-de-nuit, se lisant à l'envers: E-S-I-D-A-R-A-P.
À travers cette fenêtre se découpe un balcon métallique, reliant tous les appartements d'un même étage. (Cela fait partie du dispositif de sauvetage, en cas d'incendie). Quelque part sur la gauche, une porte s'ouvre sur la chambre de Ronald.
L'on notera dans un coin des caisses, fraîchement revenues de l'exposition. L'une de ces caisses est béante: Ronald en a retiré quelques toiles, éparpillées. Derrière un paravent, la cuisine où se découvre en partie un énorme frigidaire. Ici et là, des divans, un tourne-disque, des livres, et naturellement le chevalet et les accessoires ordinaires d'un atelier de peintre. Un élégant désordre confère à l'ensemble une sorte d'harmonie.

SCÈNE PREMIÈRE

Jenny, puis Ronald et Léa

Au lever du rideau, c'est la demi-obscurité sur la scène. L'éclairage ne provient que de l'enseigne lumineuse du club-de-nuit. L'on reconnaît vaguement la silhouette de Jenny, dos à la salle, appuyée à un très haut buffet, la tête dans les mains. On entend au loin l'orchestre du club dans un jazz effréné.

Soudain, des pas et des voix confuses dans l'escalier.

Jenny sursaute, prise de panique. À la voix de Ronald se joint en effet celle de Léa. Jenny veut s'enfuir, mais ne voit aucune autre issue.

Ronald est entré, il a fait de la lumière dans la pièce. Moment de stupeur de part et d'autre. Stupeur causée en partie par la présence de Léa.

LEA — C'est un guet-apens ou quoi?

RONALD — Ta gueule!

LEA — Sois poli.

JENNY — Ne vous faites pas d'illusions sur le sens de ma présence chez vous.

LEA — Un sultan, un vrai sultan. Et livraison à domicile. En cherchant bien, il y en a peut-être une autre dans sa chambre.

Léa ouvre vivement la porte de la chambre de Ronald. Elle la referme aussi vite.

LEA — C'est un vicieux. Un soir, nous étions cinq. Cinq « bacchantes » comme il disait. Croyez-le ou non, au bout

d'une heure il nous avait chassées. Nous n'avions réussi qu'à l'ennuyer.

JENNY, *très embarrassée. Ne s'adresse évidemment qu'à Ronald* — J'ai sonné, j'ai frappé... j'allais me retirer quand la seule pression de ma main sur la poignée de la porte l'a fait s'ouvrir. Je me suis dit: « pourquoi ne pas attendre quelques minutes? » Je suis entrée, j'ai attendu quelques minutes... et voilà!

RONALD — Léa est une voisine. Elle prétend que dans l'état où je me trouvais, je n'aurais pas su retrouver le chemin de mon atelier. J'ai eu beau protester, lui dire que je me sentais au contraire en excellente forme, rien à faire. Maintenant qu'elle me sait en sécurité, elle va rentrer sagement.

Ronald ouvre la porte-fenêtre.

RONALD — Ce petit balcon la conduit tout droit à son appartement.

Léa remonte vers cette fenêtre.

LEA — Ça va, j'ai compris. Une prochaine fois, avant d'accepter tes invitations... *(se retourne brusquement vers Jenny)* car je suis de celles qu'on invite, moi *(poursuit pour Ronald)* je m'arrangerai pour savoir si la route est libre. On a sa fierté.

RONALD — Et n'oublie surtout pas ce que je t'ai demandé.

LEA — Demain.

RONALD — Tout de suite.

LEA — Te fâche pas... je croyais que... T'as de la chance d'avoir des amis un peu moins compliqués que toi. *(A Jenny)* Mes hommages, comtesse.

Léa n'est pas aussitôt disparue, que Ronald accourt auprès de Jenny.

SCÈNE II

Ronald et Jenny

RONALD — Jenny, ma petite Jenny, vous êtes tout de même venue.

Jenny le repousse avec autorité.

JENNY — Je vous ai demandé de ne pas croire que...

RONALD — Je ne crois rien. Vous êtes là, chez-moi, et nous sommes seuls, et je ne veux rien savoir de plus.

Jenny a retrouvé ses distances.

JENNY — Cette fille, cette Léa...

RONALD — Elle danse dans un club de la troisième avenue. Ne cherchez pas à comprendre. Elle se croit putain parce qu'il lui arrive d'accepter de l'argent. Mais c'est une bonne fille. Une vierge folle. La virginité n'est pas une condition physique, c'est un état d'âme. J'espère que vous ne croyez pas un mot de ce qu'elle vous a raconté sur moi.

JENNY — Qu'a-t-elle raconté? Je n'ai rien entendu. J'étais trop occupée à me justifier à vos yeux. Tout ce que ma démarche vous autorise à penser de moi me fait tellement horreur...

RONALD — Quoi de plus naturel au contraire! Vous me saviez dans un état de très grande dépression, et en possession du revolver de Peter. Vous ne pouviez pas rentrer chez vous sans récupérer à toute force ce petit jouet.

JENNY — Voilà! Merci d'avoir tout de suite compris. C'est justement la seule raison qui m'a poussée jusqu'ici. Il est malsain, très malsain de garder cette arme en votre possession. Vous me la rendez, et je me retire. Je n'ai pas

l'intention de dissimuler cette démarche à Peter. Il m'en sera infiniment reconnaissant.

RONALD — Vous lui direz que je l'ai perdue. Que je l'ai laissée tomber par mégarde dans une grille d'égoût. En compensation, vous lui apprendrez que je le couche sur mon testament. Je lui lègue mes dettes.

Jenny garde le silence. Elle est de nouveau très embarrassée.

JENNY — Je vais vous faire une confidence, Ronald. C'est pour une autre raison, beaucoup plus inattendue, que je suis ici.

RONALD — Tellement inattendue?

JENNY, *avec solennité* — Je ne puis pas, je ne puis absolument pas rentrer chez-moi.

Ronald garde le silence. Il sera désormais très prudent. Il veut protéger la vraisemblance de ces belles raisons que recherche désespérément Jenny.

JENNY — Cela m'est venu brusquement, comme une évidence: je ne devais pas rentrer chez-moi. Du moins pas cette nuit. J'ai marché, longtemps marché. J'étais partie au hasard, simplement parce que l'air de la maison m'était devenu tout à coup irrespirable.

RONALD — Comme je vous comprends.

JENNY — Vous n'avez jamais été marié, vous.

RONALD — Si peu, si peu!

JENNY — Vous ne savez pas ce bonheur sournois qui vous envahit peu à peu comme la paralysie. Bonheur fait de tendresse, de douce complicité. Le mariage a quelque chose en commun avec cette sensation qu'on éprouve en haute montagne, après une journée à ski, devant une cheminée qui flambe. On a le sang aux joues, la vie ne vous

a jamais paru aussi simple... et l'on rêve de ne jamais s'éveiller de cet alanguissement.

RONALD — Tout cela m'apparaît très enviable. De quoi vous plaignez-vous?

JENNY — Je serais rentrée. Peter m'aurait demandé pardon de tous les mots blessants que nous avons eus... alors que c'est moi qui les ai prononcés. Il m'aurait caressée doucement, et tout aurait recommencé. Avec ce sourire, cet éternel sourire des couples heureux. Ce sourire que l'on se greffe au matin sur les lèvres, et que l'on passe comme une cravate, et que l'on promène partout aux quatre coins de la ville, partout où il y a des témoins. Cela m'est devenu insupportable. Je me sens des dispositions à la méchanceté, quand ça ne serait que pour rétablir l'équilibre.

RONALD — Qu'appelez-vous « méchanceté » en l'occurrence?

JENNY — De ne pas être encore rentrée. Peter doit se mourir d'inquiétude. A moins qu'il ne prépare tranquillement son importante conférence de demain matin.

Léa est apparue dans la porte-fenêtre. Elle est en peignoir. Elle a les cheveux défaits. Elle apporte à Ronald un paquet, enveloppé, de la taille d'une boîte de cigarettes.

SCÈNE III

Les mêmes, plus Léa

LÉA — Caprice de Ronald. Il se fait tout livrer à domicile.

Ronald s'empare vivement du paquet, et cherche à le dissimuler.

RONALD — Bonne nuit! Nous ferons nos comptes plus tard.

Léa se brosse les cheveux. Elle est restée en retrait, mais ne semble pas disposée à partir aussi rapidement.

LÉA — A une heure de la nuit, pour moi, c'est un peu comme s'il était six heures de l'après-midi. Ça me fait tout drôle. J'ai pourtant décidé de dormir.

RONALD, *avec impatience... pour la congédier.* — Fais de beaux rêves.

LÉA — Heureusement que mon lit est appuyé au mur de la rue, de l'autre côté. S'il était de ce côté-ci, ce serait fâcheux. *(Elle touche le mur qui sépare les deux appartements)* Ce mur n'est pas un mur, c'est du papier à cigarette. J'y entendrais sans effort tout ce qui se dit, et tout ce qu'on fait ici. Ce serait désagréable. Surtout pour moi. Je suis d'un naturel discret. Demandez à Ronald. Est-ce que je lui fais des histoires chaque fois qu'il reçoit?

RONALD — Dors bien, Léa.

LÉA — Moi, je sais respecter la liberté des autres.

Cette familiarité de Léa devient insupportable à Jenny. Elle se dirige vers la sortie d'un pas décidé. Ronald s'interpose.

RONALD — Je vous en prie, Jenny. Ne faites pas attention. Cette fille est en plein délire. Permettez-moi de la chasser une bonne fois...

JENNY — Qu'attendez-vous?

Léa a un rire, puis semble vouloir se retirer.

LÉA — Quelle susceptibilité! Attention, comtesse... Quand les aristos perdent le sens de l'humour, la révolution est proche.

Léa se retire, très contente de son effet.

SCÈNE IV

Ronald et Jenny

Le premier geste de Ronald est d'aller fermer la porte-fenêtre. Il avait auparavant déposé sur un guéridon le paquet apporté par Léa.

RONALD, *s'efforce de rire* — Une pauvre fille! Elle se nourrit de Marhuana. [1] Elle aura forcé un peu la dose. Et dans ce temps-là, elle fait des déclarations historiques. Ça ne va jamais plus loin.

Pendant ce temps, Jenny a ouvert le paquet.

JENNY — Elle n'est pas la seule à ce que je vois à se nourrir de Marhuana.

RONALD — La différence, c'est que moi je réserve ces cigarettes un peu spéciales pour les grandes occasions. J'ai toujours su discipliner mes appétits.

JENNY — Et quelle est donc la grande occasion, aujourd'hui?

RONALD — Qui sait?... Votre visite peut-être.

JENNY — Vous aviez commandé ces cigarettes à Léa, avant de me trouver ici.

RONALD — C'est juste!

Jenny se retire à l'écart.

JENNY — Je me doutais bien, et depuis longtemps de l'existence que vous menez. Je savais dans quel désordre vous étiez plongé, vous, et votre sale groupe. Mais de le voir, de le sentir, d'y être mêlée, cela fait tout de même un choc. Beatnik! Un alibi! Un sauf-conduit qui vous justifie de tous les excès, de toutes les audaces. On doit

(1) Comme il se prononce. Vient de *marijuana*.

bien vous considérer comme le grand-père des Beatniks. Je les imaginais un peu plus jeunes.

Jenny a ouvert le paquet, elle en a retiré une cigarette, qu'elle porte maintenant à ses lèvres. Son geste est lent, calculé.
Ronald intervient, il fait voler la cigarette d'un geste rapide de la main.

RONALD — Vous perdez la raison, Jenny.

Jenny retire un autre cigarette du paquet, et la porte de nouveau à ses lèvres.

JENNY — Vous avez du feu? Je me suis permis de vous juger, sans faire l'effort de vous comprendre. C'est peut-être divin après tout. Rassurez-vous, je pars aussitôt après. J'irai me réfugier pour la nuit chez ma grande amie Irène. Je n'aurai aucune explication à lui fournir. C'est une spécialiste des évasions. Son mari avait le genre «pieuvre »... Il n'est plus qu'un tout petit crabe inoffensif. Ce serait jouer de malheur qu'elle ne puisse pas me fournir de précieux conseils. Vous avez du feu?

RONALD — Apprenez au moins comment fumer ces cigarettes. Tenez-là entre vos doigts... Et ne la touchez pas de vos lèvres. Absolument pas.

JENNY — Pourquoi?

RONALD — C'est comme ça.

Ronald allume la cigarette.

RONALD — Et maintenant aspirez doucement, en appuyant vos lèvres contre vos doigts. Pour commencer, très peu...

Jenny s'étrangle avec la fumée.

RONALD — Je vous avais prévenue.

JENNY — C'est infiniment désagréable.

RONALD — Rejetez cette cigarette. Ça n'est pas fait pour vous.

JENNY — Je regrette, mais depuis le temps que j'en entends parler...

Jenny avale de nouveau. Cette fois, elle aspire la fumée, sans s'étrangler.

RONALD — C'est complètement ridicule. Je ne serai bientôt plus au même diapason. Il y a longtemps que je me sens complètement dégrisé, moi.

Ronald veut de nouveau lui faire jeter cette cigarette. Mais Jenny lui échappe, se réfugie quelque part. Elle fume toujours. Elle se sent déjà envahir par une vague euphorie.

Puis, d'elle-même, au moment où Ronald se retrouve à ses côtés, elle éteint la cigarette. Ronald s'est agenouillé à ses côtés, et tout en parlant, il lui caresse les mains, sans qu'elle offre la moindre résistance.

RONALD — Voilà qui est raisonnable!
Laissez cela aux autres. Vous n'êtes pas faite pour le désordre, Jenny. Vous êtes une fleur de serre-chaude. Partout ailleurs que sous votre globe de verre, vous mourrez de froid et de faim.

Jenny s'est reprise. Elle se lève. Elle est brusquement très grave.

JENNY — Vous ne savez pas ce qu'est un couple, Ronald.

RONALD — De façon générale, la formule a eu certain succès. « Vous serez deux dans une même chair ». Quel magnifique programme!

JENNY — Un couple, c'est la grande illusion sociale. Un homme s'empare légalement d'une femme, la dépouille de sa personnalité, et la transforme en l'un de ses membres fonctionnels. Si je suis là cette nuit, c'est que Peter n'a pas réussi à m'assimiler tout à fait. Ma dernière réac-

tion de défense sans doute. Je finirai bien moi aussi comme les autres.

Ronald garde de nouveau le silence. Il a retrouvé toute son attention, sa prudence.

JENNY — Donnez-moi un whisky, j'ai soif.

Ronald s'empressera de faire le service.

RONALD — Chez-moi, il n'y a pas toujours à manger, mais il y a toujours à boire.

JENNY — Je n'ai aucun droit de vous parler comme je le fais. Et vous n'avez surtout pas le droit de m'approuver.

RONALD — Je me suis contenté de vous écouter jusqu'ici.

JENNY — Cela vous arrange de jouer l'imbécile.

RONALD — Pas autant que vous, peut-être.

Ronald apporte verres, bouteille, cubes de glace, etc... Il s'installera auprès de Jenny sur un pouf vaguement oriental.

JENNY — Cette confusion autour de ma présence ici! Et dès le début! Tout se serait passé autrement sans cette fille. Je devrais être loin, et depuis longtemps... Mais je me sens bien, si bien.

Ils trinquent silencieusement.

JENNY — Et puis quoi? Que faisons-nous de si mal? Des amis ne sont-ils pas faits pour échanger certaines confidences, pour partager certaines crises... sans en exagérer la portée? Et surtout sans leur prêter un sens caché, qui équivaudrait à une arrière-pensée?

Ronald porte un toast, pour la rassurer tout à fait.

RONALD — Pour vous rassurer pleinement, ma chère Jenny, je lève mon verre à la santé de Peter. C'est du même coup porter un toast au progrès. Et à l'homme nouveau qui en est sorti. Une mécanique à améliorer sa con-

dition sociale, et à gagner toujours plus d'argent. Admettons que cet homme nouveau n'ait rien de commun avec les siècles passés, où est le mal? Quand on voit le peu d'humanité qui se transporte d'une civilisation à une autre, il n'y avait aucun risque à recommencer à zéro.

Ronald boit. Jenny s'est de nouveau levée. On la sent bien décidée à partir, cette fois.

JENNY — Vous auriez dû me faire taire, Ronald, et depuis le début. En approuvant mes discours, vous me forcez à partir. Cela devient d'une immoralité insupportable.

Ronald déclenche enfin son offensive. Il la mènera avec tact, brio, et sincérité.

RONALD — Quoi de plus immoral que votre morale, Jenny!

Jenny le regarde, surprise. L'initiative du dialogue commençait à lui peser. L'offensive de Ronald lui apportera une vague sécurité, tant une femme apprécie d'avoir à se défendre.

RONALD — On a toujours respecté la morale que dans les limites de ses intérêts immédiats. Si vous voulez croire en la morale, Jenny, n'allez jamais voir ce qui se passe sous un crâne, fût-il celui d'un saint. La morale n'a toujours existé que pour limiter les dégâts. Elle y parvient juste ce qu'il faut pour qu'il soit permis de nous illusionner sur la valeur de ses prescriptions. Mais à voir la quantité croissante d'anormaux que remorquent nos sociétés modernes, l'on pourrait fort bien se demander si l'immoralité pleinement consentie n'est pas un signe de bonne santé.

Jenny garde le silence. Elle se tourne soudain vers Ronald pour lui dire, avec une fausse sincérité:

JENNY — Vous pensez peut-être m'avoir troublée?

Ronald s'installera de nouveau à ses côtés.

RONALD — Il m'arrive parfois de peser chacun des mots que j'emploie. Surtout quand j'ai le sentiment que la minute est d'importance. Vous auriez pu croire à un simple paradoxe: je pense profondément ce que je viens de dire.

JENNY — Je sais.

RONALD — Un faux pas... Une explosion de joie prématurée... et nous étions tous les deux précipités dans l'aventure classique.

JENNY — Je sais.

RONALD — Deux hommes... une femme. De préférence un mari stupide, une femme un peu légère, et un amant pourvu de toutes les qualités. Telles ne sont pas les données, je crois. Peter est un homme intelligent, trop intelligent... qui n'a d'ailleurs pas dit son dernier mot. Vous êtes une femme parfaitement lucide, qui admettrait volontiers le jeu, si les règles n'en étaient pas si difficiles. Je connais bien l'autre, le troisième. Je connais bien sa fragilité de fillette, et ses violences, qui n'ont jamais fait trembler personne. Un personnage qui n'est qu'une présence lointaine de l'amour, un amour qui ne réclame plus rien à la vie. L'éternel triangle, jamais semblable. Savez-vous pourquoi l'on ne résiste jamais à la tentation de le tourner en ridicule? Pour oublier que c'est là le seul drame réel de notre condition. Et pour le faire oublier aux autres. Nous voilà pris à nos propres pièges. Comme les bêtes! Nous ne voulons pas y voir clair. Nous ne l'admettrons jamais. Nous préférons fausser le visage de nos souffrances, poussés que nous sommes par une fatalité qui nous dépasse tous. Il faut que vous sachiez, douce Jenny, que certains jours j'aurais été prêt à me battre avec Peter pour vous arracher à lui. Où est la différence d'avec les combats de la jungle? On croit avoir tout réglé en

nommant désir cette soif qui vous brûle jusqu'à en crever. Est-ce simplement désir que cette image qui entre en vous pour une lente possession? Est-ce simplement désir que cette chaude haleine dans votre chair... que cette palpitation mystérieuse que doivent connaître aussi les fleurs, les arbres, les lacs, la mer, certain jour que le soleil s'applique à les enivrer jusqu'à la folie? Ne sentez-vous pas obscurément, Jenny, que nous avons été mis sur terre pour ces moments d'exaltation?... Et que rien d'autre n'existe en dehors de nos courtes extases?

Depuis quelques instants déjà, Jenny jouait par pure manie avec son alliance, la faisant glisser tout au long de son doigt, pour la remettre aussitôt, et recommencer...

Mais voici, qu'elle la retire, cette fois, en un geste symbolique, qui n'échappe pas à Ronald. Elle la déposera sur une table basse auprès d'elle... Jenny sait que Ronald l'observe, et qu'il tirera les conclusions qui s'imposent.

Ronald prend Jenny dans ses bras. Elle n'offre plus la moindre résistance.

RONALD — Vous savez où nous sommes en ce moment? Dans un nid de fourmis. Quelque part dans ce tout petit nid, il est une cellule que l'on appelle la chambre d'amour. Elle est le plus souvent inoccupée. Les fourmis ont un goût si prononcé pour le travail.

Sans avoir à se déplacer, Ronald peut mettre en marche le tourne-disque... et régler les éclairages.

RONALD — La chambre d'amour où il fait si bon s'égarer. Loin de cet univers de mort, de souffrances inutiles, d'ambitions ridicules, de rêves frustrés... qui distraient les

autres. La chambre d'amour, la plus immédiatement vraie...

Ronald a commencé à détacher la robe de Jenny... Mois voici que la jeune femme se redresse, s'arrache à lui, se lève, arrête le tourne-disque, et refait de la lumière.

RONALD — Quoi? Qu'ai-je fait? Qu'est-ce que...

JENNY — Votre petit numéro n'est pas au point. Il fallait faire la différence d'avec les petites poules que vous vous amusez à recevoir ici.

RONALD — Je ne comprends plus.

JENNY — J'aurais mérité, il me semble, que vous tentiez de renouveler l'éternelle mise-en-scène. Le petit couplet de circonstance, les éclairages, la musique... aucune femme ne saurait résister à une technique aussi étudiée, n'est-ce pas? Excusez-moi, mais j'aurais déparé votre petite séance. J'ai oublié de passer des dessous en nylon noir, qui selon la publicité, rajeunit le corps, l'enveloppe des transparences bleutées du soleil de minuit.

Ronald ne peut contrôler un réflexe. Il a lancé le disque avec violence dans un coin de l'atelier.

JENNY — Je vois que vous m'avez parfaitement comprise. *(Après un temps)* Depuis le tout début d'ailleurs, vous aviez compris le sens profond de ma présence ici.

RONALD — Qui aurait pu s'y tromper?

JENNY — Moi. Les raisons que je vous ai fournies, je ne croyais pas les inventer. Je ne savais pas qu'il y en eût d'autres. Du moins, je ne voulais pas savoir.

RONALD — Et maintenant?

JENNY — Maintenant je veux partir.

RONALD — Ainsi soit-il.

On frappe à la porte. L'incident les rapproche brusquement.

JENNY — Vous attendiez quelqu'un?

RONALD — A cette heure?

JENNY — C'est Peter. Je suis sûre que c'est Peter. N'ouvrez pas.

Ronald la pousse du côté de la porte-fenêtre.

RONALD — Partez par là, et vite!

Jenny résiste.

JENNY — Chez cette fille?

RONALD — Vous n'avez pas le choix. Elle vous indiquera la sortie du côté du Square Washington. Vous n'aurez rien à lui raconter. Elle a très certainement tout entendu.

Jenny se précipite. Ronald refermera la porte-fenêtre du bout de la main, sans la verrouiller. Il est en effet pressé d'ouvrir la porte, où l'on a entendu frapper à nouveau.
Il ouvre. Peter fait son entrée.

SCÈNE V

Ronald et Peter

PETER — Je n'arrivais pas à dormir. Je me suis dit: « Il serait peut-être assez normal que j'aille prendre des nouvelles de notre cher suicidé... »

RONALD — Il se porte à merveille, comme tu vois.

PETER — A cette heure de la nuit, nous sommes presque des voisins. Je n'ai mis que cinq minutes à me rendre jusqu'ici. Feux verts parfaitement synchronisés.

RONALD — Installe-toi.

Peter semble au contraire décidé à tout inspecter, en douce. Tout en parlant, il regarde partout, note les deux verres, les coussins aplatis d'un divan, examinera une cigarette dans un cendrier...

PETER — J'aurais pu téléphoner, bien sûr!... Mais je passe mes journées au téléphone. Et puis, j'avais envie de te voir. Un caprice!

RONALD — Délicate attention!

PETER — Surtout parce que tu ne me donnes jamais la chance de m'expliquer. Tu t'imagines que je ne prends pas au sérieux tes problèmes.

RONALD — Qui te le demande? Je suis né, j'ai souffert, j'affiche « mission remplie ». Ma journée d'homme est terminée.

PETER — Tu choisis mal ton moment. On conclurait à une crise de désespoir.

RONALD — C'est bien ce qui me fait hésiter. J'attendrai peut-être gloire et prospérité, de façon qu'on ne puisse pas s'y tromper.

Peter a complété son examen.

PETER — Tu n'es pas seul ici!

RONALD — Bien sûr que non, puisque tu es là, imbécile.

PETER — Bravo! Tes réflexes sont plus rapides qu'au début de la soirée.

RONALD — Je crois t'avoir dit des âneries... peut-être même des grossièretés.

PETER — Si tu n'es pas seul, ne me laisse pas jouer les casse-pieds. Dis-le moi, je partirai. *(Avisant une porte)* C'est ta chambre?

Ronald ouvre lui-même toute grande la porte de cette chambre. Le geste a suffi à rassurer pleinement Peter. Il évitera d'y lancer un regard trop insistant.

RONALD — Tu es pleinement rassuré, cette fois?

PETER — Il me semblait avoir entendu une voix de femme.

RONALD — Tiens! Tiens!

PETER — J'ai même failli me retirer... Mais j'avais déjà frappé une fois. Tu aurais cru à des fantômes.

RONALD — Qu'as-tu entendu, au juste?

PETER — J'aurais pu saisir quelques phrases... au vol. Mais j'ai horreur d'écouter aux portes.

RONALD — Eh bien, soit! Je suis avec quelqu'un. Du moins, j'étais avec quelqu'un.

PETER — Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite. Tu es incroyable, tu sais. Je l'aurais mise en fuite?

RONALD — Cela vaut peut-être mieux, qui sait!

PETER — Je la connais?

RONALD — Peut-être.

PETER — Laisse-moi deviner... brune... blonde?

RONALD — Brune.

PETER — Jeune?

RONALD — Assez.

PETER — Un de tes modèles, sans doute?

RONALD — Si tu crois que j'ai besoin de modèles pour peindre mes élucubrations... C'est peut-être ça, du reste, le secret de l'art non-figuratif. Les peintres n'avaient plus de quoi s'offrir des modèles, ils se sont lancés à la recherche de l'âme.

PETER — Je me retire. Je suis déjà parti. D'ailleurs, la pauvre Jenny doit se demander ce que je deviens.

RONALD — Ah!... parce que Jenny attend ton retour?

PETER — Qu'y a-t-il de si remarquable à ce que Jenny m'attende, puisque je ne suis pas là.
RONALD — Oui, oui... c'est juste. Mais je l'avais vue partir en claquant la porte, et tu étais toi-même dans un tel état...
PETER — Ce n'est jamais très grave entre nous. Le plus difficile, c'est d'en arriver à former un couple. Après, les autres peuvent toujours venir s'y briser.
RONALD — Je ne te savais pas si confiant.
PETER — Je dis mieux. C'est excellent pour l'hygiène morale d'une femme que de partir de temps à autre en claquant les portes. En moins d'un mois, c'est le troisième coup de tête de Jenny. Mais je sens qu'elle est maintenant stabilisée.
RONALD — Tu en es sûr?
PETER — Aucun doute. Elle était toute douceur au retour. Il y avait un petit quelque chose de neuf dans ses yeux. Comme au premier jour, mon vieux, comme au premier jour.
RONALD — Où s'était-elle réfugiée entre temps?
PETER — Chez une de ses tantes qu'elle aime bien... et qui ne lui pose jamais de questions. J'en ai fait autant.
RONALD — Il ne t'est jamais venu à l'esprit qu'elle pourrait s'intéresser à quelqu'un d'autre... même de loin?
PETER — Jenny n'est pas du tout coquette. Et puis, elle est très difficile en hommes...
RONALD — La preuve... c'est qu'elle t'a épousé.
PETER — Elle s'intéresserait à la rigueur à des garçons dans ton genre. Non que ça aille très loin... Mais tu comprends, pour elle qui a son existence organisée, tu représentes l'évasion à portée de la main. Et tu lances constamment un défi à la vie des autres avec tes imprévoyances, tes voyages, ton apparente liberté, tes suicides.

Un moment de silence entre eux. Ils s'étudient à la dérobée. Depuis le début de cette scène, ils jouent manifestement à celui qui « se coupera » le premier.

PETER — Je ne te la laisserais pas plusieurs jours en tête-à-tête. Tu serais capable de me la rendre méconnaissable.

RONALD — Et pour une nuit? Tu me la laisserais pour une nuit?

PETER — Peut-être.

Ronald éclate de rire. Bientôt imité par Peter.

RONALD — Nous sommes deux idiots. Puisqu'elle est rentrée... et qu'elle t'attend bien au chaud dans votre grand lit.

PETER — De toute manière, le risque n'était pas grand.

RONALD — Les meilleurs amis sont pourtant les plus redoutables.

PETER, *sèchement* — Tu n'es justement pas mon meilleur ami. Et Jenny le sent bien.

RONALD — Explique-toi.

PETER, *trouvé de justesse* — Tu me veux beaucoup de mal au fond, puisque tu t'obstines à me faire jouer les casse-pieds, alors que je suis manifestement de trop dans ce sanctuaire de l'amour.

Ils ont le même rire.

RONALD — J'ai failli te prendre au sérieux.

PETER — Tu la crois déjà loin... Elle est toujours là. Je l'ai entendue marcher.

RONALD — Cela vient d'à côté. Je m'excuse... mais les appartements de Greenwich n'ont pas été conçus par les mêmes architectes que vos palaces de Park Avenue. Ce qui a ses petits avantages... La fragilité de cette cloison m'a par exemple permis d'entrer un jour en relations amicales avec une exquise voisine, la princesse Laoma. C'est

son nom de théâtre. Ses danses exotiques font courir tous les amateurs. Eh bien, moi, une nuit que je l'ai entendue tousser, je n'ai eu qu'à lui offrir un gargarisme pour qu'elle prenne vite l'habitude de circuler librement chez moi. Elle a par la suite conquis tous les copains. Léa est une fée. On ne peut pas se contenter de l'aimer, il faut l'adorer.

Pendant ce temps, Peter a enfin compris quelle sortie a pu emprunter Jenny, ce qui l'intriguait fort. Il avait très évidemment reconnu la voix de sa femme.
Peter rouvre la porte-fenêtre.

PETER — C'est là votre sortie secrète... en cas d'arrivées intempestives comme la mienne.
RONALD — Evidemment.
PETER — Je comprends tout, maintenant, absolument tout.
RONALD — Entre autre?
PETER — Rien. Que je suis un horrible gêneur. Au point que je ne comprends plus que tu ne m'aies pas encore mis à la porte. *(Projette la voix... à travers la cloison)* Je pars, princesse... La voie est libre. Vous pouvez revenir.
RONALD, *intervient vivement* — Tu vas réveiller tout le monde, imbécile. Et puis, si elle s'est retirée, c'est qu'elle le voulait bien. Ce n'est pas la timidité qui l'étouffe.

Peter s'est laissé tomber dans un fauteuil. Il a un brusque accès de nostalgie.

PETER — Tu ne connais pas ta chance, Ronald. C'est ce qui manque dans la vie d'un couple. La chasse! De nuit ou de jour, la chasse.
RONALD — Oh! tu sais...
PETER — Ne jamais savoir à l'avance quelle femme on comblera d'aise, le soir venu. Partir au matin avec pour

toute ambition de la découvrir quelque part. Il me semble que dans un autre milieu que le mien, j'aurais pu vivre pour connaître cent femmes différentes par année.
RONALD — Pourquoi pas 365?
PETER — Et cependant, je ne regrette rien. Parce qu'au-delà de cette chasse... il est mille univers différents à connaître. Le sexe n'est au fond qu'une expérience limitée. Jenny et moi, nous étions sur le point d'éprouver des climats nouveaux.
RONALD — Par exemple?
PETER — Vient le jour où les esprits sont en constante communication. Tu me demandes un exemple? Je pourrais t'en fournir des dizaines d'exemples. Je suis à Rio de Janeiro, à mon hôtel. J'écris une lettre à Jenny. Dans cette lettre, je lui pose certaines questions, très précises. Au moment même où Jenny reçoit cette lettre à New York, la poste aérienne m'apporte la réponse aux questions que je me posais. Cette réponse vient de Jenny.
RONALD — Très intéressant.
PETER — Si je trompais Jenny, elle le saurait. L'intuition n'explique rien. Il s'agit là d'une forme de perception qui est le privilège exclusif d'un couple.
RONALD — Et si Jenny te trompait... elle?
PETER — J'en aurais tout de suite la prémonition. Je possède moralement Jenny, tu comprends?
RONALD — Tu n'as jamais eu d'aventures?
PETER — Je n'irai pas jusqu'à vouloir te le faire croire.
RONALD — Raconte. C'est passionnant!
PETER — Des expériences sans lendemain. Elles n'ont rien à voir avec les liens qui m'unissent à Jenny.
RONALD — On dit ça.
PETER — Une seule peut-être m'aura marqué en profondeur.

Ronald n'a pas oublié la présence possible de Jenny, de l'autre côté du mur. Il parle net, d'une voix assez forte. Il entraîne Peter du côté de ce mur, imperceptiblement. Peter ne se méfie pas. Il est tout entier à ses confidences.

RONALD — A mon tour de te demander si je la connais.

PETER — Certainement pas.

RONALD — Tu aurais pu me mettre un peu plus tôt dans la confidence? Ça continue toujours?

PETER — Je n'ai jamais provoqué les rencontres. J'appartiens à cette race d'hommes éternellement disponibles, mais qu'il faut pourtant solliciter.

RONALD — Mariée?

PETER — Ai-je une tête à détourner les mineures?

RONALD — Le genre crampon... ou la vraie maîtresse?

PETER — Elle ne m'a jamais causé d'ennuis véritables. Sauf à deux ou trois reprises. Mais mon travail m'a habitué à débrouiller les équations à plusieurs inconnus.

RONALD — Comment t'y prends-tu avec Jenny quand...

PETER — Conférence de la direction. Toute la soirée. Mon prochain voyage à San Francisco, je ne le ferai pas seul.

RONALD — Je suis étonné, Peter. Un peu plus, même.

PETER — On jurerait que tu arrives sur la planète. Ce n'est pourtant pas moi qui ai inventé les très importants voyages d'affaires.

RONALD — Je préfère mon immoralité. Elle est plus propre.

PETER — Jenny s'enrichit de chacune de mes aventures. Je la retrouve chaque fois plus belle et plus attachante. A se demander qui d'elle ou de moi en profite le plus.

RONALD — Elle ne se doute de rien?

PETER — De rien.
RONALD — Tu viens d'affirmer que si tu la trompais...
PETER — Je ne la trompe pas. Pure expérience physique. La présence de l'autre n'est qu'accessoire, accidentelle. Le jour où je tromperai vraiment Jenny, c'est qu'elle aura été remplacée. *(Sans permission).* Mais pourquoi m'empêches-tu de partir?... Pourquoi me retiens-tu?
RONALD — Parce que j'ai une importante confidence à te faire. A donnant, donnant.
PETER — Je t'écoute.
RONALD — Une confidence qui risque de...

L'on doit sentir à ce moment précis que Ronald est sur le point de dévoiler la présence de Jenny, de l'autre côté du mur. Mais devant la gratuité de ce geste, et pour d'obscures raisons, il se ravise de justesse.

RONALD — Une confidence qui risque de te faire sourire.
PETER — Je t'en serais reconnaissant. Tu ne m'en fournis pas souvent l'occasion depuis quelque temps.
RONALD — Au début de la soirée, chez-toi, je t'ai laissé entendre que Jenny et moi... enfin... Tout ça n'était que discours d'ivrogne. De nous trois, s'il en est un qui ne mérite pas la confiance des deux autres, c'est toi. Exclusivement.
PETER — En es-tu bien sûr?
RONALD — Tout à fait!

Peter est absorbé soudain par la contemplation de l'une des rares toiles pendues au mur.

PETER — Il y a du soleil et de la mort dans cette toile. Et aussi de l'amour. Un amour étrange, que l'on croirait né tout exprès pour faire souffrir les autres. Cette toile est l'oeuvre d'un briseur de couples.

RONALD — Mille excuses, elle n'est pas de moi.

Ronald avise les caisses de bois, qui renferment ses propres toiles.

RONALD — Les miennes sont encore là-dedans. Ces caisses leur serviront de tombeaux.

PETER — Tu ne sais pas... tu ne peux pas savoir, Ronald, à quelle profondeur Jenny s'est installée en moi. Mais il me semble, si je la perdais à ton profit, qu'elle me serait un peu moins perdue.

RONALD — Pourquoi dis-tu ça?

PETER — Pour rien. Une idée! Allez... je t'ai assez ennuyé. Dors bien.

Peter fait sa sortie. Ronald referme la porte, et y reste un moment appuyé. Il écoute les pas dans l'escalier. Mais voici qu'il aperçoit Jenny, dans la porte-fenêtre.

SCÈNE VI

Ronald et Jenny.

Jenny accourt. Elle viendra se réfugier dans ses bras.

JENNY — Il est trop stupide. Il est vraiment trop stupide!

RONALD, *la rappelle au silence* — Shut!

JENNY — Vingt fois, cent fois, j'aurais dû survenir dans cette pièce, pour lui enlever sa belle assurance. Je le déteste. Aidez-moi à le prendre en horreur. Je ne veux plus jamais le revoir.

Maintenant que Peter est déjà loin, Ronald rouvre la porte par où il vient de disparaître. Il prête l'oreille, puis se retourne vers Jenny, et semble attendre qu'elle se décide à partir à son tour.

JENNY — Quoi?...

Ronald attend en silence, près de la porte.

JENNY — M'avez-vous si longtemps sollicitée, et avec tant d'acharnement pour le plaisir de me refuser?

Ronald n'a rien changé à son attitude.

JENNY — Vous êtes ou monstrueux... ou imbécile. J'aurais dû vous confondre tous les deux.

RONALD — Qu'aurais-je à faire de votre dépit? Comment pourriez-vous trouver la pureté de vos premiers abandons, maintenant que Peter est passé?

Sur le point de sortir, Jenny le gifle bruyamment. Elle complète sa sortie en claquant la porte. Ronald se remet rapidement de son choc. Léa, qui vient de faire son apparition à la porte-fenêtre, a été témoin de la gifle. Elle signale sa présence par un rire franc.

SCÈNE VII

Ronald et Léa.

LÉA — Tu ne l'as pas volé. Il faudrait quand même savoir ce que tu veux. Je te prends, je te laisse, je te fais la cour, je te mets à la porte...

Ronald la regarde un moment, vidé de réflexes. Il reprend le verre de scotch, auquel il n'avait pas touché de toute sa scène avec Peter, y remet

des cubes de glace, et se laisse tomber dans un divan, dos à Léa. Celle-ci remontera vers lui par petites étapes.

LÉA — Et puis, ne prends pas l'habitude de m'envoyer tes pensionnaires au beau milieu de la nuit. Je ne fais pas hôtel, mon trésor.

Ronald s'allonge sur le divan, de toute sa longueur. Il a placé un « jazz » sur le tourne-disque. Cette musique l'empêchera de penser trop intensément. La présence de Léa lui est bienfaisante. Il n'aurait pas aimé se trouver seul.

LÉA — Surtout qu'elles ne sont pas très portées sur la conversation tes amies de Park Avenue. Et elles ont un aplomb, une assurance. Tu sais ce qu'elle a fait en arrivant: « La sortie »... *(la parodie dans ses attitudes principales).* « Et ne me posez pas de questions, s'il vous plaît ». « Ce serait peine perdue, je ne suis pas d'humeur à y répondre ». Non, mais... tu te rends compte? On dit qu'elles étudient les bonnes manières.

RONALD — D'où vient qu'elle soit restée?

LÉA — Justement. En fait de culot...

RONALD — Ce n'est pas toi qui...

LÉA — Admettons que je lui aie parlé du mur... si mince qu'on a l'impression de voir à travers. C'est pas une raison.

RONALD — Et tu lui as cédé ton fauteuil, installé près de cette cloison, comme par hasard.

LÉA — Je me faisais les doigts de pied, quand elle m'est tombée dessus. Je suis chez-moi, non?

RONALD — Toi, peut-être. Avec des voisines dans ton genre, moi je me sens dans une cage de verre... je vis dans un aquarium.

LÉA — Vicieux comme tu l'es, j'ai toujours cru que c'était pour toi un stimulant. Je me suis trompée?

Ronald a un rire bref. Après le numéro de voltige qu'il s'est offert devant Peter, la franchise de cette fille lui plait infiniment.

LÉA — Tu sais ce qu'il fait, Richard? Tu vois qui je veux dire, « l'intellectuel »... Il est déjà venu une fois, ici. *(Voyant qu'il se le rappelle, elle poursuit).* L'autre nuit, il vient m'attendre au club, et m'invite chez-lui. Moi, c'est pas le genre d'hommes qui me feraient courir toute nue dans la neige, mais il y a des jours... lui ou un autre. En passant devant le restaurant italien, je m'arrête comme toujours pour donner des sous à l'accordéoniste aveugle. Richard me regarde, et je le vois brusquement pris d'une drôle d'idée. Il dit à l'accordéoniste: « remballe, tu viens avec nous ». « Tu n'y penses pas » que je lui dis. Rien à faire. Avec Richard, une idée, c'est sacré. Eh bien, crois-le ou non, une fois rendus chez-lui tous ensemble, il m'a obligée à faire l'amour une partie de la nuit devant l'accordéoniste aveugle. Et que je te joue mes rengaines, et que je te joue de l'accordéon. Le plus curieux, c'est que finalement, ça ne m'a pas déplu. Même que ça serait plutôt le contraire. A ce qui parait, Richard aurait pris l'idée dans la traduction d'un grand auteur français, sur les Ambassades. Ce que c'est que la culture!

Ronald garde le silence.

LÉA — Tu m'écoutes, oui ou non? Oh je sais bien ce que tu penses. Tous les soirs je me déshabille en musique au cabaret. Bon! c'est entendu! Mais c'est devant des inconnus. Des yeux qu'on ne revoit plus. Parce qu'on ne voit que les yeux dans le noir. C'est comme une armée de chats qui feraient le dos rond, prêts à rebondir. Au début, on a peur. On se dit: « Ils vont pourtant sauter sur la scène,

c'est pas possible! » Et puis, on s'habitue. On voit bien à l'usage que ça veut bondir, mais que ça ne bondit pas, que ça ne bondira jamais. Et l'on cesse d'avoir peur. Et l'on travaille sans penser à rien. Mais ce que tu ne sais pas, c'est que chaque fois que j'aperçois à travers les matous des yeux connus... les tiens, par exemple... j'ai des frissons, je fais de la fièvre. Ce soir, les amateurs ont eu un bien meilleur spectacle qu'à l'ordinaire. Ils ne savent pas à qui ils le doivent.

Tandis qu'elle parlait, Ronald s'est redressé, il a arrêté le tourne-disque. Il a semblé beaucoup plus attentif à ses discours.

RONALD — Approche.

Léa se rendra à ses côtés, s'allongera à ses pieds. Il la caressera, les yeux perdus dans un rêve intérieur.

LÉA — Ne parle pas. Ne parlons plus.

RONALD — Je veux que tu saches, ma petite Jenny...

LÉA — Et pourquoi Jenny? Je m'en doutais...

Léa s'est redressée, mais Ronald la forcera doucement à reprendre son attitude.

RONALD — Pour une fois, je peux bien t'appeler Jenny. C'est un joli nom.

LÉA — Avec toi, rien ne se passe jamais normalement. J'aime encore mieux les idées de Richard, tiens!

Léa a cru l'offenser. Ronald est au contraire toute douceur pour elle. Il la caresse comme un petit animal.

RONALD — Ce que tu n'as pas compris, Jenny, c'est que je ne suis pas à la recherche d'une aventure. Que je n'ai jamais recherché avec toi l'aventure d'un soir. Je te veux, oui... mais pour la vie. Je veux surtout t'arracher à Peter. Je suis une limace. Je bave sur tout ce qui brille. Ton pe-

tit bonheur paisible m'est devenu insupportable. Tu n'as pas plus le droit que les autres à l'ordre et à la bonne conscience. Nous sommes tous des montres. Avoue-le toi aussi. J'ai voulu te faire avouer, Jenny.

LÉA — Tu me fais mal.

Léa a dégagé, s'est arrachée. De caressantes, les mains de Ronald se sont en effet crispées autour de son cou.

Ronald se lèvera. Il poursuivra sa tirade sans plus se soucier de Léa.

RONALD — Ou plutôt non! C'est Peter que j'ai voulu faire avouer. Et Peter a avoué. Et tu as entendu ses aveux. Et je savais que tu les entendais. Maintenant, ce ne sera plus jamais pareil entre vous.

Léa éteint un peu partout. La scène ne reçoit maintenant son éclairage que de la chambre, où elle vient de se retirer, tout en se déshabillant.

RONALD — Avec toutes mes excuses, Jenny, mais tout rentre lentement dans l'ordre.

LÉA, *depuis la chambre* — Bon! Je m'appelle Jenny... Mais tu te déshabilles ou quoi?

RONALD — Peter et toi, c'est fini, lessivé, nettoyé. Profitez bien de ces derniers moments ensemble. C'est votre dernière nuit.

Ronald lève son verre à ses fantômes.

LÉA, *depuis la chambre* — Zut de zut! J'ai oublié mon pyjama.

Ronald n'a aucune réaction. Le rideau avait d'ailleurs commencé de s'abaisser dès la fin de sa dernière réplique.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

TROISIÈME ACTE

Même décor qu'au premier.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, Peter, frais rasé, mise impeccable, semble prêt à partir. Il range quelques papiers dans sa serviette de cuir. Il regarde l'heure à sa montre à plusieurs reprises.
Il regarde par la fenêtre. Nous sommes cette fois au matin, et le soleil annule la toile de fond.
Ronald fait soudain son entrée.

RONALD — Quoi?... Que se passe-t-il? On n'a pas idée de me tirer du lit à neuf heures du matin. Et de me faire traverser la moitié de la ville en pleine affluence. C'est encore la nuit pour moi.

PETER — Je ne joue plus, Ronald.

RONALD — Ce qui veut dire?

PETER — Donne-moi la clé de ton atelier.

RONALD — Tu veux rire. On y entre comme dans une gare.

PETER — Surtout ne bouge pas d'ici. Je veux surprendre Jenny. Et lui parler seul à seul.

RONALD — Qu'est-ce que tu t'imagines encore? Elle est ici, Jenny. Et depuis longtemps. Tu es venu toi-même me l'apprendre.

PETER — Je te répète que je ne joue plus.
RONALD — Tu peux toujours t'amuser à fouiller mon atelier. Tu n'y trouveras qu'une jeune déesse, remarquement douée pour les jeux de l'amour.
PETER — Je veux voir ça de près.
RONALD — Jenny n'est vraiment pas rentrée? Tu as dû passer une nuit affreuse, interminable. Moi qui croyais à un petit coup-de-tête sans importance... Elle est quelque part chez sa tante, ou dans sa famille, ou chez une amie... As-tu seulement téléphoné un peu partout?
PETER — Je n'ai téléphoné qu'à toi, et je te prie de m'attendre ici.

Peter veut sortir, mais Ronald s'interpose.

RONALD — Réfléchis un peu. En admettant que Jenny était avec moi, il n'y a pas une demi-heure, quand tu m'as tiré du lit avec ton appel absolument délirant... qu'aurait-elle fait, tu penses? Son premier geste aurait été de quitter l'atelier et de se réfugier dans un restaurant des alentours en attendant que l'orage se passe.
PETER — Tu as raison.

Peter compose un numéro de téléphone. Son geste a quelque chose d'hystérique.

RONALD — A qui téléphones-tu?
PETER — A toi-même.
RONALD — C'est déjà un réflexe un peu plus adulte. *(En confidence)* Son nom est Léa...

Peter écoute au téléphone. Son visage s'illumine soudain. Puis, il part d'un rire nerveux en raccrochant. Un rire qui se termine par des sanglots, vite maîtrisés.

PETER — Ce n'est pas la voix de Jenny. Je ne suis qu'un triste imbécile. Je me serai tourmenté inutilement pendant des heures. Mais alors, que s'est-il passé au juste? *(sans*

attendre la réponse). Pourras-tu jamais me pardonner d'avoir douté aussi profondément de toi? Ah! si tu savais quel baume j'ai ressenti. J'étais si heureux que je n'ai pu prononcer un seul mot. Je n'arrivais pas à articuler. Cela t'est déjà arrivé à toi?

Ronald en a franchement pitié. Il ne songe pas à le lui cacher.

RONALD — Mais oui, bien sûr!

PETER — C'est effroyable, la jalousie. Tu pars sur une mauvaise piste, tu t'y engages de plus en plus, sans jamais trouver le moindre carrefour. Tu dois avancer, continuer d'avancer... Si tu te retournes en arrière, le chemin parcouru est déjà si long que tu n'as même pas la tentation de revenir sur tes pas pour tâter d'une autre direction. Tu te dis: « Ce doit être la bonne! » Ou encore; « il faut continuer de marcher, parce qu'au tournant là-bas, la vérité va éclater, elle ne peut manquer d'éclater »... Et la vérité n'éclate jamais, et tu t'enfonces de plus en plus profondément. Cette fois, avec rage... Tu piétines tous ceux qui veulent t'empêcher de continuer. Tes meilleurs amis... ta femme elle-même.

RONALD — Puisque tout s'arrange au mieux...

PETER — J'ai passé une nuit atroce, vraiment atroce. Je t'en épargne les détails. Jenny est une femme supérieure, tu sais, elle voit de loin.

RONALD — Toutes les femmes nous sont supérieures. C'est pourquoi nous avons toujours cherché à les tenir en esclavage. Depuis qu'elles s'affranchissent, le pire serait à craindre. Notre arme suprême est de leur faire des enfants. Ça les occupe.

PETER — Puis-je te demander un grand service, Ronald? Jenny doit être à la veille de nous revenir. J'aimerais que tu sois là à son retour, pour l'accueillir.

RONALD — En voilà une idée! Et toi, où seras-tu donc?

PETER — Cherche à comprendre, au lieu de toujours me mettre en accusation! Je n'ai pas le droit d'avoir des histoires personnelles. Ce ne sont pas les maris qui signent les contrats, mais les présidents de compagnie.

RONALD — Je m'excuse d'avoir encore droit à mes petites histoires personnelles. J'ai chez moi une aimable personne en train de me préparer un excellent café.

PETER — Je ne te demande qu'une petite heure. Le temps de me montrer à la conférence que j'ai moi-même convoquée, et qui sans moi n'aurait plus aucun sens. Je pare au plus pressé, je me délègue d'urgence auprès d'un client, je reviens ici, et je te libère. Tu comprends? Je veux ménager la fierté de Jenny. Elle ne me pardonnerait jamais de trouver la maison vide à son retour. Sa fugue doit rester un gros événement. Tu lui diras que je suis parti mal rasé, sans cravate, et que j'ai vidé quarante onces de scotch pendant la nuit. Ou plutôt non. Tu as reçu un coup de fil. Tu t'es empressé de venir ici, pour me trouver râlant sur le tapis. On me réclamait avec tant d'insistance au bureau que tu m'as ranimé, avec un café, et que tu m'as déposé dans un taxi.

RONALD — Tu me dégoûtes.

PETER — Je joue en ce moment des cartes importantes. Ce serait stupide d'échapper par une étourderie un contrat que je soigne depuis des mois. Jenny comprendra, elle.

RONALD — Va. J'en ai assez entendu. Tu me mettrais en tentation de t'humaniser un peu. Je t'aimais beaucoup mieux cette nuit, à mon atelier. Et encore ce matin, il n'y a pas si longtemps. C'est pour des moments comme ceux-là que je t'avais gardé mon amitié. C'est dans l'espoir de les connaître encore que je la conserverai. A tout hasard.

Peter fera une sortie désinvolte, voire enjouée.

PETER — Parfois je me demande si l'artiste n'est pas le plus déformé des hommes. On lui prête un visage, il porte aussi un masque. La seule différence, c'est qu'il n'a jamais à le retirer: il bénéficie de trois mille ans de publicité.

Peter sort.
Ronald se rend au téléphone, compose un numéro. Il n'y a pas de réponse.
Ronald compose de nouveau le même numéro. A l'autre bout du plateau, Jenny a fait son entrée.

SCÈNE II

Ronald et Jenny.

JENNY — Inutile!

Ronald sursaute. Mais il colle l'oreille à l'écouteur.

JENNY — Inutile! vous dis-je. Je l'ai vue sortir de l'atelier. Curiosité névrotique de flâneur. J'avais tout mon temps. J'ai pris le petit déjeuner dans votre coin. Léa ne semblait pas d'excellente humeur, je dois dire.

Ronald raccroche.

JENNY — Elle est passée sans me voir à deux pas de moi. Je suis contente de l'avoir revue. Et en pleine lumière. Elle est bien, elle est même très bien. Je suis assez flattée d'avoir été remplacée par elle. Et aussi rapidement.

RONALD — Vous n'avez rien compris, Jenny...

JENNY — Résumons ce que vous voulez m'apprendre. Peter est à son bureau, comme chaque matin. Rasé de

frais, bien douché, impeccablement cravaté. Ne vous fatiguez pas, je l'ai également vu sortir. Aucun mérite. J'étais en observation depuis un bon moment. J'ai assisté pour la première fois au spectacle d'une rue qui s'éveille. Cela ne manque pas d'intérêt. Quelle intensité! Le soleil glisse doucement, rampe, s'insinue, hésite... comme s'il était un peu blasé, comme s'il avait de la mémoire. Peter vous a donné la mission de m'accueillir, et de me faire patienter gentiment. Accueillez-moi, et faites-moi patienter gentiment.

RONALD — Ce qu'il est très important de savoir, Jenny: Peter ne se doute de rien.

JENNY — Le contraire m'aurait étonnée.

RONALD — Libre à vous de lui raconter la vérité, mais Peter ne demandera pas mieux que de croire à tous les emplois du temps qu'il vous plaira d'inventer.

JENNY — La souffrance de Peter est terminée. La mienne ne fait que commencer. Je ne vous pardonnerai jamais de l'avoir poussé aux confidences. Je connais l'humanité. Il ne m'a rien appris. Mais j'aurais préféré ignorer ses aventures.

RONALD — Je m'attendais si peu à ces révélations à la chaîne...

JENNY — Vous étiez parfaitement lucide. En le perdant à mes yeux, vous croyiez confirmer votre victoire.

RONALD — Tout cela n'a plus d'importance pour moi.

JENNY — Vous vous détachez bien facilement de vos conquêtes.

RONALD — Plus facilement encore de mes défaites.

JENNY — Vous ne me demandez pas quelle nuit j'ai passée?

RONALD — De quel droit?

JENNY — Vous dirai-je que j'ai été moi-même sous l'effet... comment expliquer? Vous ne trouvez pas que cette soirée avait quelque chose d'aphrodisiaque?

RONALD — Vous devez confondre.

JENNY — Vous avez cru que je m'offrais à vous par dépit, sans voir ce qui aurait pourtant dû vous crever les yeux... c'est-à-dire que ce dépit même constituait à mes yeux mon meilleur alibi.

Ronald est un moment sous le choc de cet aveu. Il aura un élan sincère...

RONALD — Jenny! Dois-je comprendre que...

JENNY, *sèchement... elle s'en détourne* — Trop tard! Je suis bien éveillée, cette fois, et j'attends Peter de pied ferme pour lui raconter heure par heure ma nuit entière.

On sent que Ronald veut maintenant se retirer.

RONALD — Adieu, Jenny.

JENNY — Je veux bien vous en offrir la primeure.

Silence, pendant lequel Ronald cherche à deviner ses arrière-pensées.

JENNY — Vous êtes placé mieux que personne pour apprécier l'évasion que je me suis accordée. La vie nous aura sensiblement rapprochés en quelques heures.

RONALD — Elle nous veut beaucoup de mal.

JENNY — Quand je suis sortie de chez vous, je n'avais qu'une idée en tête: prendre ma revanche. Contre vous, contre Peter, contre tout. Il m'a semblé que jamais plus je ne pourrais reprendre mon existence de musée... Je n'avais pas d'argent, et seulement cette fièvre qui me battait les tempes, et qui martelait ma fuite. Car je fuyais, avant toutes choses, je fuyais. Tout à coup, je me suis immobilisée. Je cherchais à faire le jour en moi-même, à mettre un peu d'ordre dans mes pensées. Une voiture a longé le trottoir. Et j'ai entendu une voix d'homme. Je ne sais plus très

bien ce qu'on me disait. Je me suis élancée au pas de course, en proie à la panique. Puis, j'ai volontairement ralenti le pas. J'étais curieuse de voir l'étranger qui m'avait adressé la parole. Quel apaisement que de s'apercevoir soudain que votre seule qualité de femme vous permet de choisir librement le compagnon de vos nuits. Quelle supériorité sur l'homme, qui doit se contenter de « chasser » selon le vocabulaire de mon mari. En amour, l'on pourrait se demander s'il ne vaut mieux être gibier que chasseur.

RONALD — Je ne crois pas un mot de ce que vous racontez, Jenny.

JENNY — Devrai-je vous décrire cet inconnu?

RONALD — C'est à la portée de tout le monde que d'interroger ses souvenirs de lecture.

JENNY — Beau, encore jeune, cheveux fous sur le front, profil très pur... j'ai vraiment eu beaucoup de chance. Il ne parlait à peu près pas l'anglais. Quelle sécurité! Et puis, pas de temps perdu à bavarder. Un vrai voyage dans la préhistoire. J'ai passé une nuit éblouissante. Pour reprendre une réflexion de Peter: « j'ai tant appris en quelques heures, que je ne sais qui de moi ou de mon mari en bénéficiera le plus finalement. »

RONALD, *il a durci le ton* — Cela s'est passé à quel endroit?

JENNY — Si je réponds à toutes vos questions, vous en serez beaucoup plus embarrassé que moi.

RONALD — Légende que tout cela. Vous n'auriez pas ce sourire, ni cette tranquillité, ni ce détachement...

JENNY — Une tempête est passée sur moi, faible roseau. Comme dans la fable, j'ai plié... mais je ne suis pas du tout rompue.

RONALD — C'est du délire!

JENNY — Pur divertissement! La présence de l'autre n'est qu'accidentelle, accessoire. Peter ne pourra pas me contredire.

RONALD, *avec une rage sourde* — Où cela s'est-il passé?

JENNY — D'abord, randonnée en voiture. Je ne savais pas qu'il fût si troublant de rouler, de simplement rouler en voiture, la nuit, sur une route déserte, en compagnie d'un parfait inconnu. Il avait renoncé à parler une langue que je ne comprenais pas. Ce devait être l'Espagnol... ou peut-être l'Italien. Oui, à la réflexion, ce jeune homme était plutôt italien. Il riait de temps à autre. Il avait le rire du boucher qui mène une brebis à l'abattoir. J'avais très peur. Mais en même temps, un sentiment curieux commençait de s'insinuer en moi. Comment dites-vous? Fatalité? Oui, je crois que c'était le sentiment d'une sorte de fatalité qui avait pris naissance quelque part en moi-même. J'étais folle de terreur, mais vaguement reconnaissante. De tous ces sentiments confus, il ne m'est bientôt resté que de la reconnaissance.

RONALD — Si vous aviez vraiment connu l'expérience que vous vous ingéniez à raconter, vous n'y mettriez pas tant de complaisance.

JENNY — La voiture s'est arrêtée. Il m'a prise dans ses bras. Sans trop s'embarrasser de mes propres dispositions. C'était irrésistible. J'ai pourtant résisté quelques instants. J'obéissais encore à un mystérieux protocole, pour lequel je ne me sentais plus qu'un attachement assez chancelant. Vous pouvez imaginer la suite, je pense.

RONALD, *on jurerait qu'il va s'étrangler* — Vous n'avez tout de même pas passé la nuit dans une voiture?

JENNY — Non. Dans un lit. Dans un lit très confortable, et parfaitement anonyme.

Ronald garde un moment le silence.

RONALD — Toutes ces inventions vous parent de je ne sais quel reflet qui vous manquait. Vous en aurez acquis un charme nouveau à mes yeux.

Jenny lui fait voir un billet de banque.

JENNY — Et ça?

Ronald n'en croit pas ses yeux.

RONALD — Non. C'est impossible!

JENNY — Avais-je de l'argent chez vous? Je n'avais même pas de sac-à-main. C'est ce qui me reste de mes frais professionnels. Ajoutez donc une couple de taxis, le petit déjeuner... Mes tarifs sont honorables. Je me sens maintenant digne de vous, digne de Peter, digne de Léa. Tout est rentré dans l'ordre.

Jenny pousse soudain un cri.

JENNY — Mon alliance! Je n'ai plus d'alliance à mon doigt.

RONALD — Ah! vous voyez bien que vous m'aviez menti.

JENNY — Aidez-moi à me rappeler.

RONALD — S'il était vrai que vous attendiez Peter pour tout lui raconter, vous ne seriez pas prise de panique pour un incident aussi banal que la perte d'une alliance.

JENNY — Est-ce que je ne l'ai pas retirée à l'atelier, cette nuit?

RONALD — C'est possible. Vous voulez que j'aille voir si...

JENNY — Vous devriez déjà être de retour.

La voix de Jenny a brusquement une telle autorité, que Ronald en a le souffle coupé. Il se dirigea vers la sortie. Non, sans se retourner pour lui dire:

RONALD — Vous êtes la plus étonnante des femmes, Jenny. Vous vous mettez en émoi pour des futilités, après

m'avoir raconté des horreurs avec le plus grand calme. Vous vous adressez à moi pour vous tirer d'embarras, alors que vous m'avez fourni quelques-unes des plus belles preuves de mépris dont un homme puisse rêver. Vous croyez avoir éprouvé quelque penchant pour moi, alors que Peter vous possède jusqu'à la moelle. La liberté s'achète, Jenny. Il faut du cran pour jouer les aventurières. Vous n'êtes qu'une sale petite bourgeoise qui courrez toujours après votre alliance, alors même que vous ne l'aurez pas perdue.

JENNY — Qu'attendez-vous, à la fin?

Ronald a un haussement d'épaules, et complète sa sortie.

SCÈNE III

Jenny, seule. Puis, Peter

Jenny cherche son alliance. Ce petit travail l'entraînera jusque dans la fenêtre. Elle soulève des livres, des bibelots...
Elle avise soudain le téléphone.
Elle compose fébrilement un numéro.

JENNY — Irène? Oui, oui, c'est Jenny.

Peter a fait son entrée. On ne l'a pas entendu venir. Jenny ne se doute pas de sa présence. Peter restera un moment dans la porte, gêné par la conversation téléphonique de Jenny.

JENNY, *elle enchaîne normalement* — Alors écoute. Ne me pose pas de questions. Je t'expliquerai plus tard. Songe aux services du même genre que je t'ai déjà rendus. J'ai passé la nuit chez toi. Je suis arrivée vers deux heures du matin, épuisée. Compris?

Peter s'est retiré doucement. Il refera son entrée plus tard. Jenny est trop tendue pour s'en être aperçue. D'ailleurs, elle tourne le dos à la porte d'entrée, le coin du téléphone se trouvant à l'autre extrémité du plateau, en arrière-plan.

JENNY, *enchaîne normalement* — Non, non, rien de grave. Et ne laisse surtout pas courir ton imagination. Je te l'interdis. Attends mes explications. Tu verras, c'est plutôt amusant dans l'ensemble. Je te rappelle avant la fin de la journée. A tout de suite.

Jenny raccroche.
On entend aussitôt se refermer la porte du hall d'entrée. Les pas de Peter. Il se râcle la gorge pour signaler sa présence.
Peter paraît enfin.

PETER — Toi?

JENNY — Oui. Moi.

Jenny allume une cigarette. Peter remontera tout naturellement vers elle.

PETER — Tu me croyais peut-être parti pour le bureau? Un jour comme aujourd'hui, tu n'y penses pas. Je ne suis sorti qu'une minute... Je... je... je manquais de cigarettes. J'ai beaucoup fumé la nuit dernière.

JENNY — Tu ne me demandes pas d'où je reviens?

PETER — Non.

JENNY — Ni à quel endroit j'ai passé la nuit?

PETER — Ni à quel endroit tu as passé la nuit.

JENNY — Pas de reproche?

PETER — Aucun.

JENNY — Tu aurais pourtant droit à certaines explications.

PETER — T'avais-je promis ou non de ne te poser aucune question à ton retour? Je n'ai qu'une parole.

JENNY — Tant pis! J'ai pris la décision de te dire toute la vérité.

PETER — La vérité, la vérité!... La vérité pour moi, c'est ce que nous penserons de toute cette histoire dans un an. Rien d'autre. Eh bien avant un an, nous aurons appris à nous en amuser.

Un silence, pendant lequel ils s'étudient mutuellement.

JENNY — Tu as souffert, Peter?

PETER — Plus que je ne m'en croyais capable.

JENNY — Qu'as-tu imaginé?

PETER — Tout. Y compris l'atelier de Ronald... Et sa chambre. Et les draps, et les oreillers, et le désordre du lit au matin.

JENNY — Et si je te disais que je n'ai pas mis les pieds chez Ronald, tu m'en croirais?

PETER — C'était comme une obsession. Quitte à tout briser, j'ai voulu savoir. Je me suis rendu à l'atelier, en pleine nuit. Dois-je te raconter la conversation que j'ai alors échangée avec lui?

Jenny a trouvé de justesse une façon d'avouer qu'elle l'a entendue, cette conversation.

JENNY — Je puis peut-être l'imaginer.

PETER — Je t'écoute.

JENNY — Tu voulais tout casser... Mais au dernier moment, tu as hésité. En entrant à l'atelier, tu es parvenu de justesse à te maîtriser. Tu avais mis tant de soin à organiser ton existence, et la mienne... que tu n'as pas voulu la jouer sur de simples soupçons. Tu as commencé à l'interroger à mots couverts, très habilement.

PETER — Brillantes déductions. Continue.

JENNY — Disons que la suite de votre conversation a vite pris un tour scabreux, et regrettable. Du moins, pour moi.

PETER — Tu étais là, à deux pas de nous, quelque part. J'aurais pu t'entendre respirer. Il m'est venu une idée horrible, dont je m'excuse. C'est toi qui devais prendre l'initiative de tout briser de notre existence. Je ne m'en sentais pas le courage. Tu devais paraître au milieu de nous, tomber le masque.

JENNY — Lâche!

PETER — Je me disais: « j'en arriverai à la provoquer à tel point qu'elle ne pourra plus se dissimuler. » Elle me crachera au visage sa haine ou son mépris. Tu ne peux pas savoir jusqu'où va la logique quand on souffre.

JENNY — Et alors?

PETER — Alors, je me suis mis à raconter à Ronald des tas d'histoires, des aventures.

JENNY — Dont l'une t'aurait profondément marqué.

PETER — Je lui ai dit que je te trompais régulièrement, que mes voyages d'affaires avaient ses petits agréments, que j'étais même sur le point de partir avec ma plus récente conquête... Enfin, tu vois le genre.

JENNY — Pure invention que tout cela?

PETER — Comme tu dis.

JENNY — Que d'habileté, vraiment!

PETER — A quoi se refère ce « que d'habileté! » A mes propos de maintenant, ou à ceux que j'ai tenus à Ronald la nuit dernière?

JENNY — A maintenant, et à cette nuit. Du même coup, tu réussis à laver de dangereuses confidences, et tu crois m'avoir forcée à reconnaître que je les ai entendues. Donc, que j'étais chez Ronald. Mais s'il me plaisait de nier? Crois-tu que j'aie besoin d'être le témoin de vos discours pour les imaginer?

PETER — Si d'une part, j'ai la preuve que tu étais chez Ronald, et que tu as donc parfaitement entendu la con-

versation qui t'était destinée... j'ai également la preuve certaine que tu n'y as pas passé la nuit.

Peter a tiré de l'une de ses poches l'alliance que recherchait Jenny.

PETER — Tu la reconnais?

JENNY — Mon alliance.

PETER, *la lui rend.* Ton alliance, oui. Je l'ai retrouvée à l'atelier de Ronald. Je n'en tire aucune conclusion. Tu as toujours eu la manie de retirer ton alliance à propos de tout et de rien. Cela devrait tout de même balayer tes derniers doutes sur la fantaisie des propos que je lui ai tenus.

Jenny a repris l'alliance. Elle la retourne rêveusement entre ses doigts.

PETER — J'aurais pu t'obliger à mentir, à t'enliser dans tes propres mensonges. J'aurais pu te tourmenter avec raffinement des heures entières. Je n'ai aucun goût pour le mélodrame.

JENNY — Tu possèdes la preuve que j'ai quitté l'atelier aussitôt après ton départ?

PETER — J'ai même de sérieuses raisons pour ne pas me tourmenter sur ce qui a pu précéder mon arrivée intempestive.

JENNY — Tu ne me poseras aucune question si je te déclare que j'ai passé le reste de la nuit chez Irène?

PETER — Tu as passé le reste de la nuit chez ta grande amie Irène.

JENNY — Je continuerai à mériter ta confiance?

PETER — Naturellement.

JENNY — Me croiras-tu si je te déclare que je la mérite vraiment ta confiance?

PETER — Non.

JENNY — Pourquoi non? Et si c'était la vérité?

PETER — Personne ne mérite jamais la confiance des autres. Mais des yeux, des bras, des mains ont toutes les raisons au monde d'aller par couples. C'est cela, et cela seulement qu'il faut comprendre.

Peter tient Jenny embrassée quelques instants. Ronald surgit soudain, à bout de souffle. Il s'arrête, un peu embarrassé.

SCÈNE IV

Les mêmes, plus Ronald

RONALD — J'aurais dû sonner, mais je ne pouvais pas savoir que...

Peter va le premier à sa rencontre. Jenny reste assez embarrassée, elle-même. Elle comprend parfaitement la surprise de Ronald devant cette image de couple heureux qu'ils viennent de lui fournir.

PETER — Eh oui, je suis là, Jenny est là, tout le monde est là. Et dans la joie et le bonheur. Le fameux « happy end » auquel nous a habitués le cinéma. On ne peut plus s'en passer.

RONALD — Félicitations.

PETER — Nous aurons parcouru plus de chemin en une nuit qu'au cours des cinq dernières années.

RONALD — Passionnant!

PETER — Ma femme s'avise de passer la nuit chez une bonne amie, et sans me prévenir...

RONALD — Chez Irène, je sais.

PETER — Elle revient au petit matin sans son alliance... Il y aurait de quoi réclamer le divorce.

JENNY — Savez-vous où j'ai retrouvé mon alliance?
PETER — Près de la porte, sur le guéridon.
RONALD — Quelle chance!
PETER — N'est-ce pas!
JENNY — Mais le plus extraordinaire, c'est que Peter a la manie de s'inventer des aventures amoureuses. Surtout s'il devine que je suis en danger de les entendre. Alors là, il en remet avec un plaisir évident. Peut-être dans le seul but de me provoquer.
RONALD — De mieux en mieux!
JENNY — Des aventures, dont la fantaisie est vérifiée.

Ronald se verse un whisky.

JENNY — Du whisky à cette heure! Je vous prépare plutôt un excellent café.

Jenny était pressée de sortir. Peter lui coupe son élan.

PETER — Apporte des cubes de glace, et de l'eau. C'est Ronald qui a raison. Les circonstances commandent un scotch... et bien tassé.

Jenny sort.
Peter tournera le dos à Ronald.
Il redoute qu'une scène de violence n'éclate. Il n'en a aucune envie.

SCÈNE V

Ronald et Peter

RONALD — Bravo! Tu es très fort.
PETER — Pas autant que Jenny, et beaucoup moins que toi.

RONALD — A quel moment précis as-tu retrouvé cette alliance?
PETER — Cela t'intéresse?
RONALD — Au plus haut point. Je suis tenté par l'anthropologie. Je commencerai mes recherches par la drôle de tribu que nous formons tous les trois.
PETER — Je l'ai retrouvée sur une petite table, près d'un moelleux divan, aux coussins fâcheusement déformés.

Ronald force Peter à le regarder en face.

RONALD — A quel moment précis, je te demande?
PETER — Crois ce que tu voudras.
RONALD — N'est-ce pas après tes confidences amoureuses? N'est-ce pas juste au moment de partir?
PETER — Quelle importance!
RONALD — Au contraire! Cela change tout, il me semble.
PETER, *froidement* — Je n'ai besoin de personne pour veiller sur ma moralité.

Ronald dégage. Il boit un whisky pur.

RONALD — Et le fameux contrat? Tu as fajt vite. Tu es tout de même allé au bureau?
PETER — Non.
RONALD — Il y a de l'espoir.
PETER — Dès le départ, j'ai aperçu Jenny dans le rétroviseur. J'ai tenté de m'arracher à cette image. J'ai roulé au hasard, j'ai grillé des feux rouges, puis... j'ai fait demi-tour. J'étais aussi remué qu'à notre premier rendez-vous. Je la croyais partie pour toujours, tu sais. Jenny n'est pas de celles qui reviennent. Et pourtant elle est revenue. Il faut qu'on l'ait profondément déçue, cette nuit. C'est déjà suffisant pour que nous lui portions la plus grande compréhension. Je lui ai évité les scènes stériles. D'abord parce que je le lui avais promis. Mais surtout parce qu'elle est

déjé assez punie de n'avoir pu prolonger sa fugue au delà d'une nuit. Elle ne s'en consolera pas facilement.

La sonnerie du téléphone se fait entendre.

PETER — Sûrement ma secrétaire. On me fournit tout de même l'occasion de réparer les dégâts. Tout se passe au mieux. Je crois que nous vivons dans un pays hautement civilisé.

Jenny a fait son entrée avec un plateau garni d'un bac à glace, d'eau fraîche, etc...
Quant à Peter, il est déjà en arrière-plan au téléphone. Il a juste le temps de dire à Jenny, au passage, et d'une voix enjouée:

PETER — Prépare-toi à une très agréable surprise, ma chérie.

Dès le début de sa conversation téléphonique, Peter s'empara de l'appareil — muni d'un très long fil — et tout en parlant disparaîtra du côté du salon. En sorte que Ronald et Jenny pourront parler à voix normale sans risquer d'être entendus. Par ailleurs, nous ne comprendrons rien de ce que raconte Peter au téléphone... seulement des éclats de voix de temps à autre.

SCÈNE VI

Ronald et Jenny

JENNY — Qu'entend-il par là?
RONALD — Je devine. Chapitre onzième de son bréviaire: « Comment atteindre pouvoir, argent et bonheur? » deux points, ouvrez les guillemets: « au lendemain d'une fugue de votre femme, au lieu de la tourmenter, proposez-

lui des vacances au soleil. » Vous partirez quinze jours, un mois. Ce sera le premier enlèvement de sa brillante carrière de mari.

JENNY — Ce serait trop beau! *(sans transition, devient brusquement grave).* Mais vous, Ronald, que comptez-vous faire?

RONALD — Pas d'attendrissement, je vous en prie.

JENNY — Comme vous devez nous mépriser tous les deux!

RONALD — Vous mépriser? Et pourquoi donc? C'est si rare, et si beau un couple parfait. Qu'il soit uni par l'amour ou par la complicité, quelle importance, dès lors qu'il est parfait.

Ronald joue le détachement absolu. Ses affirmations n'en prendront que plus de relief. Il n'y mettra aucune passion.

RONALD — Vous devez seulement savoir que votre complicité s'est établie dans la haine, cette fois. La haine de Ronald Smallwood, et de tout ce qu'il représente pour vous de désordre et d'insécurité.

JENNY — Vous ne pouvez pas être sincère, Ronald.

RONALD — Une haine qui dans le cas de Peter pourrait même aller jusqu'au crime. Ah! j'ai vu ses yeux. Je les ai très bien vus. Et j'en ai encore des frissons. Partez, vivez heureuse, mais sachez du moins de quoi sera fait votre bonheur.

JENNY, *s'efforce de rire* — Vous êtes vraiment incorrigible. Le moment est mal choisi pour l'humour noir.

RONALD — Vous voulez une preuve?

JENNY, *même jeu* — J'exige une preuve. Non pour mon usage personnel, mais pour le vôtre.

RONALD — Imaginez un moment que mon projet de

suicide tienne toujours. Vous vous rappelez l'exposé que j'en ai fait à Peter, en votre présence?

JENNY, *avec bonne humeur* — Mais bien sûr. Vous vous installez au piano. Vous interprétez je ne sais plus quelle sonate de Scarlatti... Vous montez comme vous dites sur la pointe de la vie... Et toc! un coup de revolver.

Ronald pose son verre.

RONALD — Eh bien, j'y vais de ce pas.

JENNY, *elle s'amuse franchement* — Vous suicider?

RONALD — Oui. Et je vous prédis moi, Ronald Smalwood, que pendant ma petite comédie, et la vôtre... puisque vous voudrez bien jouer les inquiets et le mettre dans l'atmosphère... je vous prédis que Peter n'aura pas le moindre geste pour intervenir. Il trouvera même de très bonnes raisons pour vous en empêcher.

JENNY — Là, je regrette... mais vous allez vraiment trop loin.

RONALD — Si vous êtes sûre du contraire, que risquez-vous?

JENNY — Mais vous? Si vous êtes sûr que Peter n'interviendra pas, comment avez-vous pu lui conserver votre amitié jusqu'à maintenant?

RONALD — Parce que jusqu'à maintenant, il la méritait. Maintenant je ne sais plus. Cette petite expérience, je la tente peut-être pour me rassurer moi-même.

JENNY — Vous avez toujours le revolver en votre possession?

RONALD, *exhibe l'arme* — Naturellement.

JENNY, *elle rit* — Si vous décidez de vous en servir... faites attention au piano. Il nous a coûté une petite fortune.

RONALD — Dommage! Il est parfaitement grotesque.

JENNY — Cela suffit, Ronald. Je n'aime pas beaucoup ces sortes de divertissements. Gardez-les pour votre groupe de névrosés.

Ronald est déjà en route.

RONALD — Ne me décevez pas, Jenny. Tenez votre rôle avec conviction. Sinon, ma petite expérience serait dépourvue de signification pour moi. Et j'y attache une très grande importance.

Peter a terminé son appel. Ronald le croisera en se rendant au salon. Mais Peter ne voit que Jenny.

Nous entendrons bientôt Ronald au piano. Dans une ballade de Chopin.

SCÈNE VII

Jenny et Peter

PETER, *dès son apparition* — C'est gagné, ma petite Jenny. J'ai dû plaider un peu fort, mais j'ai arraché le morceau. Nous partons pour San Francisco, Banff, le Mexique, l'Europe... où tu voudras. Budget de vacances illimité.

JENNY — C'est cela ta surprise agréable?

PETER — Il me semble que oui.

JENNY — Peter, écoute... mais tais-toi donc. Tu n'entends rien?

Peter avise le whisky, préparé par Jenny il y a déjà un moment. Il prend ce verre.

PETER — C'est mon verre? *(Puis répond).* J'entends que Ronald est en train de démolir quelque chose... Notre piano, ou bien Chopin. Probablement les deux. Et puis après? Ce n'est pas la première fois.

JENNY — J'ai peur. Nous ne devons pas laisser Ronald à lui-même. En tous cas, pas maintenant.
PETER — On ne peut tout de même pas l'emmener avec nous!
JENNY — Nous pourrions l'extraire de son milieu. Lui donner un entourage plus sain. Ronald a besoin de nous, Peter.
PETER — Penses-tu! Son grand conflit sera réglé du jour où il touchera de l'argent. Les grands artistes de sa qualité sont les premiers à s'embourgeoiser jusque dans l'âme... quitte à se trouver ensuite d'élégantes justifications. Je ne veux plus m'occuper que de notre bonheur immédiat. Et notre bonheur immédiat, c'est de partir ensemble.

Peter se durcit brusquement. Il devient tranchant comme l'acier.

PETER — Et cela, je le veux d'une volonté qui brisera tout ce qui viendra se mettre en travers.
JENNY — Tu n'as rien compris. Tu ne comprendras jamais rien à son drame réel. Ronald refuse tous les jours des contrats qui l'enrichiraient.
PETER — Ce qui prouve qu'il est le dernier des imbéciles.
JENNY — Tu ne comprends donc pas que...
PETER, *avec une rage soudaine* — Non... Et toi, tu comprends trop, beaucoup trop.

Un long silence. Ronald attaque une sonate de Scarlatti.

JENNY — Qu'est-ce que c'est?
PETER — Une sonate de Scarlatti, pourquoi?
JENNY — J'ai horriblement peur, Peter. Ne te rappelles-tu pas qu'il a dit: « rien n'est plus en accord avec la musique de Scarlatti... que la mort. » Il a ajouté: « Je

connais un éclatement de gerbes lumineuses... On monte tout à coup sur la pointe de la vie... »

Jenny court vers le salon, mais Peter s'interpose.

PETER — As-tu perdu la raison?

JENNY — Explique-toi.

PETER — Dans l'état où il se trouve, ta seule apparition pourrait le provoquer au point de lui faire commettre un geste irréparable.

JENNY — Quel geste irréparable?

PETER — Il est capable de tout, d'absolument tout. Et puis, non, il est bien trop lâche. Son suicide? Tu y as déjà cru, toi?

JENNY — Pas autant que toi. Car je sens bien que tu le redoutes beaucoup plus que moi, en ce moment. Ta main tremble, Peter. Tu es très pâle. Et pourtant, tu m'empêches d'intervenir.

Peter avale d'un trait le reste de son whisky. Il se servira de nouveau.

PETER — Quoi de plus pur que cette musique! Et comme il la joue bien aujourd'hui. Ronald disait lui-même: « c'est un faisceau de lumière qui pénètre jusqu'à l'âme. » « Comme s'il n'y avait aucun obstacle à franchir! » Il disait encore: « C'est une musique qui rattache les hommes à Dieu! » « Voilà son seul côté inquiétant » s'empressait-il d'ajouter.

JENNY — Tu en parles au passé? Mais pourquoi en parles-tu au passé, Peter?

PETER — Parce que... parce que... *(trouve de justesse)* parce qu'il y a longtemps qu'il a parlé de la sorte. Nous étions adolescents. Il prononçait volontiers le mot Dieu à l'époque.

JENNY — Tu es un monstre, Peter. Nous sommes deux monstres d'égoïsme, deux monstres d'orgueil. J'ai peur...

PETER — Moi aussi. Nous tremblons tous trois de la même horreur en ce moment. Mais nous ne pouvons plus rien les uns pour les autres.

JENNY — Mais si! Il n'est pas trop tard...

Jenny veut de nouveau échapper à Peter, mais ce dernier la retient dans ses bras. Contre lui.

PETER — Tu te rappelles le jour où nous roulions à une vitesse hallucinante? Il y avait un fou au volant, qui ne voulait rien entendre. Nous nous sommes écrasés sur la banquette-arrière, de façon à ne rien voir de la route. Et là, au lieu de crier, de sangloter, ou de faire une crise d'hystérie... tu t'es mise à m'embrasser. J'ai compris à cette minute que tu étais de ma tribu. Nous nous sommes embrassés longuement, follement, passionnément... jusqu'à l'inconscience. Sans plus nous tourmenter pour un accident possible... qui ne s'est d'ailleurs jamais produit.

Brusquement, le piano s'est tu.
Dans un accord dissonnant, immédiatement précédé d'une détonation.
Jenny dégage la première. Elle éclate de rire, et tient Peter au bout de ses yeux.

JENNY — C'était un piège, imbécile! Un piège... *elle appelle négligemment.* Ronald...

Silence absolu.

JENNY — Ronald! Mais répondez, voyons...

Jenny s'est avancée jusque dans la porte du salon, suivie de près par Peter.
Ils regardent longuement, stupéfiés.
Puis, Jenny regarde Peter. Ce dernier lui tourne

le dos. Jenny prend du recul. Peter lui fait horreur. Elle s'immobilise soudain, le dos appuyé contre un mur... Elle est chancelante.

JENNY, *sans violence... voix blanche... plutôt faible* — Assassin! Assassin! Assassin!

Peter est resté le dos tourné. Aucune indication sur ce qui se passe en lui. Hormis ce verre de whisky, qu'il avait jusque là gardé en main... et qui tombe, et qui se brise avec fracas.

LE RIDEAU TOMBE

GILLES DEROME

QUI EST DUPRESSIN

Théâtre

GILLES DEROME — Etudes chez les Frères du Sacré-Coeur et les Pères Jésuites au Collège Jean-de-Brébeuf. Ses études terminées, entre à l'Ecole du Meuble où il obtient le diplôme de céramiste. A l'Université de Montréal, cours à la Faculté des Lettres. Enseigne pendant l'été dans divers centres d'art: Sainte-Adèle, Senneville, Strathmore, Sainte-Anne-de-Bellevue, Ville Mont-Royal et Lac Brome. Conférencier à la Canadian Handicraft et au Musée de Montréal. Participe à une vingtaine d'expositions solos et à une demi-douzaine d'expositions de groupes, au Canada et à l'étranger. Séjour à Paris. Revient en 1952 et enseigne depuis lors à l'Institut des Arts Appliqués. Donne en 1953 un cours de sculpture à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal. A publié des articles sur les arts dans *Le Devoir, Cité Libre, Liberté* et *MacLean.*

Il s'agit d'un drame.

Deux jeunes comédiens et un comédien de 35 à 45 ans, peuvent jouer cette pièce.

Tout aura lieu dans le même jardin entouré d'une grille. C'est le début du printemps.

Au milieu, une statue sur un socle. La statue est couverte d'une boîte de bois sur laquelle sont collés des papiers de toutes sortes. Comme une valise qui aurait beaucoup voyagé. Deux bras d'homme tendus vers le ciel sortent des deux côtés de cette boîte. Le décor absent au début devient de plus en plus réaliste. Le fond de la scène pourrait être un grand panneau décoratif que l'on change selon l'évolution du drame. Impressionniste au premier acte, devenant lentement plus précis, il est éclairé différemment selon le temps du jour. Je ne donne pas la trame sonore, bruits, musique, oiseaux, enfants qui jouent dans la rue voisine, mais il ne faut pas la négliger.

Un jeune homme d'environ 25 à 30 ans joue le rôle d'un jeune fiancé, étudiant en psychiatrie, et aussi celui d'un patient, du nom de Clos, 40 ans, ivrogne et un peu dandy.

Une jeune comédienne de 20 à 30 ans, joue le rôle d'une jeune fiancée, étudiante garde-malade, et celui de mademoiselle Creuse, 45 ans, agressive, très maquillée et féministe enragée.

Un comédien un peu plus âgé, joue le rôle de Dupressin, 38 ans, chapeau-melon et timoré à l'extrême. Il joue aussi le rôle du professeur Nervi (65 ans) devant qui nos jeunes étudiants devront présenter une thèse.

Ces trois personnages Creuse, Clos et Dupressin sont ambivalents. Ils hésitent entre l'agressivité, la misanthropie et le masochisme. On verra qu'ils se torturent volontiers mutuellement. Chacun a pour partenaire un sosie- mannequin, habillé comme lui, grandeur nature, du genre de ceux que l'on voit dans les montres des grands magasins.

Les personnages de mademoiselle Borgaise et du professeur Mulakof seront figurés par les mannequins de Clos et de Creuse, transformés.

Bien noter que tout se passe dans le parc d'un hôpital psychiatrique. Ce que les personnages, malades ou médecins disent de très drôle, peut être dit sur un ton sérieux, emphatique et parfois grandiloquent. Ce qu'ils diront de très grave peut sembler idiot, loufoque et mystérieux. Ils traversent assez souvent des crises et le jeu peut devenir mécanique ou délirant, les deux à la fois.

ACTE PREMIER

Le premier acte progresse lentement vers la nuit. Ne pas oublier que Clos et Creuse sont deux rôles joués par deux jeunes déguisés. Surtout ne pas le laisser voir.

Le rideau se lève et ne découvre que la gauche de la scène. La gauche et la droite seront toujours vues de chez le spectateur. La droite doit être cachée pendant cette première scène. Dans un grand théâtre l'ombre peut peut-être remplacer le rideau. A la fin de la scène, soit que le rideau passe lentement à gauche, soit que le rideau de droite se lève et que descende celui de gauche, soit que les lumières s'éteignent tout simplement du côté gauche et se rallument du côté droit. Problèmes du metteur en scène.

SCÈNE PREMIÈRE

Vers midi sous le soleil. Le sosie-mannequin de mademoiselle Creuse assis sur un banc à la gauche. On entend une violente sonnerie électrique. Arrive Dupressin, un journal dans la poche et une jonquille à la main. Dupressin est effrayé par la statue qui, au centre du parc, le

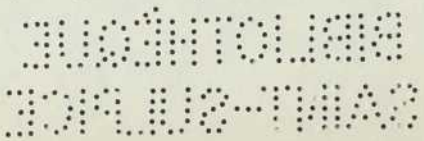
domine. Il approche du mannequin de Creuse. Il est gêné. Il hésite. Il voudrait le toucher. Il quitte presque. La sonnerie électrique se déclenche une seconde fois. Il se reprend.

DUPRESSIN, *à voix basse* — Mademoiselle Creuse (*mal à l'aise*) Mademoiselle Creuse! C'est l'heure de dîner. (*Il la touche à peine à l'épaule*), c'est l'heure d'aller dîner. (*Avec insistance*), Mademoiselle Creuse j'ai entendu les deux premières cloches. (*Il regarde tout autour*) Mademoiselle Creuse! (*Doucement*) Mademoiselle Creuse! (*Il lui offre sa fleur*). La réveiller, ne pas la réveiller. C'est la question. Quel dilemme. (*Il la secoue*) Tant pis. Dormir, manger, qu'est-ce qui lui ferait le plus de bien? Dormir c'est comme manger... (*Il se prépare à quitter et jette un œil sur la statue*). Mon confesseur dit toujours: l'homme doit réveiller la femme (*Pause*). Genèse, chapitre 2, verset 22. (*Doucement il revient sur ses pas*). Mademoiselle Creuse. (*Il s'impatiente*). Mademoiselle répondez-moi! (*Il devient un peu grandiloquent*). Je pourrais aller très à l'aise dans ce parc par cette belle journée d'automne... (*Se fâche*) c'est par grandeur d'âme que je me permets ce détour. (*Il recommence*). Je pourrais par monts et par vaux, folâtrer à qui mieux mieux dans ce jardin, à cette heure merveilleuse de l'automne finissant... (*Il se trouble*) or voici qu'au plus profond de moi-même se lève le désir plus fort que toutes les conventions, d'accomplir... ma BA quotidienne... (*Il revient à la charge après quelques hésitations*). Mademoiselle Creuse c'est par pure bonté que je m'arrête... que je vous offre ma fleur... c'est l'une des dernières de l'été (*Il hûme son parfum*), c'est une jonquille. Je pourrais continuer ma route sans me soucier de vous, de votre estomac, sans me soucier de vos humeurs, de votre

estomac fragile et délicat que j'aime en vous, pour lui-même, comme ne l'aimant pas. Je pourrais aller droit mon chemin sans même vous voir, sans même regarder, en levant la tête comme l'on fait quand un pauvre nous tend la main, en levant le nez en l'air comme l'on fait quand le prochain nous regarde... (*Pause*). Vous voulez mon journal?... il est de ce matin, (*Il lui tend son journal*)... c'est le Devoir. Je pourrais moi aussi courir à la salle à manger et me servir avant tous les autres comme un goinfre... après monsieur Clos évidemment qui, lui, arrive toujours le premier (*La colère monte*) et qui ne se gêne pas et qui en plus dîne en silence ce qui lui permet de manger deux fois au moins ce que vous et moi... (*Implorant avec ferveur*). Mademoiselle Creuse... à midi, il y a de la soupe aux choux, du jambon froid et des pruneaux. (*Chantage*). Si vous attendez trop longtemps vous n'en aurez pas... pas à cause de moi, je prends toujours les plus petits morceaux. Ceux que les autres laissent. Je n'aime pas particulièrement le gras mais je le mange. (*Il regarde la statue*). Parce que mon confesseur m'a enseigné cette maxime qui... sauvera le monde: pensez à ceux qui n'en ont pas... pour tout dire, ça me fait lever le cœur, le gras. (*Pause*). Allons, un petit effort, mademoiselle Creuse. Ce n'est pas par intérêt que j'insiste. (*Il admet*) Je n'aime pas les pruneaux. (*Sonnerie stridente*) Mademoiselle Creuse... c'est la troisième cloche. Vous savez que je n'aime pas les pruneaux. Je ne m'en cache pas. Mais ce n'est pas une raison pour m'abandonner. J'en mangerai, je vous le promets. Je mangerai la part qui me revient. Mon confesseur l'Abbé Revers qui n'a jamais proféré la plus petite plainte devant moi, eh bien! il mange depuis (*Admiratif*) l'âge de six ans, tous les matins son gruau... froid, sans ouvrir la bouche. Je veux dire sans dire un mot, sans dire quoi

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

que ce soit de désagréable contre le menu, la cuisinière, ou même Dieu. Alors moi qui ne suis pas un saint, tous les lundis, je ne mangerais pas quelques pauvres pruneaux au jus? que j'offre par esprit de sacrifice en holocauste. (*Avec protestations*) Mademoiselle Creuse n'allez surtout pas penser que c'est par intérêt personnel et que je cherche à m'attirer vos faveurs en cédant au malin... c'est par abnégation! C'est... sans compter comme un scout, un jeune scout, c'est comme un (*Tendre*) petit louveteau. Je le ferais même pour monsieur Clos qui doit être en train d'empiffrer sa troisième assiettée de jambon qu'il arrose de moutarde forte... C'est par altruisme. Evidemment je ne suis pas encore parfait, je suis un faible, j'aime la soupe aux choux, mais j'en prends si peu. *(Exaspéré)* Mon Dieu, faites que je la réveille. Je sais que je ne le mérite pas, que je ne suis qu'un... je ne prendrai que du gras à midi, je prendrai tout le gras... *(Triste)* qu'un ver de terre. Vous me voyez comme un enfant, un tout petit enfant désarmé, désemparé devant cette présence occulte qui étreint mademoiselle Creuse, rendez-vous de tous les diables... je veux dire le sommeil et non (*Il la montre*)... que j'aime en vous Seigneur (*Il se jette à genoux*) comme une sœur de cette cité glorieuse qui ne vient jamais et dont rêvent tous les malheureux, nous tous et vous-même. (*Il se relève et montre la statue*). L'Abbé Revers mon confesseur, lui, il saurait vous réveiller. C'est un saint. Il n'aime rien. Il n'a pas cette inclinaison que j'ai, moi, pour la soupe aux choux. Il ne souffre pas de cette aversion que j'ai, moi, pour les pruneaux. (*Tristement il se retourne vers Creuse, un peu boudeur*). C'est tout ce qui me reste, mademoiselle Creuse, la soupe aux choux. C'est un souvenir d'enfance. C'est le seul. Je n'en prendrai pas s'il le faut (*Il se jette aux pieds de Creuse en sanglotant*)



mademoiselle Creuse! (*Il pleure*) (*Entre par la gauche monsieur Clos. Dupressin se relève et s'assoit à côté de Creuse. Il se penche et lui dit avec tendresse à l'oreille*). Mademoiselle Creuse, ne vous éveillez pas. Le repas est terminé. (*Sonnerie électrique*). Monsieur Clos a tout mangé. (*Il dépose sa jonquille dans la main du mannequin et il la regarde*). C'est maintenant l'heure de la récréation.

SCÈNE II

Fin de l'après-midi.
Clos mannequin est assis à droite.
Arrive le vrai Clos titubant.
Clos s'assied, ne voit pas son sosie. Il monologue ivre ou délirant.

CLOS — Solitude... quel bienfait! (*Il cherche*) ma sœur? ma belle sœur? ma famille?... pis ma mère? quelle famille! Vive la solitude. (*Il brandit sa bouteille vide et trinque*). C'est une punition? Ah! vous croyez que c'est une punition? Ces grilles qui nous entourent... au contraire c'est une protection. Ces grilles sont le commencement de la sagesse. Même qu'elles ne sont pas assez hautes et pas assez hermétiques. La trame n'en est pas assez serrée. Et le soir qui descend enfin... (*Il chante*) couvre de son grand manteau de voleur... c'est une vraie bénédiction... C'est seulement là que l'on cesse de voir les hommes, quel spectacle! qui s'agitent, qui s'agitent sans arrêt et... beaucoup trop. Ne plus penser aux hommes mes frères, source de tous les maux, c'est la paix. La paix! Vous savez ce que c'est que la paix?... c'est la paix, la paix, (*Il se lève au garde à vous et trinque*) dans l'engourdissement le plus

total. (*Il rote*). Ecoutez-moi ce silence. Pas d'amour, pas d'idées, pas de problèmes. La paix insipide et inodore comme un caillou. (*Avec emphase*). L'espace vrai c'est le noir. Vous voulez réussir? Evitez la joie d'abord. C'est la plus pernicieuse des vertus... elle vous prend par surprise et vous enlève tout, comme une dette. Sans avertir. (*Dupressin arrive de derrière le rideau et n'ose aller plus loin, il attend*). De la distance. Surtout pas de compétition, pas de prestige et pas de succès. C'est trop facile.

VOIX DE CREUSE — *au micro on demande d'une voix neutre et recto tono*... L'Abbé Revers au téléphone. On demande l'Abbé Revers au téléphone...

CLOS — Le difficile c'est de trouver un homme qui soit pur. (*Dupressin quitte*). Pur, inodore et incolore comme (*Il cherche*) comme *ce caillou*... (*Il essaie de le prendre*) de la distance. Pas de petits plats, pas d'habitudes, pas de maladie. La paix, la sainte paix dans le ciel de l'indépendance (*Il trinque*) la plus totale. Pas de cravate, pas de contrat, pas d'heures fixes, pas d'ambition surtout, c'est trop facile. Et pour finir pas de congé de maladie. Le difficile c'est de trouver un homme qui soit... dur... comme ce caillou. Pas de besoin, pas de compréhension et surtout pas de pension de vieillesse comme un... (*Il voit son voisin*). Tu veux un coup (*Il tend sa bouteille*), you speak English? Solitude! ma sœur? (*Il examine son voisin*) ou ma belle sœur? ma cousine? pis notre mère à tous! Ça nous fait une belle famille. You don't drink? (*Il trinque*) à votre santé. Et monsieur s'assied tout bonnement sur son banc... comme chez lui, sans demander la permission. Sans se soucier du voisin, sans même se demander si j'ai l'intention de lui faire la conversation. Monsieur se sent seul... la belle affaire! Monsieur voudrait me faire partager son angoisse, me raconter sa vie... non?... parce que

monsieur a tous les droits en bon démocrate... parce que monsieur est monsieur. (*Fâché*) Parce que monsieur est monsieur... il me parle, il me raconte ses maladies, sans même se demander si je partage ses croyances, sans même supposer que le silence ce peut être pour moi la chose! Eh bien, oui monsieur! le silence, c'est... la chose! La paix de l'âme (*Il trinque*). La chose par laquelle nous sommes unis sur cette terre... c'est le caillou! parfaitement dur, lisse, inattaquable comme le bonheur des autres. (*Il se lève et porte un toast et se fâche*). Et parce que j'ai trouvé de peine et de misères le dernier refuge, le dernier château fort de la solitude... on entre ici comme dans un moulin. Et je ne sais pas pourquoi on dit un moulin. Qui vous a ouvert la grille? Allez, parlez, je vous autorise, rompez-moi ce silence qui m'est cher, faites du bruit. Allez-y d'une histoire cochonne si cela peut vous soulager. Comment se faire des amis, chapitre douzième, les histoires cochonnes. Je ne vous demande qu'une chose monsieur, entre nous, pas de mots d'amour et ne me vendez pas d'assurances. La solitude ça se gagne monsieur ça ne s'achète pas. Envers et contre tous, soi-même d'abord. (*Il tend la main*). C'est la seule chose que je vous demande, jurez-moi monsieur. (*Il retire sa main*) ah! pas de contrat, pas de jeux de main, (*Admiratif*) monsieur joue bien, monsieur est en pleine forme. Monsieur aime mieux causer? (*Silence*) ah! pas d'échanges d'idées non plus... (*Riant*) monsieur joue le grand jeu. (*Il examine de plus près et lui touche la joue*). Une certaine froideur qui ne m'est pas désagréable, de la réserve, monsieur voyage incognito. Monsieur ne se montre pas, monsieur ne se livre pas... ne se mouche pas et n'engage à rien. Monsieur est un bon compagnon. Monsieur n'a pas d'ulcère à me décrire, (*Il se touche l'estomac*) moi c'est ici, (*Il se tâte*) surtout quand

je mange des fraises. Ah! vous c'est plus haut. Pas de chicane de famille à me raconter dans le détail, pas d'accidents graves en préparation ou de péché mortel en perspective, pas trop d'argent à la banque. Monsieur est sage comme un caillou. Fidèle dans sa dureté et dans le ménagement de son absence... (*Très heureux*) monsieur me plaît! (*Le mannequin tiré par un fil invisible disparaît*). Ne partez pas... (*Clos se lève pris de panique, il cherche dans le noir*)... où êtes-vous? Ne partez pas... (*Il se rassied et trinque*). *Solitude*... ma sœur... dans le détachement le plus insipide de ma conscience... vive la solitude! Vive la solitude... (*Presque sans voix*). Vive la solitude. (Il *trinque*). La solitude tue lentement. On n'est pas pressé. (Il *rit bêtement*).

SCÈNE III

Nuit de lune. Creuse, une jonquille à la main, tient un discours à Dupressin assis sur un banc, à gauche, avec son propre sosie.

CREUSE — Je me suis rendue jusqu'à la cuisine (*Fâchée*) et là, j'ai dit au cuisinier: vous n'avez pas le droit. Vous n'avez pas le droit de me laisser douze longues heures sans manger... Vous n'avez aucun droit de me refuser ma pitance. Est-ce que je ne paie pas ma pension comme les autres? Partout ils nous en veulent. C'est toujours la même histoire. Le monde est contre nous. (*Elle se précipite sur Dupressin qui a peur*). La vie est un combat monsieur Dupressin et je le mènerai jusqu'au bout. Ce n'est pas recommandable dans mon état actuel de ne pas manger. Vous connaissez ma condition. Ai-je le droit

de me priver de soupe aux choux et de pruneaux? Est-ce que j'aurais le droit d'attenter à ma vie? la lutte sera longue monsieur Dupressin mais je ne céderai pas... je ferai face...

DUPRESSIN, *timidement* — Vous avez raison.

CREUSE — Je ferai face au monde entier. Je maintiendrai haut les droits élémentaires de la femme et de la justice. Je vaincrai tous ses adversaires, je couperai toutes les têtes, je les écraserai et j'irai glorieuse, proclamer au genre humain la défaite du dragon.

DUPRESSIN, *voudrait parler et suit des yeux la jonquille.*

CREUSE — Surtout ne me dites pas que vous avez essayé de me réveiller.

DUPRESSIN, *montrant la fleur* — C'est que...

CREUSE — C'est un coup monté. Monsieur Dupressin vous avez eu l'illusion d'essayer de me réveiller et peut-être qu'à votre insu les mots mêmes que vous avez utilisés n'ont fait que m'endormir plus profondément encore. C'est un coup monté contre la femme que je suis par l'univers entier qui voudrait nous voir disparaître, nous, la femme...

DUPRESSIN — C'est que...

CREUSE — Et qui me prouvera à moi qu'elle a sonné cette cloche de malheur puisque je ne l'ai pas entendue. Trois coups allez donc... j'ai le sommeil léger, c'est à peine même si je dors. La nuit, monsieur Dupressin, la moindre rafale claironne à mes oreilles comme une armée toute entière qui revient victorieuse couverte des honneurs de la guerre.

DUPRESSIN, *montre la jonquille.* — C'est que...

CREUSE — J'ai dit au cuisinier... si vous sonnez, vous ne sonnez pas assez fort. Je vous ferai chasser. Pour écono-

miser? Peut-être! à nos dépens. A mes dépens. Aux dépens de l'univers féminin tout entier. Vous le faites exprès, que je lui ai dit. J'irai voir votre directeur et ça ne se passera pas comme cela. Dupressin j'ai des amis dans les deux gouvernements. Je lui ferai perdre ses octrois. J'ai droit à mes pruneaux, que je lui dirai. Comme tout le monde. (*Rouge de colère, elle chiffonne la fleur qu'elle lance*).

DUPRESSIN — C'est que... (*Il suit la fleur du regard*).

CREUSE — Alors!

DUPRESSIN — Je n'ai rien à dire.

CREUSE — Cela vaut mieux. Avec le tempérament que je vous connais, vous auriez encore des paroles creuses pour excuser tous ces gens qui nous dévorent. Permettez-moi ce mot qui devrait vous être utile: votre malheur, Dupressin, c'est que vous êtes résigné. C'est de la résignation que vient tout notre mal.

DUPRESSIN, *montrant son sosie* — Nous ne sommes pas seuls.

CREUSE — Et après? Si c'est un rapporteur, tant mieux. Je n'ai peur ni des mots, ni des hommes. Qu'il enregistre ce qu'il voudra. Qu'il dise ce qu'il voudra. Qu'il raconte ce qu'il voudra aux grands patrons. On nous (*Au sosie de Dupressin*) traite comme des animaux... comme des chiens. Et qu'est-ce que nous avons fait? Qu'est-ce que j'ai fait moi, messieurs! Je vais vous le dire. Je suis née femme dans une civilisation où il n'y a des pruneaux que pour les hommes.

DUPRESSIN, *s'accrochant à elle* — Cet homme qui ne bouge pas me fait peur.

CREUSE, *en le rejetant* — Eh bien! pas moi. Nous sommes dans le pays de la liberté. Cet homme a le droit de s'asseoir où il veut et ce n'est pas moi qui l'en empê-

cherai. Le soleil luit pour tout le monde. Et la soupe aux choux appartient à celui...

DUPRESSIN, *avec force* — Ah! là vous exagérez. Je tiens à vous faire remarquer que je n'ai pas dîné non plus.

CREUSE — C'est ce que vous dites.

Clos entre.

DUPRESSIN, *tellement fâché qu'il n'est pas dérangé par la venue de Clos* — Madame, je vous défends... excusez-moi... je me suis laissé emporter. (*Il regarde la statue*). Je vous jure sur la tête de mon ami l'Abbé Revers que j'ai fait tout, tout ce que j'ai pu pour vous réveiller. Je n'ai pas réussi... (*Exaspéré jusqu'aux larmes*) parce que je manque de fermeté avec les femmes. Je suis délicat à l'extrême j'en conviens, mais ce n'est que le défaut d'une qualité... le juste milieu n'est pas de tout repos... c'est... pour éviter un excès que je voulais vous éveiller... sans... sans vous effrayer, sans faire de bruit comme l'on fait (*Devient tendre*) avec les enfants. J'ai été élevé sévèrement. Je n'ai pas l'habitude de dormir avec les femmes.

CREUSE — Je ne suis pas un enfant et je me fous de la façon dont vous avez été élevé. Ne me parlez plus de votre Abbé Revers. Il m'emmerde. Dans la vie Dupressin, il faut savoir se battre, se défendre, conquérir, réaliser ses rêves et ses désirs. Il ne faut pas s'encombrer de sentiments inutiles. Dupressin vous puez la vertu... elle vous sort par les oreilles. Et ça vous mènera où? Derrière les grilles comme nous tous. (*Elle se radoucit un peu*). Je ne vous accuse pas. Quelqu'un a peut-être voulu m'empoisonner... et pourquoi pas.

Dupressin essaie de parler.

CREUSE — On nous fait prendre ici pour au moins cinq dollars de pilules tous les jours dans des bouteilles-maisons qui n'ont pas d'étiquettes. Et si c'était du somni-

fère? Ou la fatigue... surtout que la nuit, je ne parviens pas à dormir. L'état de nos matelas, monsieur Dupressin, vous ne l'avez pas remarqué? Non! c'est dans votre nature de tout accepter... vous pourriez dormir sur une planche...

Dupressin essaie encore de parler.

CREUSE — Et ne me parlez pas de votre Abbé Revers qui lui dormait sur le plancher de bois dur, deux heures par nuit va sans dire. Je ne vous accuse pas. (*Un peu sadique*). Je sais deux choses: on ne m'a pas réveillée et le cuisinier n'a pas sonné la cloche. Et je me suis passé de dîner. Et j'ai encore faim. J'aurai toujours faim. Comprenez-moi bien Dupressin, ce qui me révolte, c'est que je serai en retard toute ma vie, d'un repas, sur toutes les autres. C'est une injustice.

DUPRESSIN, *se levant* — Un mot! un seul petit mot. Je vous demande la permission... par pitié. Nous ne sommes pas seuls.

CREUSE — Pas de sentiments!

DUPRESSIN — Soyez réaliste. J'ai mis près d'une heure à essayer de vous réveiller... par tous les moyens dont un homme digne peut user envers une personne de l'autre sexe... une femme! qui n'est pas la sienne et, et... j'ai un témoin. Vous exagérez. Je connais le cœur de l'homme. Le cuisinier a servi douze ans chez les frères, il ne peut pas mentir. Le dîner se sert à midi... ce n'est pas lui qui fait le règlement. Pensez à toute cette vaisselle sale, trois fois par jour, vingt et une fois par semaine. L'ordre! mademoiselle Creuse... qu'est-ce que vous faites de l'ordre?

CREUSE — Ah! vous avez un témoin?

DUPRESSIN — Parfaitement, et je sais ce que je dis. (*Il se tourne du côté de Clos*). Monsieur Clos (*Suppliant*) ne soyez pas cruel. Venez à mon secours. Dites ce que

vous avez vu. Dites que vous m'avez vu, à midi, aux genoux de mademoiselle en train de la...

CREUSE — En train de la... en train de quoi?

DUPRESSIN, *implorant* — Monsieur Clos... ne prolongez pas inutilement ce silence qui me condamne...

CLOS — Vous dérangez de façon peu élégante ma solitude et ma sécurité. (*Au sosie de Dupressin*). N'est-ce pas cher monsieur que monsieur et madame nous dérangent? (*Pause*). Ce sont des intrus, oui. Ils entrent sans crier gare... (*Il rit*). Vous avez raison. Comme dans une gare. (*A Creuse et à Dupressin*). Est-ce que le silence d'un soir d'automne n'est pas à vos yeux (*Pause*) à vos oreilles (*Remercie le sosie de Dupressin*), vous avez parfaitement raison... ce qu'il y a de plus grandiose au monde? Est-ce que vous ne sentez pas venir ce lent engourdissement qui nous fait désirer la présence de l'hiver? Ses espaces blancs, ses espaces vides, ses arbres nus et son silence. (*Emphatique*). L'espace vrai de vrai, c'est le blanc. (*Au sosie de Dupressin*). Monsieur est assis, tranquille, dans un jardin anonyme, avec moi ou sans moi, ce qui n'a pas tellement d'importance puisqu'il est là et que je suis là. Monsieur respire avec calme, dans la fraîcheur de ce beau et merveilleux jour qui se meurt tranquillement. Et la présence des fruits mûrs sur le point de tomber sans même le dire? Ça? non... Ma cousine? ou ma sœur? peut-être avec moi ou sans moi, sont assises dans un détachement quasi (*Il trinque*), et vous nous (*Avec force*) dérangez pour des pacotilles: (*Se moquant*) Madame n'a pas eu sa soupe aux choux... monsieur l'ascète se fait des scrupules parce qu'il n'aime pas assez les pruneaux qu'il déteste. Tandis que monsieur qui lui, sait vivre, partage avec nous son mutisme. (*Avec force*). Admirable! Vous devriez l'imiter et (*Criant*) me foutre la paix. Est-ce que (*Au sosie*) je n'ai

pas raison, cher ami? (*Silence*). Monsieur a répondu et ce que (*Avec colère*) vous n'avez pas entendu, c'est le langage de la sagesse lorsqu'elle se fait entendre... Sous l'éblouissement du mystère et dans l'encombrement de la vérité la plus totale. (*Il trinque*).

CREUSE, *exaspérée* — Suffisant! (*A Dupressin*) Nous n'allons pas endurer cela plus longtemps et laisser cet énergumène débiter ses belles phrases qui ne veulent absolument rien dire. N'oubliez jamais que vous vous adressez à une femme forte qui, quoiqu'elle n'a pas encore dîné, supporte l'épreuve avec courage.

DUPRESSIN, *se risque* — Courage et lucidité et j'ajouterais...

CLOS — Vous nous dérangez. Est-ce que j'ai été entraîné ici par la force? pour vous subir? Je suis ici de par ma volonté propre... parce que je déteste les hommes. Vous m'entendez Dupressin, mes frères, tous, votre Abbé Larvaire comme les autres (*Criant*) je les déteste...

DUPRESSIN, *vexé* — L'Abbé Revers, monsieur.

CLOS — Quant à vous, madame.

CREUSE — Mademoiselle!...

CLOS — Eh bien allez au diable.

DUPRESSIN — Que Dieu aie pitié de son âme.

CREUSE — Me prenez-vous pour une catholique? Et qui vous a demandé de venir vous asseoir avec nous? Vous n'étiez pas bien dans votre coin? Vous vous sentiez seul?

CLOS, *gravement* — Je suis venu porter secours à mon ami que vous empêchez de vivre.

CREUSE, *quitte* — J'en ai assez.

DUPRESSIN, *à Creuse* — Ne partez pas! (*A Clos*) par charité... Dites, je vous en prie, à mademoiselle Creuse si vraiment vous m'avez vu à midi à ses genoux.

CLOS — J'ai horreur de tout ce qui n'est pas éternel.

DUPRESSIN — Gauchement, j'en conviens, mais j'ai essayé... j'étais là...

CLOS — La sagesse m'interdit, (*Saluant son voisin, le sosie de Dupressin*) nous interdit de nous mêler à ces choses... Quand je suis revenu (*Il rit*) de la salle à dîner où j'ai mangé pour trois... vous n'étiez pas là! Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place?

DUPRESSIN, *horrifié* — C'est de la gourmandise!

CLOS, (*amusé*) — Tut! Tut... je connais mon catéchisme... (*Récitant une leçon*) pour éviter le gaspillage et les pertes irrémédiables, on peut manger de la viande le vendredi et si cette action est dictée par la prudence, c'est une bonne action qui sera portée dans la colonne des mérites... (*Regarde son voisin*) pas de casuistique. Vous avez raison, c'est inutile et périmé. Monsieur est un frère. Dans l'étalement de la discrétion la plus (*Il trinque*). Alors donc, trois fois de soupe avec (*Il cherche la forme exacte*) des choux gros comme ça, trois fois de jambon avec de la moutarde et trois fois de pruneaux. Ce qui fait, Dupressin, douze au moins, si je compte quatre pruneaux par assiettée. Cela vous aurait fait quatre sacrifices à cent jours d'indulgence moins... dans l'écoulement le plus mortifiant d'une sauce innommable et toute religieuse.

Dupressin voudrait protester.

CLOS — Ne m'interrompez pas!

DUPRESSIN — C'est un blasphème!

CREUSE, *à bout* — Qu'est-ce que vous avez vu dans le jardin?

CLOS — Donc, revenant repu vers ce coin du jardin que j'affectionne particulièrement, plein du désir d'être seul, digérant lentement mes trois repas, c'est-à-dire, plein du désir (*Creuse trépigne*), plein du désir de ne pas être, dans la disparition la plus...

DUPRESSIN, *timidement* — Totale...

CLOS, *se retournant vers le mannequin* — Monsieur a toujours le dernier mot. Tourner (*Faisant signe qu'il a compris*) sa langue, ah oui!

CREUSE — Qu'est-ce que vous avez vu?

CLOS — Vous voulez le savoir?

DUPRESSIN — C'est très important.

CLOS, *se retournant encore vers le sosie* — Monsieur parle peu... mais... bien. (*Il a compris*). eh oui! sept fois au moins avant d'ouvrir la bouche. J'ai vu à vos pieds, madame..

CREUSE — Mademoiselle...

CLOS — J'ai vu monsieur (*Désigne Dupressin*) essayant de vous séduire... (*Dupressin et Creuse protestent*), dans une position que j'éviterai de décrire. Et Dupressin n'essayait pas de vous éveiller, croyez-moi, il était en train de vous endormir.

Dupressin tombe à genoux.

CREUSE — C'est abominable!

CLOS — Ce n'est pas tout (*A Creuse*) j'ai même cru voir sur vos lèvres, comme à la commissure, un sourire... oh à peine... de complaisance.

CREUSE — L'homme est un loup pour l'homme et un chacal pour la femme. Je m'en vais. J'irai voir le directeur. Dupressin, vous aurez de mes nouvelles. (*Elle quitte*).

CLOS, *à son voisin* — Prenez quelques profondes respirations... détendez-vous... soyez calme... oubliez cette abominable scène. Ne parlez pas. La vie est horrible quand vous êtes seul. Insupportable quand vous êtes deux. Et quand vous êtes trois ou plusieurs... le pire, c'est quand vous êtes vous-même multiple et divisé. Le difficile, c'est de trouver un homme qui soit pur. (*Il emporte avec lui le sosie de Dupressin*).

DUPRESSIN, *relève la tête et les bras en croix* — Mon Dieu qui m'avez créé sans défense comme un jeune éléphant. Faites que le sang de la réparation se répande sur sa tête. Chaud, si possible, (*Pause*) et que cela soit très désagréable. Ne permettez pas que je meure aujourd'hui. Je prends sur moi toutes ses fautes. Ce n'est pas tout de ne pas boire. Le lacordaire qui dort en moi a trop péché par omission. Je jure sur la tête de l'Abbé Revers qui me regarde, de boire toutes les boissons de la terre... tous les hydromels, tous les nectars, tous les élixir, tous les cognacs, toutes les vodkas, tous les calvados, tous les kirsch, tous les armagnac, toutes les rafias et toutes les ratafia, les arack et les rack, toutes les chartreuses et les bénédictines, tous les scubacs et les usquebacs, tous les amers, je le jure et jusqu'à la lie... sans lui en laisser une goutte. En plus, je m'efforcerai de continuer à aimer toutes les filles Creuse de la terre. Donnez-moi, Seigneur, la force de les éveiller. D'être dur s'il le faut. Que ne m'avez-vous donné la force d'aimer celle que vous avez mise sur mon chemin, comme une croix, sans penser aux pruneaux. Mon Dieu, ne me privez pas de mérites que j'aurais gagnés à manger les quatre qui m'étaient destinés. Je suis fait pour un petit pain. Vous qui m'avez créé menu et famélique, c'est la garce (*Pause et il se reprend*), c'est la grâce... Seigneur, c'est la grâce que je souhaite: manger tous les pruneaux de la terre (*Bat sa coulpe*), de la terre... de la terre. J'offre ce calvaire qui m'est doux parce que c'est vous qui me l'imposez et j'accepte tout le mal que les Clos et les Creuse pourront dire de moi, sans me plaindre, afin d'abréger la peine qu'endure avec joie, au purgatoire, mon confesseur et ami l'Abbé Revers que je salue bien bas (*Longue prosternation*). Requiescat in pace (*Il chante son Amen*). A...a...a.men.

le rideau tombe

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

La statue est toujours au centre, dans sa boîte. Clos entre par la gauche.

CLOS — De nos jours la solitude est une denrée qui ne s'achète que sur le marché noir. C'est rendu qu'il faut se lever avant le coq. C'est par la force que vous devez la défendre (*Il trinque*) ou par la boisson. Faut s'entourer d'une armée pour être seul. Et encore là vous n'êtes pas sûr. Pas tout à fait sûr de l'être. Vos ennemis peuvent surgir de l'intérieur. La logique et l'analyse sont le mur le plus étanche que vous puissiez élever tout autour... la logique, non Euclidienne, va sans dire... dans l'incompréhension la plus rigoureuse. N'essayez pas de vous enfuir. Ils vous courent après comme des fourmis du sucre. Et des fourmis savantes.

VOIX DE CREUSE, *au micro* — On demande le docteur Nervi. Le docteur Nervi. Le docteur Nervi est demandé au téléphone.

CLOS — Les hommes sont du sucre *(Il rit)*. Elles vous approchent de partout avec une innocence incroyable. Elles vous cernent. Elles vous enserrent. Elles commencent avec un « bonjour » banal, quotidien et (*Fait le geste*)

toc... fendu en deux le réservoir aux larmes, elles vous ont. Ça vous va droit au cœur, étal comme une orange... (*Pause*). La logique, c'est le mur le plus solide et surtout... l'analyse. Parce qu'avec ça, le coup du bonjour, vous le parez. Ce trait d'union de rien du tout, innocent comme tous les bonjours... de tous les jours, eh bien! avec la logique vous le mettez en boîte dans le papier de soie. Vous le calfeutrez... (*Pause*). Avec l'analyse, ce n'est pas la même chose... vous le délayez. (*Emphatiquement*). Vous répondez péremptoirement comme le récif à la vague qui le harcèle, sans répondre. Vous ne bronchez pas, vous l'avalez. Toc! un coup sec de dialectique entre les deux yeux... et il tombe. Ayez la riposte prompte. Pas d'histoire de (*Blasé*) oh ça va... et toi? Mauvais! Faut immédiatement donner à penser à l'adversaire. Le mieux (*Il rit*) c'est de dire sur le même ton ou à peu près « ça ne pourra pas durer toujours ». C'est magique... c'est ma formule. On ne vous fera pas deux fois le coup du bonjour sans réfléchir. On se méfiera. On n'osera plus. Et vous aurez la paix... et (*Menaçant*) vous l'aurez dans l'incompréhension du monde et des hommes la plus (*Il trinque*). Et vous serez seul à jamais, pour l'éternité. J'ai dit au médecin qui force un peu ma porte: avec ses ça va cher ami? (*Il rit*) qu'est-ce que j'ai dit...

Dupressin traverse la scène de gauche à droite et disparaît derrière le rideau très lentement pendant que Clos parle.

J'aurais pu dire un tas de choses, (*Il imite*) ça va pas trop mal... et toi... ou, ça pourrait aller mieux. J'ai joué le jeu sans me laisser prendre. (*Admiratif*) Le grand jeu de la dialectique jusqu'au bout. J'ai dit, c'est tellement simple, j'ai dit: Ça ne pourra pas durer toujours (*Il rit*) alors, il m'a signifié mon congé. Si j'ai bien compris ses

paroles... c'est pour demain ou après demain... (*Pause*). En un sens c'est dommage. Un parc fermé à clef de nos jours c'est plutôt rare. J'aurais pu répondre, dans le genre: « je pense que ça va mieux », c'est trop facile. (*Il rit*). Pop! un direct dans l'œil. J'ai répondu... ça ne peut quand même pas durer toujours... Durer toujours, (*Il rit*), ça donne à réfléchir. Le docteur s'est dit dans sa petite tête: acceptation (*Fait le geste d'égalité*), progrès... progrès, réussite... réussite, réputation... réputation, beaucoup d'argent... argent, grosse maison. Enlevez lui ses plus beaux cas, qui est-il, un quelqu'un de stupide comme les autres... C'est ce que les gens refusent. Ils ont tellement peur d'être stupides qu'ils sont hypocrites. C'est la raison pour laquelle (*Il rit*) ils se marient. Quand je pense à Dupressin... cuit dur... lui, il est mal pris. Il va y rester. Les gens vertueux de nos jours passent tous pour des imbéciles... à cause de leurs principes qui ne sont pas assez nombreux. Les psychanalistes ont terriblement peur des principes. Ce qui les intéresse, ce sont les phénomènes (*Signifie qu'il donne un exemple*). Mademoiselle Creuse... ah! la pauvre. Ça ne restera pas là (*Imitant*) qu'elle dit toujours. Elle n'a pas compris. Comparez les deux formules. Moi, je dis, ça ne durera pas toujours... (*Il regarde l'heure à sa montre*). A midi c'est de la soupe au riz, du jambon chaud, le restant d'hier et des pêches en boîte... (*Sonnerie*). Qu'est-ce que je vous disais. (*Il quitte vers la gauche*).

SCÈNE II

Creuse tricote, assise à côté de son sosie. Au début, elle ne voit pas son sosie et le découvre peu à peu.

CREUSE — Cette fois, j'ai bien mangé et ils m'ont remis l'argent du repas d'hier que j'ai manqué. (*Pause*). C'est juste et équitable. Comme si je devais laisser passer cela. Une folle. (*Pause. Elle regarde sa voisine*). Faut se défendre. Faut tout le temps se défendre. Et puis, qu'est-ce que ça donne de se laisser manger la laine sur le dos. La femme n'est pas un mouton. (*Pause*). Ce qui arrive... c'est terrible. Ce qui nous arrive. Les gens sont d'une cruauté indescriptible... A midi... de la soupe au riz.. eh bien! si par malheur vous êtes la dernière à vous servir, vous n'aurez que du jus. C'est ce que je disais à mon docteur... de l'eau de vaisselle, et je n'exagère pas. (*Pause*). Qu'est-ce que cela peut lui faire? Il n'est pas surveillé de tous les côtés par des espions. Il peut ne pas manger sa soupe. Il peut manger ce qu'il veut et quand il le veut. (*Confidente, et elle rit*). Celui que je vais voir se bourre de chocolat toute la journée. J'ai vu dans son panier à papier trois enveloppes nouvelles... deux Cadbury et une Caramilk... ou le contraire. (*Pause*). La technicienne du laboratoire m'a dit que c'était de la compensation affective... je n'en sais rien... tout est symptomatique. Si je ne mange pas ma soupe, c'est symptomatique... c'est ce que je disais à mon docteur: moi, j'aime la soupe épaisse. (*Pause*). C'est aussi symptomatique. (*Elle regarde sa voisine et se fâche*). Si cela ne vous intéresse pas, faut me le dire. Ces petites choses là sont pourtant vitales. Primordiales même. Certains aspects du réel ne nous semblent pas d'une grande importance... c'est parce qu'on ne les regarde pas d'assez près ou sous le bon angle. Je disais à mon docteur à propos de la soupe au riz: je l'aime épaisse (*Imitant le docteur*). Mais il y a des choses plus importantes dans la vie... c'est ce qu'il m'a répondu. (*Imitant encore*), Parlez-moi plutôt des autres patients. J'ai com-

pris... spontanément sans comprendre, j'ai fait une association libre... l'espace d'une seconde... j'ai saisi le sens de sa question. (*A voix basse*). On lui a raconté mon aventure avec Dupressin. Quelqu'un ici nous dénonce. Et que lui a-t-on raconté? Clos, Dupressin et moi, nous ne surveillons pas assez nos paroles. La terre entière pouvait nous entendre. Monsieur Clos prétend qu'on le dérangeait, c'est possible. Dupressin de son côté avait toutes les raisons d'exiger un témoin... puisque je l'accusais de mentir. Mais, il y avait l'autre, l'ami très cher de Clos... et nous n'avons pas été assez méfiants. Je disais à mon docteur, je dormais (*Imitant*). Ces choses là n'arrivent qu'en rêve... qu'il me dit. Alors qui croire? Le docteur prétend que ni monsieur Clos ni monsieur Dupressin ne sont menteurs. Il dit que ce sont deux timides. Monsieur Clos timide?... c'est quand même étrange. Dupressin, lui est timide, ça crève les yeux... et pourtant son agressivité refoulée est sans borne. J'en ai été victime. Avouez que les hommes qui attaquent une femme qui dort. (*Fâchée*) Excusez-moi. (*Elle ramasse ses tricots*). Il fallait le dire. Je sais que l'analyse est toujours pénible et que certaines se refusent à comprendre. Mais, quand même! de temps à autre, c'est nécessaire. (*Elle quitte*). Si on ne peut plus rien dire de sérieux à ceux que l'on aime sans les ennuyer, bientôt on ne pourra même plus se parler à soi-même. (*Creuse quitte*).

SCÈNE III

Dupressin est assis. Creuse arrive.

DUPRESSIN — Mademoiselle Creuse!

CREUSE, *continue ce qu'elle disait à l'autre scène* — Il est important de se parler à soi-même.

DUPRESSIN — Mademoiselle Creuse.

CREUSE — Oh! vous et vos sermons!

DUPRESSIN — Venez vous asseoir près de moi quelques minutes, c'est un si beau jour.

CREUSE — Une minute, pas plus, pour vous faire plaisir... mais je vous interdis de m'approcher.

DUPRESSIN — Vous ne croyez quand même pas les propos de cet ivrogne!

CREUSE — Oh! moi, depuis longtemps, je ne crois plus ce que les hommes disent.

DUPRESSIN — Que disiez-vous?

CREUSE — Je disais qu'il est très important de se parler à soi-même. L'art de la conversation commence à la maison. Il n'y a que les abrutis qui s'en passent.

DUPRESSIN — Vous faites allusion à ce pauvre monsieur Clos.

CREUSE — A lui et à tous les autres.

DUPRESSIN — C'est un pauvre homme.

CREUSE — C'est un schizophrène.

DUPRESSIN, *silence et étonnement.*

CREUSE — Mais oui, un schizophrène. Mon médecin me dit que tous les gens qui fuient la réalité sont des schizophrènes.

DUPRESSIN, *silence.*

CREUSE — Combien de mensonges avez-vous contés aujourd'hui?

DUPRESSIN — Je ne sais pas... (*Honteux*) plusieurs.

CREUSE — Eh bien, surveillez-vous. Si vous prenez l'habitude de dire non quand c'est oui... c'est parce que vous avez peur d'affronter le réel. J'en sais quelque chose. J'ai supporté douze ans un patron à tendances schizophréniques, qui pendant tout ce temps m'a appris à mentir. Tous les jours au téléphone: monsieur est en assemblée,

monsieur est en voyage... enfin, vous voyez le genre. Et un jour, vous jouez ce petit jeu là avec vous-même. Au début c'est anodin... cela vous amuse, vous coupez le courant petit à petit, vous brisez les liens, et après... vous répondez vous-même: monsieur est en voyage, et vous vous croyez.

DUPRESSIN — C'est affreux de briser des liens.

CREUSE — C'est la maladie la plus grave qui existe.

DUPRESSIN — Je ne la connaissais pas.

CREUSE — C'est terrible. Il n'y a pas seulement monsieur Clos qui en souffre, (*Enumération*) tous les jaloux et tous les persécutés, les Don Juan, les boudeurs, les lunatiques et les atrabilaires. (*Gravement*). La terre, monsieur Dupressin, est peuplée d'êtres qui n'ont plus aucun contact avec elle. Il n'y a pas cinq minutes, j'étais assise avec une dame, une nouvelle, une folle que cela ne me surprendrait pas, et qu'est-ce qu'elle faisait... elle me dormait au nez.

DUPRESSIN — Ne pensez-vous pas qu'avec un peu de charité...

CREUSE — Vous n'avez que ce mot là à la bouche. Cela n'a rien à voir avec la charité... parce que c'est inconscient.

DUPRESSIN — Qu'est-ce qui est inconscient?

CREUSE — La maladie, voyons.

DUPRESSIN — Je croyais que c'était la charité...

CREUSE — Vous mêlez tout. La charité n'a rien à faire avec la maladie mentale.

DUPRESSIN — Si on essayait.

CREUSE — Si on essayait quoi?

DUPRESSIN — Si on essayait d'aimer monsieur Clos.

CREUSE — Oh! inutile, il est bête comme ses pieds.

C'est un bourru de la première espèce. Pas moyen de l'approcher, et grossier en plus de cela.

DUPRESSIN — C'est peut-être causé par son enfance?

CREUSE — C'est ce qui arrive avec les enfants gâtés. On n'a pas été assez dur avec lui.

DUPRESSIN — Vous êtes méchante. (*Triste*).

CREUSE — Te, te, te, parlez-en à votre médecin. Vous verrez que je dis la vérité.

DUPRESSIN, *s'excusant* — le mot m'a échappé. Je ne crois pas que cela soit de la méchanceté. (*Pause*). Je n'ai pas de médecin.

CREUSE — Qu'est-ce que vous racontez là?

DUPRESSIN, *rêveur* — Si j'en ai un... je ne le vois pas?

CREUSE — C'est parce que vous ne voulez pas le voir.

DUPRESSIN — Pauvre Clos. Et cette boisson qu'il prend sans cesse.

CREUSE — Précisément, c'est un symptôme. Monsieur n'a pas la force qu'il lui faudrait pour supporter sa solitude.

DUPRESSIN — Il n'en profite pas.

CREUSE — On ne lui demande pas des miracles, mais il pourrait être gentil et cesser de nous fuir et, au fond, de se fuir lui-même.

DUPRESSIN — Et vous, est-ce que vous êtes gentille?

CREUSE — Vous n'allez tout de même pas me faire la morale. Si vous aviez enduré le quart de ce que j'endure en ce moment, vous ne parleriez pas comme cela. Pour qui vous prenez-vous?

DUPRESSIN — Mademoiselle Creuse, ne vous fâchez pas.

CREUSE — Vous passez vos journées à nous faire du mal et à vous faire du mal. Vous allez aller loin avec vos principes.

DUPRESSIN — Monsieur Clos a-t-il des principes?

CREUSE — Son Dieu, c'est l'alcool.

DUPRESSIN — Et votre Dieu?

CREUSE — Mais qu'est-ce qui vous prend? Je ne suis pas à la confesse. J'ai un excellent médecin et cela me suffit.

DUPRESSIN — Mademoiselle Creuse, vous vous méprenez... j'ai été profondément humilié par monsieur Clos qui m'accusait d'avoir profité de votre sommeil.

CREUSE — Les hommes ne pensent qu'à cela.

DUPRESSIN — J'attribue son délire à la boisson et je lui pardonne.

CREUSE — Vous ne comprendrez jamais. Clos invente de toute pièce cette histoire pour se débarrasser de vous et de moi. Vous auriez dû le provoquer en duel. Votre religion vous empêche de vous conduire en homme.

DUPRESSIN — Et la vôtre?

CREUSE — La mienne aussi... je n'ai pas à me comporter en homme. N'oubliez pas que je dormais et que je suis innocente. Tout ce que Clos peut dire ne peut m'insulter. Il invente n'importe quoi pour que l'on s'occupe de lui. Dupressin, vous n'avez pas d'intuition, vous n'êtes pas phychologue pour deux sous. Vous ne le serez jamais. Si vous étiez une femme, vous auriez vite compris. La femme moderne a vite saisi le sens de la psychanalyse. Nous avons trouvé une arme... et vous ne vous en rendez pas compte. C'est par elle que nous saurons nous libérer du joug par lequel le mâle a pensé trop longtemps nous réduire en esclavage.

DUPRESSIN — C'est une arme à deux tranchants.

CREUSE, *se détourne* — Ah! ce que vous m'embêtez!

SCÈNE IV

Clos et le sosie de Creuse.

CLOS — Je... (*Il hésite*) mademoiselle Creuse, je vous ai cherché longtemps avant de vous trouver. Je ne vous dérange pas, j'espère. Vous m'en voulez encore? Je dois quitter dans deux jours (*Il s'égare*), ou dans trois, je ne sais plus... je crois que c'est après demain. Je voudrais vous parler avant mon départ... Cela ne vous embête pas? Enfin... soyez à l'aise. Dites-le. Ne vous gênez pas. J'aime trop la solitude pour... vous savez que je la recherche avec passion si je puis dire... avec art, si le mot n'est pas trop fort. Cette quête me cause souvent des ennuis... même que l'autre jour, j'ai dû... mentir. Ça ne peut pas durer toujours, alors j'ai... dépassé la mesure... (*Pause*). Ne bougez pas. Vous me rassurez quand vous me regardez comme cela. Ça ne durera pas toujours. Je vous remercie. (*Il se lève pour quitter et revient*). Je vous cherche depuis ce fâcheux incident. Je ne vous dérange pas? Je dois quitter dans quelques jours et je voudrais vous dire... Ne parlez pas. Je connais le prix de ma solitude. Vous savez... cette recherche du bonheur m'empêche souvent... même que l'autre jour, j'ai menti sans mentir... Disons que je n'ai fait qu'interpréter ce que j'avais vu... Ne bougez pas. Vous m'aidez beaucoup à me regarder comme vous le faites, dans les yeux. J'aime votre franchise... (*Il se lève*). Je puis me retirer... quoique je tienne à vous dire la vérité. Je dois quitter demain ou plus tard. Dommage en un sens, c'est un jardin que j'aime beaucoup... Ce que je dois vous dire c'est que l'autre jour, après le repas aux pruneaux, celui que la maison vous a remboursé... je l'espère... Je

m'excuse encore une fois de ranimer ce cuisant souvenir. (*Il lui prend la main*). (*Triste*). C'est terrible de se passer d'un repas tout un long jour... (*Grave*) j'ai été jaloux. Lorsque j'ai vu Dupressin à vos pieds, je ne savais pas que vous dormiez, je suis devenu jaloux. (*Plein de tendresse*). Vous n'êtes pas la même lorsque vous dormez. Vraiment plus vous-même... Sur votre visage immobile, j'ai pu lire que vous ne détestiez pas les hommes. (*Presque en criant*). J'ai eu peur de vous perdre. C'est la raison pour laquelle j'ai inventé cette histoire de viol qui ne tient pas debout. (*Entre Dupressin*). Il n'en est pas capable. Je vous demande pardon. Je me suis senti tellement seul. (*Il lui baise la main et demeure dans cette position*).

SCÈNE V

Dupressin s'avance, recule, revient, regarde la statue et prenant son courage à deux mains...

DUPRESSIN — Je vous ai vu. (*Silence*). Remarquez que cela n'est pas de mes affaires... que cela ne me regarde pas... que c'est une question générale de morale générale et sociale. Et je me dois d'intervenir au nom des principes universels de cette même morale... (*Il reprend courage*). Clos, je vous ai vu baiser la main de mademoiselle... Ce qui est symptomatique. A la faveur de la nuit..., ce qui est aussi symptomatique. C'est un attentat... l'heure est grave. Une parole gentille, cela peut toujours aller. Prendre la main, cela va encore... à la condition de ne pas appuyer. Mais ce que vous, vous avez fait monsieur Clos... c'est... (*Mal à l'aise*) c'est un attouchement... (*Pause*) buccal et c'est grave. Non pas que vous cédiez à une aussi jolie fille. Non pas que vous sortiez de votre mutisme,

cela se comprend encore mais... dans la rue ou presque... c'est une provocation. L'homme, monsieur Clos, est un animal politique avant même que de naître chrétien... et vous êtes un animal politique, monsieur Clos... Mais ne le faites pas aux yeux de tous... (*Il s'approche*). (*Grave*). C'est à vous que je parle, monsieur Clos. Vous faites le mort. Vous ne dites rien. Si j'en parle, c'est parce que la chose me regarde en tant que... (*Il regarde sa statue*), en tant que citoyen. (*Ton de faux prophète*). Parce que j'ai mal. Parce que j'ai mal à ma main... à notre main... que vous avez baisée. A cette main (*Il montre sa main*) qui a pêché par vous, que j'accuse, monsieur Clos. J'aurais des intérêts? Que non! c'est par bonté pure. J'ai mal aux intérêts de tous. Vous me direz que l'on a toujours intérêt à travailler pour Dieu... (*Pause*), c'est le plus fort après tout. Ne vous offusquez pas si ces paroles sont dures. C'est l'appel du devoir. (*Pause*). Je voudrais vous empêcher de prendre votre juste part des plaisirs? (*Pause*). Dieu aime le plaisir. Quant à votre partenaire, je sais qu'elle dort et qu'elle est innocente... (*Pause*). Votre victime. Plaisir est un mot que j'ai entendu plusieurs fois dans la bouche de mon confesseur qui n'était pas bigot. Loin de là. Plaisir de l'abnégation, du devoir accompli, du mépris de soi-même, de la souffrance acceptée... oh! quel homme. (*Délirant*). J'aurais oublié de vous parler de lui. Un esprit sain dans un corps sain. Il n'avait pas peur des mots. Il n'avait pas peur de nommer avec ces mots les choses qu'il faut dire et quand il le faut. Une femme, c'était pour lui, monsieur Clos... une femme. (*Clos lève la tête et Dupressin quitte*). Toutes ces paroles vous semblent dures... mais la chair est faible... la chair est faible... (*Il quitte vers la gauche*).

CLOS — Allez tous les deux au diable.

SCÈNE VI

Apparaît Dupressin.

DUPRESSIN, *grandiloquent* — Mon Dieu qui m'avez créé soucieux du bonheur des autres, déprimé et pacifique, reconnaissant à l'occasion, capable de flatter quand il le faut, en un mot vulnérable, vous avez encore une fois raison... et toujours. L'homme ne doit jamais baisser pavillon devant l'injustice quelle qu'elle soit... même à marée basse.

Mon Dieu qui m'avez créé délicat et sympathique, je ne discute pas assez, je ne me défends pas assez. J'accepte n'importe quoi. La moindre faute que je commets sans le vouloir me blesse à vif. Je m'abstiens. Je me retiens. Je me réserve. Je me garde pur. Je garde tout en moi. Pour le meilleur et pour le pire. Je suis précontraint. Je suis religieux de nature... (*Change de ton*). Ce qui n'aide pas. (*Pause*). L'homme ne doit jamais baisser pavillon devant l'injustice quelle qu'elle soit... même à marée basse.

Je tends l'autre joue jusqu'à l'os. Je suis le droit chemin (*Change de ton*), il est long. J'écoute la voix de votre Abbé Revers. Je serai fort dans ma faiblesse, je serai riche dans ma nudité, je serai grand dans ma petitesse, je serai amoureux dans mon abandon... et il ajoutait pour m'encourager: mon fils, dans les moments d'abondance, pensez d'abord à ceux qui n'en ont pas.

VOIX DE CREUSE, *au micro monotone* — On demande le professeur Mulakof à la salle C prime. A la salle C prime on demande le professeur Mulakof.

DUPRESSIN — L'homme doit toujours baisser pavillon devant la justice quelle qu'elle soit... même à marée basse.

Mon Dieu qui m'avez créé dépressif et aboulique, je n'attends plus rien de vous. J'accepte tout à l'avance comme dans un mariage. Faites que je rencontre un être faible et bête, comme moi, et laid (*Pause*) et qui m'aime. Faites qu'il m'accorde la première place dans son cœur... (*Il se reprend*) la seconde (*Pause*), à côté de vous et je deviendrai quelqu'un (*Pause*) ou rien, ou presque rien, selon votre volonté. Mea culpa, mea culpa, mea culpa. (*Silence*). Je me range... ne m'abandonnez pas.

SCÈNE VII

Dupressin est assis avec Creuse à gauche.

DUPRESSIN — C'est l'automne.
CREUSE — C'est une belle nuit.
DUPRESSIN — C'est la fin de l'été.
CREUSE — On peut dire que c'est vraiment splendide.
DUPRESSIN — Ce n'est pas trop froid.
CREUSE — C'est un très beau soir.
DUPRESSIN — Vous avez doublement raison.
CREUSE, *à voix basse* — Vous avez vu le nouveau?
DUPRESSIN, *regarde le sosie de Clos.*
CREUSE — Un vrai dépressif.
DUPRESSIN, *rêveur* — Les gens se ressemblent ici...
CREUSE — C'est sûrement un schizophrène...
DUPRESSIN — Quand on vieillit on fait mieux les différences.
CREUSE, *regarde le nouveau* — Dangereux!
DUPRESSIN, *à Creuse* — Vous allez quitter bientôt?
CREUSE, *amusée* — J'aime trop mon médecin.
DUPRESSIN — Et qu'est-ce que cela vous donne.

CREUSE — Je lui apporte trois barres de chocolat tous les jours.

DUPRESSIN — Je ne vois pas le rapport.

CREUSE — Symptomatique.

DUPRESSIN — C'est un geste généreux qui vous honore.

CREUSE, *amusée* — Je suis sa mère.

DUPRESSIN — Cela fait cent neuf dollars et cinquante par année.

CREUSE — C'est parce que je n'ai pas d'enfant que je le gâte.

DUPRESSIN — C'est mauvais signe?

CREUSE — Cela fausse notre relation médicale.

DUPRESSIN — Sans la charité tout devient compliqué.

CREUSE — Mon docteur dit que mon attachement pour lui est anormal.

DUPRESSIN, *rêveur* — Je ne vois jamais le mien.

CREUSE — Vous devriez vous plaindre.

DUPRESSIN — Cela ne devrait pas vous inquiéter.

CREUSE — Quoi?

DUPRESSIN — L'Abbé Revers dit que la psychologie n'a rien à voir avec la morale.

CREUSE, *regarde vers le sosie de Clos* — Croyez-vous que ce soit un patient? (*A ce moment, Clos semble se réveiller et participer à la conversation. Il regarde son sosie etc. etc.*).

DUPRESSIN — Il a plutôt l'air d'un adversaire. Ici on ne sait jamais. J'ai demandé l'autre jour à la petite blonde du troisième... celle qui a l'air triste...

CREUSE — Ma foi! vous poursuivez les femmes...

DUPRESSIN — Vous savez, celle qui longe les murs d'une façon étrange... je lui ai demandé si elle demeure-

rait avec nous longtemps. Elle m'a répondu que oui. Elle est technicienne de laboratoire.

CREUSE, *fière* — Je pourrai dire à mes enfants plus tard, parce que j'en aurai, mon docteur me l'a promis, je pourrai leur dire qu'ils sont nés avec le siècle des premières techniciennes de laboratoire.

DUPRESSIN — Nous vivons des années difficiles.

CREUSE, *regarde encore le sosie* — Vous croyez que c'est un dénonciateur?

DUPRESSIN — Mademoiselle Creuse, vous m'étonnez.

CREUSE — Nous devons nous méfier.

DUPRESSIN — Les gens sont-ils si méchants?

CREUSE, *à voix basse* — Je ne dis pas cela... mais on prétend que les médecins dispersent parmi nous leurs collègues trop vieux et que de cette façon ils obtiennent des renseignements utiles pour l'interprétation de nos rêves.

DUPRESSIN — Ne parlez pas si fort. (*Devient intéressé*).

VOIX DE CREUSE, *au micro, sur ruban* — Le docteur Borgaise demandé à la salle O prime... à la salle O prime on demande le docteur Borgaise.

Creuse et Dupressin se lèvent pour aller voir le sosie.

CREUSE — Il a l'air louche... (*Parlant du sosie*).

DUPRESSIN — Il ressemble étrangement à quelqu'un que je connais.

CREUSE — On a dû l'amener avec le groupe de ce matin.

DUPRESSIN — Une âme en peine... peut-être? (*Il se penche à l'oreille de Creuse*)

CLOS — Vous n'allez pas recommencer?

Creuse et Dupressin sursautent.

DUPRESSIN — Vous ne dormiez pas.

CREUSE — Monsieur Clos... bonsoir.

CLOS — Je serai obligé de me fâcher. Ce monsieur m'a l'air très bien et discret en plus, ce qui est rare.

CREUSE — Nous vous dérangeons?

CLOS — Oui. (*En colère*). Avec vos commérages de bonne femme.

DUPRESSIN, *met Clos en joue avec son épée imaginaire* — Je n'admets pas que l'on parle sur ce ton à une femme.

CREUSE, *terrifiée* — Messieurs, nous ne sommes pas seuls.

CLOS, *riant* — Allons chevalier, il est défendu de se promener dans un parc public avec des armes.

DUPRESSIN, *remet son épée à sa ceinture imaginaire* — Excusez-moi, je me suis laissé emporter.

CREUSE — Monsieur Clos, avec vous on ne peut même plus converser. C'est votre défaut majeur... et pourtant, le dialogue, monsieur Clos, c'est l'art de vivre. C'est le sel de la terre. C'est par votre conversation que vous affirmez le primat de l'homme sur la nature.

DUPRESSIN, *admiratif* — Que cela est bien dit.

CREUSE — Orphée, monsieur Clos, c'est le mythe fondamental de l'homme.

DUPRESSIN, *se signe apeuré.*

CREUSE — La femme attend en vain d'Orphée la parole qui la délivrera.

DUPRESSIN, *regarde la statue* — Et c'est... la plus élémentaire cha (*Ne termine pas le mot*), politesse qui nous enseigne à dire des choses gentilles à nos frères... nous devons nous aider mutuellement à supporter dans la joie notre condition humaine.

CLOS, *enragé* — Dupressin, vous dégobillez.

CREUSE — Clos, vous êtes un bourru et un sauvage.

DUPRESSIN, *se cachant derrière Creuse...* et un mal-appris.

CREUSE — Et un mal élevé.

DUPRESSIN — Vous êtes (*Légère pause*) un antichrétien.

CLOS — Antichrétien? Moi qui ne tolère pas que vous disiez du mal d'un étranger.

CREUSE — Qu'est-ce que nous avons dit de mal?

CLOS, *compte sur ses doigts* — D'abord, le nouveau... un vrai dépressif... un schizophrène... un dangereux... et cela ne suffisait pas. Vous l'avez traité ensuite de patient, d'adversaire, de dénonciateur, et de vieux médecin à sa retraite... Les bonnes âmes ne servent qu'à dire du mal des absents.

CREUSE — Vous vous méprenez.

DUPRESSIN — C'est l'intention qui compte.

CREUSE — C'est par prudence.

DUPRESSIN — Nous prenions nos précautions, voilà tout.

CLOS — Monsieur n'est pas un dénonciateur.

CREUSE — Vous le connaissez?

CLOS — Les dénonciateurs, ils sont en vous, mademoiselle.

DUPRESSIN — Qui est-il, alors, selon vous?

CLOS — Monsieur n'a rien d'une crapule. Où avez-vous déjà vu une aussi belle tête? Monsieur parle comme il respire, avec réserve et retenue. Monsieur est rempli de tout le respect qui doit présider à la naissance d'une amitié nouvelle. Monsieur, et c'est en cela qu'il est admirable, garde pour lui seul les méchancetés qu'il pourrait dire. Monsieur pratique une morale ouverte. Il a appris à se taire. Monsieur, depuis longtemps, est un ami.

DUPRESSIN, *étonné* — Depuis longtemps?

CLOS — Depuis longtemps!

CREUSE — Depuis toujours?

CLOS — De toute éternité. Monsieur partage avec moi la joie de ceux qui savent vivre reclus en eux-mêmes.

DUPRESSIN — Et à quelle religion appartient-il?

CLOS, *en colère* — Vous êtes dégueulasse à la fin. De quelle religion? De quelle religion? Mais d'aucune, d'aucune Dupressin. Monsieur est un être humain avant tout.

DUPRESSIN, *scandalisé* — Il n'est pas baptisé?

CLOS, *en état de crise* — Ah... de la distance... de la distance... de la distance... Solitude... ma sœur, ma belle-sœur... ma cousine... la paix... la paix... la paix dans l'engourdissement le plus total. Vous êtes tous les deux de petits dénonciateurs. Pas d'amour, pas d'idées, pas de problèmes... comme des cailloux... et vous voulez aller au ciel! Evitez de rencontrer la joie... (*Menaçant*). Celle qui prend par surprise, (*Il quitte*) comme une dette. Vous êtes des rats.

DUPRESSIN — Que Dieu ait son âme.

CREUSE, *fâchée* — Que les hommes sont bêtes.

CLOS — Vous êtes des rats morts!

rideau

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CREUSE — Bonjour amour! (*Elle lève la tête et Clos l'embrasse. Il s'assied à ses côtés).*

CLOS — Quelle belle journée pour passer un examen.

CREUSE — Nerveux?

CLOS — Un peu... quand je l'aurai passé, je serai bien débarrassé.

CREUSE — C'est aujourd'hui que le professeur Nervi revient de voyage?

CLOS — Comment va votre malade?

CREUSE — Je ne l'ai pas vu ce matin. Je crois qu'il devrait quitter bientôt.

CLOS — Nous avons pris une grosse chance avec lui.

CREUSE — Tu veux un chocolat? (*Clos se sert*). Je ne t'ai pas vu hier soir au symposium.

CLOS — C'est que j'avais des choses plus importantes à faire.

CREUSE — Finir ta thèse?

CLOS — Non.

CREUSE — Tu n'étais pas de garde!

CLOS — Non.

CREUSE, *amicalement* — Ah! tu m'embêtes avec tes secrets. (*Clos lui tend les clefs*).

CREUSE, *saute de joie* — Un appartement!

CLOS — Tu brûles.

CREUSE — Une maison?

CLOS — Oui madame, et pas loin d'ici. Mademoiselle (*Il met un genou par terre*) vous n'avez plus qu'à annoncer notre mariage à monsieur votre père.

CREUSE, *ils s'embrassent* — Une grande maison?

CLOS — Sept appartements... quatre chambres à coucher.

CREUSE — Eh là! monsieur, vous avez des ambitions.

CLOS, *rêvant* — Sur le bord de la rivière.

CREUSE — C'est formidable!

CLOS — Et dans la cave il y a un grand bar... avec douze petits sièges de cuir rouge.

CREUSE — J'ai hâte de la voir... nous devrions y aller ce soir.

CLOS — Impossible.

CREUSE, *légèrement impatiente* — Je veux y aller.

CLOS — Ce soir, je suis de garde jusqu'à minuit.

CREUSE — Et après?

CLOS — Impossible.

CREUSE — Tu me caches quelque chose.

CLOS — Mais rien voyons.

CREUSE — Tu pourrais me passer les clefs.

CLOS — Impossible.

CREUSE — Tu ne veux pas que je la voie... (*Elle croit qu'elle a deviné*). Tu n'en a pas trouvé... tu me fais marcher...

CLOS, *amusé* — Ne te fâche pas... nous irons demain matin.

CREUSE — J'ai hâte de savoir ce que le professeur Nervi pensera de ton expérience?

CLOS — Mon Dieu, quelle heure est-il?

CREUSE, *regarde sa montre* — Moins vingt.

CLOS — Ce ne sera pas long.

CREUSE — Tu crois que nous avons sauvé Dupressin.

CLOS — C'est difficile à dire. J'attends le verdict de Nervi.

CREUSE — Est-ce que c'est la première thèse sur le sujet?

CLOS — Je le pense.

CREUSE — C'est formidable!

CLOS — Nous sommes formidables. (*Creuse lui donne du chocolat*).

CREUSE — Tu joues ton rôle d'ivrogne misanthrope avec un sérieux qui m'effraie. Quand je t'entendais délirer, des fois, j'ai eu l'impression que c'était pour vrai.

CLOS, *imitant Clos* — Dites donc mademoiselle Creuse... et vos discours sur la femme de tête?

CREUSE — Les alcooliques sont-ils plus faciles à guérir que les schizophrènes?

CLOS — Et que les féministes?

CREUSE — Tu demanderas cela à Nervi. J'espère qu'il sera content de ton travail.

VOIX DE CREUSE, *au micro* — Le professeur Nervi est demandé à la salle D prime. A la salle D prime on demande le docteur Nervi.

CLOS — C'est mon tour... (*Il se dépêche*) dans une demi-heure, finies les études et les thèses... je vous reviendrai madame avec le titre de docteur et de psychanalyste. (*Il se prépare à quitter*).

CREUSE — Dis-toi qu'ils ne sont pas méchants.

CLOS — Nervi est un vieil ami de la famille... avec ma thèse sur les méthodes nouvelles, je devrais décrocher dans les quatre-vingt-quinze.

CREUSE — Tu es formidable!

VOIX DE CREUSE, *au micro* — On demande le docteur Nervi à la salle D prime. A la salle D prime on demande le docteur Nervi.

CREUSE — Dépêche toi. (*Il quitte vers la droite*). Bonne chance!

SCÈNE II

Ils quittent.

VOIX AU MICRO — Urgent. On demande les docteurs Nervi, Mulakof et Borgaise à la salle D prime. A la salle D prime on demande les docteurs Nervi, Mulakof et Borgaise.

Arrive le vieux professeur Nervi. Joué par le même comédien qui jouait Dupressin. Nervi a relevé la jambe de son pantalon droit qu'il chauffe au soleil. Arrive Clos.

CLOS — Docteur Nervi... je suis très heureux de vous rencontrer. Je dois passer ma thèse devant vous à la salle D prime dans quelques minutes.

NERVI, *admiratif* — L'image même de son père.

CLOS — Je suis l'auteur de cette thèse sur le psychodrame.

NERVI — Ah! c'est vous... ce que le monde est petit, n'est-ce pas. Asseyez-vous. J'ai bien connu votre père. (*Ils s'asseyent*).

CLOS — Qu'est-ce que vous pensez de ma thèse?

NERVI — Ce que vous êtes pressé! (*Il regarde l'heure*). Oh! nous avons bien le temps. Accordez-moi ces quelques

minutes de soleil... (*Il relève son pantalon et expose son genou qu'il tâte*).

CLOS — Vous aimez ma thèse?

NERVI — Elle est très bien faite et je l'ai lue avec beaucoup de plaisir. Vous pouvez vous fier à mon jugement. J'ai lu deux cents thèses cette année.

CLOS — Est-ce que vos collègues sauront l'accepter?

NERVI — Oh! vous pouvez me faire confiance, je saurai très bien la défendre.

CLOS — Ils ne seront pas choqués par notre audace? ou par notre témérité? nous avons pris un très grand risque avec notre malade.

NERVI — Le diagnostic que vous présentez me semble très intelligent et complet. (*Il rit*). Vraiment, dans un cas comme celui-là, il y a peu de danger pour le malade, c'est le thérapeute qui prend le risque. (*Il se masse le genou*). Depuis quelques jours je bénis la température. Mon rhumatisme me fait toujours un peu souffrir. Le soleil du printemps me fait tellement de bien... Journée splendide, n'est-ce pas?

CLOS — Je dois vous avouer que j'ai été aidé beaucoup, dans cette expérience, par mon assistante et ma fiancée... nous devons nous épouser bientôt.

NERVI — Eh! moi qui pensait que votre hâte allait toute à la science...

CLOS — Sans elle, je n'aurais pas pu passer au travers.

NERVI — Les notes qu'elle a prises au cours de..., j'allais dire, votre aventure... me semblent très sensées et très bien rédigées. J'aimerais beaucoup la rencontrer.

CLOS — Elle me fera sûrement une excellente épouse...

NERVI — Cette idée que vous avez eue de jouer au père et à la mère avec votre patient est tout à fait remarquable.

CLOS — Ah! vous trouvez. Cela n'a rien de nouveau. Cette méthode rejoint celle que défend votre confrère Mulakof.

NERVI, *confidentiellement* — Il est très sensible à ce genre d'hommage... n'oubliez pas de lui dire.

CLOS — Il prétend même qu'une thérapie bien conduite devrait toujours l'être par un homme et une femme travaillant de concert.

NERVI — C'est la méthode idéale...

CLOS — Et elle a donné ses preuves...

NERVI — Mais si difficile à réaliser...

CLOS — Parce que les femmes thérapeutes sont rares?

NERVI — La difficulté réside plutôt dans le fait de jouer un personnage.

CLOS — C'est une question de dosage.

NERVI — Je dirais plutôt d'équilibre... Quand jouons-nous, et quand ne jouons-nous pas?

CLOS — Il suffit de bien connaître son personnage.

NERVI, *peut-être que cela l'ennuie un peu* — Quel beau printemps... (*Il hume*). Ah cette brise chaude et ce soleil. Quel bienfait! Vous êtes jeune encore mais à mon âge le soleil a plus d'importance que la lune...

Arrive mademoiselle Creuse.

CLOS, *se lève* — Professeur Nervi, je vous présente ma fiancée et mon assistante.

NERVI, *ne se lève pas* — Enchanté mademoiselle.

CREUSE, *à voix basse* — Tu sais quelle heure il est?

CLOS, *lui fait signe de se taire.*

CREUSE — J'ai beaucoup entendu parler de vous, docteur.

NERVI — Moi aussi, mademoiselle, et j'ai un reproche à faire à votre fiancé, il ne m'a pas dit que vous étiez aussi jolie.

CREUSE — Mon fiancé est l'un de vos plus fidèles admirateurs.

CLOS, *zélé* — Cette étude que vous annoncez à la fin de votre dernier bouquin est-elle sur le point de paraître?

CREUSE — Mon fiancé a lu toutes vos œuvres.

NERVI, *riant* — Et il se porte encore bien?

CLOS — L'analyse que vous avez faite du mythe du héros a été très stimulante et sans vos travaux, je ne sais ce que nous aurions fait.

CREUSE — Vous avez pris connaissance de notre thèse... de celle de mon fiancé.

NERVI — Votre fiancé ne se fâchera pas, vous pouvez dire notre thèse. Nous sentons très bien à la lecture que vous êtes pour beaucoup, mademoiselle. C'est ce dont nous parlions lorsque vous êtes arrivée.

CLOS — Le docteur Nervi croit qu'elle plaira beaucoup à Mulakof.

NERVI — Je la trouve intelligente et scientifique.

CREUSE — Nous avons vérifié tout ce que nous avançons.

NERVI, *l'interrompt* — Oh! là mes enfants... que vous êtes pressés. C'est pour quand ce mariage?

CLOS — Dans une semaine.

CREUSE — Dans quatre jours exactement.

NERVI — Et vous irez aux chutes Niagara. (*Il rit. Clos et Creuse surpris*). J'ai lu un article fort amusant dans une revue américaine. La plupart des psychanalystes qui se marient dans ce pays vont en voyage de noces aux chutes Niagara. (*A Creuse*). Mais ne rougissez pas. C'est très beau. J'ai vu les chutes moi-même en '28 ou en '29. (*A Clos*). C'est là que j'ai fait la connaissance de vos parents. C'était un jour comme aujourd'hui, vers la fin mars.

CLOS — Je dois vous dire, cher maître, que dans cette expérience du psychodrame que nous avons tenté, ma fiancée m'a été d'un précieux secours.

NERVI — Quel personnage jouait-elle?

CLOS — Celui de l'agressive.

NERVI — Et vous, le misanthrope.

CREUSE — A certains moments cela a été, vous pouvez l'imaginer, assez amusant... nous avions vraiment le goût de rire. Mon fiancé joue les alcooliques admirablement.

CLOS, *imitant* — Mademoiselle... je dois vous faire remarquer que monsieur est un espion et que vous jouez les féministes avec brio. (*Ils rient excepté Nervi*).

NERVI — Le malade riait-il?

CREUSE, *rêveuse* — Je viens tout juste de le laisser. J'ai eu en le quittant une curieuse impression.

CLOS — Il a fait un réel progrès.

CREUSE — Comme si nous n'allions jamais le revoir...

NERVI — Pourquoi avez-vous choisi de jouer ces deux personnage.

CLOS, *thèse en main* — C'est ce que nous avons expliqué dans les premières pages de notre thèse. Nous avons d'abord examiné le patient des pieds à la tête. (*Ils lisent tous les deux*) pas d'hypertension artérielle, rien au niveau du tube digestif, pas de spasmes.

CREUSE, *lisant* — Pas de vomissements, pas de maux de tête.

CLOS — Pas d'ulcères, aucune douleur au niveau de l'appendice, rien à la vésicule biliaire.

CREUSE — métabolisme normal et rien au point de vue dermographique.

CLOS — si, une petite verrue derrière l'oreille, rien à signaler.

NERVI — En somme, absence d'indice. Pas riche, votre Dupressin.

CREUSE — Sexualité d'après ce que nous avons pu voir...

CLOS — ignorance la plus...

NERVI — Totale. Quand j'ai rencontré votre père, c'était au début d'avril. Les arbres étaient déjà couverts de bourgeons. Et des fleurs tout autour. C'était très beau. Je me souviens très bien, comme si c'était hier, d'une scène qui eut lieu, très touchante d'ailleurs, entre votre père et votre mère. Un jour, après une petite promenade il remit à votre mère une toute petite jonquille.

CLOS — Nous avons forcé notre patient à se voir tel qu'il est en fait et non pas tel qu'il se voudrait.

CREUSE — Sa charité n'est qu'un masque.

CLOS — Il y a chez lui un besoin de protection masochiste et un désir de domination sadique: besoin de la mère et haine du père.

CREUSE — Sa religiosité l'empêche de manifester son agressivité ou de fuir ceux qui l'embêtent.

VOIX DE CREUSE, *au micro* — Le professeur Nervi est demandé à la salle D prime. A la salle D prime le professeur Nervi est demandé.

NERVI, *regarde l'heure* — Nous avons le temps. (*N'écoute pas*). Votre père et votre mère étaient très amoureux quand je les ai connus. Je m'excuse de vous étaler mes vieux souvenirs, mais cette fin d'après-midi me fait tellement penser à ce début d'avril. Quand votre père lui remit cette petite fleur dont je parlais, la première que nous avait donné le printemps, votre mère s'est mise à pleurer. Je n'oublierai jamais cette image... cela se passait hier... d'un couple heureux qui pleure doucement sur une jonquille.

CLOS, *interrompant* — Je crois que je puis répondre à votre question, vous savez, au sujet des deux rôles. Nous les avons joués pour donner la réplique à Dupressin.

CREUSE, *s'énerve* — Vous ne pensez pas que nous avons choisi des personnages que nous portions en nous.

CLOS, *s'énerve* — Docteur Nervi! (*Il ne sait s'il doit rire*). Si ma fiancée était aussi agressive et féministe que mademoiselle Creuse... elle... elle ne serait pas ma fiancée...

CREUSE — Mon fiancé n'est pas attiré par l'alcool que je sache et il n'est pas anti-social... je ne pourrais pas l'épouser...

NERVI, *grave* — Et pourquoi pas... c'est ce que vous allez faire bientôt.

silence

NERVI, *se lève* — L'important, vous le disiez vous-même, dans un psychodrame c'est de s'engager à fond avec tout ce que l'on est. Mes enfants, le même phénomène joue dans la vie. Actuellement, il n'y a qu'une chose qui compte à vos yeux... partir, oublier tout... alors faites-le sans hésiter. L'important pour votre bonheur ce n'est pas de présenter une thèse, c'est de vivre...

Voilà Borgaise et Mulakof. Partez, oubliez tout. Vous êtes jeunes, c'est le printemps. J'expliquerai votre absence à mes deux collègues et ils comprendront. Oubliez Dupressin. Allez, (*Ils quittent lentement*) votre thèse est solide et votre méthode donnera des résultats. N'ayez aucune crainte. Partez, oubliez tout, c'est le temps pour vous d'être heureux. Oubliez Dupressin. Vous avez d'excellentes raisons de partir. Ils comprendront. Ils ont déjà été jeunes. N'ayez pas peur. Je leur expliquerai. Soyeux heureux. (*Ils quittent à gauche*). (*Apparaissent les mannequins de Clos et de Creuse*).

CREUSE — Une personne ou un personnage?

CLOS — Une hypothèse de travail inventée par nos deux fiancés pour fin de démonstration? Dupressin a-t-il été amené à vivre par mademoiselle Creuse ou par monsieur Clos qui eurent besoin de lui pour se délivrer de leur ambivalence: la première de son agressivité soumise et le second de sa misanthropie solitaire? Possible! Est-ce Clos et Creuse qui ont mis au monde Dupressin ou si c'est le contraire?

CREUSE — Dupressin responsable de l'apparition de Clos et de Creuse? Et ces deux là, qui sont-ils? Des personnages engendrés par nos deux oiseaux qui se libèrent de cette façon de leur angoisse?

CLOS — Avant le mariage on a toujours un peu peur... on ne sait pas très bien avec qui on devra vivre?

CREUSE — Mademoiselle Creuse a-t-elle été mise en liberté par notre jeune fiancée et celle-là lui appartient-elle encore? Laquelle est prisonnière de l'autre. Le personnage que vous portez est-il en même temps celui qui vous porte? Lequel empêche l'autre de vivre? Et s'il n'est pas tout à fait réel, est-il plus réel que son créateur?

CLOS — Clos et Creuse sont-ils les personnages complémentaires de nos deux fiancés ou de Dupressin? La naissance de Dupressin précède-t-elle la venue de Clos et de Creuse? Et Dupressin... sera-t-il le mari de Creuse, ou si c'est Clos qui marie son assistante? Nos jeunes fiancés sauront-ils un jour ce qu'ils sont en ce moment l'un pour l'autre?

CREUSE — Celui que vous mariez est-il vraiment celui que vous mariez? Pourquoi celui qui vous a choisie ne serait pas heureux de vivre sans le savoir avec l'un ou l'autre des personnages qui vous accompagnent? Et s'il vient à s'en apercevoir, qu'est-ce que cela change? Il ne

connaîtra jamais le nom du personnage qui l'habite lui et que vous, vous avez marié.

NERVI — Vous avez raison. S'ils ont inventé des personnages complémentaires à Dupressin, ils demeurent prisonniers de leurs personnages à eux. Le personnage inventé est-il plus réel ou moins réel que la personne qui l'imagine? Avouez. Ce serait dommage de les empêcher de voir les chutes pour une misérable thèse.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

La statue est au centre du jardin et découverte. On a enlevé la boîte qui la cachait. Apollon dans sa splendeur de bronze. Le mannequin de Dupressin assis. Long silence. Fin de l'après-midi. Clos se présente en habit de médecin. Scène incantatoire et presque hypnotique.

CLOS, *lentement* — C'est le printemps,
Je quitte le vieil homme.
Dieu est mort.
Dupressin n'était qu'un rêve.
Je veux la paix.
Dites après moi.
Je veux la paix.
Je n'ai plus de confesseur.
Je suis seul.
Il n'y a plus de morale.
C'est le printemps.

DUPRESSIN, *à voix basse sur ruban peut-être* — J'aime les fleurs.

CLOS — Je quitte le vieil homme.

DUPRESSIN — Ce n'est qu'un désir.
CLOS — Dieu est mort.
DUPRESSIN — J'ai peur.
CLOS — C'est le commencement d'un rêve.
DUPRESSIN — C'est le commencement de la vie.
CLOS — Je n'ai plus peur.
DUPRESSIN — Descends de ta croix si tu es capable?
CLOS — J'ai peur d'être libre.
DUPRESSIN — J'ai peur de mourir.
CLOS — Je veux la paix.
DUPRESSIN — J'ai peur de vivre.
CLOS — Je veux la paix.
DUPRESSIN — Je n'ai plus de confesseur.
CLOS — Il n'y aura pas de miracle?
DUPRESSIN — Je suis seul!
CLOS — Il n'y aura plus de morale.
DUPRESSIN — La morale, c'est le printemps.
CLOS — La morale, c'est le désir.
DUPRESSIN — C'est le printemps.
CLOS — Dieu est mort.
DUPRESSIN — Dieu est libre.
CLOS — C'est le désir.

Clos quitte lentement.

DUPRESSIN — C'est le printemps.
CLOS, *à voix basse* — C'est le désir.
DUPRESSIN — C'est le rêve.
CLOS — Le printemps c'est le désir.
Le printemps c'est le rêve.
Le rêve... (*Accablé*) c'est de vivre..

SCÈNE II

Mademoiselle Creuse en uniforme de garde-malade se tient debout sur un banc. Son discours doit être plutôt une plainte qu'un plaidoyer.

CREUSE — Lorsque toutes les femmes seront intelligentes et libres... (*Sur un ton lyrique*). Lorsque toutes les femmes seront plus fortes que les hommes... Lorsque toutes puissantes, nous saurons vaincre la mort... (*Sur un ton d'annonce commerciale maladive*). Madame, vous souffrez comme l'ont fait votre mère et votre grand'mère. Voudriez-vous changer de sexe? Nombreuses sont celles qui partent sur des mauvaises bases. Vous êtes malheureuses... même durant les vacances... Sachez vous garder pures. Tout être humain ne vit réellement qu'en proportion de ce qu'il crée. Soyez simples. Chassez toutes celles qui vous habitent. Soyez unes, uniques et seules avec vous-mêmes. La femme n'est pas une page blanche sur laquelle l'homme écrit. L'amour peut-il vraiment remplacer l'ambition? N'hésitez pas, mesdames. Ne vous laissez pas vaincre. (*Grandiloquente*). Lorsque toutes les femmes seront libres et intelligentes. Lorsque les hommes auront appris à se passer des femmes. Lorsque toutes puissantes, nous saurons vaincre la mort et le miroir. Mesdames, vous souffrez comme l'ont fait votre grand'mère et votre mère. Vous ne voulez pas changer de sexe? Sachez vous garder pures. Ne baissez jamais pavillon. Ne vous rendez jamais. Nombreuses sont celles qui partent sur de très mauvaises bases. L'amour parfois peut remplacer l'amour. Ils n'ont qu'un seul désir: nous asservir. Ils n'ont qu'une ambition: nous

malmener. Ils n'ont qu'un rêve: nous utiliser comme esclaves. Il est plus difficile de vivre en pratique qu'en théorie. Ne vous laissez pas vaincre. Lorsque toutes les intelligences seront femmes. Lorsque les femmes auront appris aux femmes à se passer des femmes. Lorsque la mort aura vaincu nos impuissances... Vous qui souffrez, ne vous attardez pas au stade du miroir de nos mères. Tout être humain ne vit réellement qu'en proportion de ce qu'il crée. Sachez vous garder vierges. Soyez-le sans faiblir... jusqu'aux portes de la victoire. Une femme sous-développée choisira toujours un mari trop viril. Femmes de tête et de l'avenir, ne vous laissez pas vaincre. Le bonheur de l'homme est en nos têtes. Le bonheur et l'homme sont dans nos têtes.

SCÈNE III

Nous découvrons Dupressin assis à côté de son sosie.

DUPRESSIN, *heureux* — Monsieur Dupressin, je vous retrouve. Je vous retrouve enfin. Où étiez-vous donc? Ne me regardez pas comme cela. Cette façon que vous avez de me regarder. (*Il se mêle*). Votre regard... affable d'une part, d'autre part, m'accuse. C'est avec bonté que vous vous penchez continuellement sur mon cas? Je l'apprécie. J'aurais commis une faute, inconsciemment, sans le savoir? (*Pause*). (*Triste*). Je suis la proie des ombres. Dupressin, je n'aime pas votre regard. (*Enjoué*). Vous... vous savez des choses que j'ignore... ou que je ne veux pas connaître. Monsieur Dupressin (*Suppliant*), derrière vous il y a l'œil de Dieu... est-ce que cela n'est pas suffisant pour un homme? Est-ce que cela n'est pas déjà trop à supporter?

(*Pause*). Je n'aime pas votre regard. Il me trouble. Sincèrement, j'aimerais mieux me regarder moi-même. J'aurais le goût de me voir me regarder... d'entrer en moi-même si cela était permis. (*Menaçant*). Vous ne tirerez rien de moi. J'ai fait mes Pâques et j'ai payé ma dîme. Comme je disais à l'Abbé Revers... (*Fier d'avoir compris*). Vous êtes l'Abbé Revers. Que c'est bête. J'aurais dû y penser. Ah cette présence du malin, toujours, qui vous obscurcit l'intelligence et qui vous affaiblit la volonté. Ce n'est plus moi qui regarde... c'est vous! Je me retrouve. Je vous retrouve. Que les voies de la Providence sont longues, pénibles et tortueuses. Eprouvé dans l'âme par le creuset de l'absence, je vous retrouve. Vous n'êtes plus moi. Je ne suis plus Dupressin. Le faux frère a péri. Je suis vous-même et je ne suis plus vous-même. Vous êtes mon bien-aimé. Je suis votre confesseur. Et dire que depuis des mois et des jours je fuis celui qui m'est cher. Je me fuis. Je m'égare, je me perds. Moi, qui ai tellement besoin de vous. (*Il sort un revolver*). Vous qui me connaissez si bien, qui connaissez tous les recoins de mon âme comme le fond de votre poche... voilà que j'hésiterais encore à vous reconnaître. Vous qui me suivez depuis toujours et de si près... depuis ma première communion... j'hésiterais encore, quand du fond de mon âme s'élève un cri... quand si près de moi vous vivez tout entier avec moi et pour moi... Quand je sais que vous approuvez mon intention simple et pure. Quand je sais que vous approuvez la décision que nous avons prise ensemble: vous aider à disparaître, vous chasser de moi-même, et à la rigueur... vous qui savez que je ne ferais pas de mal à une mouche. (*Il étrangle son propre mannequin*).

Question de nous débarrasser. De vivre. De devenir laïc. Opération longue et délicate. Désagréable, faite à

froid, tardive... mais vous m'aviez enseigné si bien le renoncement, ce qui n'était pas très honnête... rappelez-vous, je n'avais pas encore sept ans. Vous m'aviez appris le péché mortel. Vous m'aviez enlevé le goût de vivre. Vous m'aviez vidé de mon enfance. L'angoisse n'est que vanité, me disiez-vous... et je sais aujourd'hui qu'elle demeure encore le seul lien qui nous unit à Dieu. Je l'ai appris de la vie. Vous m'aviez lavé de Dieu. C'est lui que je retrouve.

Mon Dieu, qui m'avez créé délicat et catholique, qui m'avez enseigné l'art de mourir avant l'âge et de salir tout ce qui n'est pas éternel. Vous qui m'avez donné le goût des choses amères qui racontent le malheur, je n'attends plus rien de vous. J'accepte de vivre enfin et d'avoir peur. Il ne me reste que le goût de la soupe aux choux mêlée à l'amour, aux larmes et à la mort.

SCÈNE IV

Le sosie de Creuse en uniforme de garde-malade.

DUPRESSIN, *égaré et heureux* — Mademoiselle Creuse! Vous avez entendu? N'ayez pas peur. Ce n'est rien. (*Il s'approche*). Que vous êtes belle. J'ai fait une découverte, mademoiselle Creuse, et qui vous intéressera. Vous vous souvenez de cette jonquille que je vous ai donnée... (*Grave*) c'est une fleur du printemps. C'est la toute première. Mademoiselle Creuse nous ne sommes pas à l'automne comme je l'avais pensé. (*Heureux*). C'est le printemps, mademoiselle Creuse. (*Il s'approche*). N'ayez pas peur. Je suis libre. Parce que je vous aime. mademoiselle Creuse. Je suis heureux que vous ayez mis cette robe. Vous êtes comme une mariée. Est-ce que ce n'est pas mer-

veilleux le printemps... ses parfums et toutes ses couleurs. Vous verrez demain, il fera soleil. (*Il lui prend les mains et elle descend*). Ce que vous êtes belle. (*Valse triste*). Je n'ai pas la manière. (*Quelques pas de danse*). Je suis plutôt timide avec les femmes. Ne pleurez pas. Je ne puis supporter une femme qui pleure. Je m'habituerai. C'est de joie peut-être que vous pleurez. Mademoiselle Creuse, je vous aime. (*Grave*). Ne devenez pas une femme raisonnable. Dans quelques jours nous pourrons partir. Je crois que je suis guéri. C'est le voyage qui commence. Nous pourrons nous laisser aller. Nous n'avons plus rien à perdre. Nous étions dans les ténèbres. Nous nous cherchions. Je vous enseignerai à vivre. Il n'y aura plus de précipices et de bêtes monstrueuses... (*Il l'assied tranquillement sur le banc avec beaucoup d'égards. Sa voix se fait de plus en plus incantatoire*). Il n'y aura plus de malfaiteurs et de dénonciateurs. Je vous enseignerai le désir. Il n'y aura plus de grilles et de clefs. De sonneries implacables et de laboratoires. Je serai là. Ne soyez pas raisonnable. Je vous enseignerai l'amour. Il n'y a qu'un seul Dieu véritable que je nomme le désir. Je suis timide avec les femmes.

CREUSE, *à voix basse* — Je suis timide avec les hommes.

DUPRESSIN — Je n'ai pas la manière.

CREUSE — Je n'ai pas la manière.

DUPRESSIN — J'ai découvert l'amour

CREUSE — Je vous aime.

DUPRESSIN — C'est le voyage.

CREUSE — Nous n'avons plus rien à perdre.

DUPRESSIN — Dans quelques jours.

CREUSE — Nous nous cherchions sans le savoir.

DUPRESSIN — Je vous enseignerai à vivre.
CREUSE — Il n'y aura plus de dénonciateurs.
DUPRESSIN — Il n'y aura plus de bêtes monstrueuses.
CREUSE — Il n'y aura plus de précipices.
DUPRESSIN — Il n'y aura plus de grilles et de clefs.
Les voix baissent de ton lentement.
CREUSE — Je vous enseignerai le désir.
DUPRESSIN — Je serai là. (*Il la laisse*).
CREUSE — N'ayez pas peur. (*Elle s'élève lentement*).
DUPRESSIN — Il n'y a qu'un Dieu véritable que je nomme le désir... n'ayez pas peur... (*Clos apparaît*).
CREUSE — que je nomme le désir...
DUPRESSIN — que je nomme le désir

SCÈNE V

Même position de rideau. Clos dans le fond. Dupressin heureux.

CLOS, *de loin* — *Vous êtes malin.* (*Il approche*).
Vous êtes malin.
Vous êtes le diable. (*En colère*).
DUPRESSIN, *rêveur* — Vous ne pouvez pas comprendre.
CLOS — Et les beaux principes? et la morale? monsieur Dupressin, envolés? (*Dupressin ne bouge pas*).
DUPRESSIN, *rêveur* — Vous ne comprenez pas.
CLOS — Humanité déchue!
DUPRESSIN — J'ai découvert la morale.
CLOS, *imitant* — Que je nomme le désir.
Il n'y a qu'un seul Dieu véritable...
DUPRESSIN, *fait signe que oui.*

CLOS — Vous n'avez pas honte?

DUPRESSIN, *s'éveillant* — Ils ont enlevé la boîte.

CLOS — Eh oui, imbécile, comme à tous les printemps. C'est quand l'hiver vient que l'on met Apollon dans une caisse pour qu'il ne gèle pas.

DUPRESSIN — Vous dites que c'est le printemps!

CLOS — Et qu'est-ce que cela change?

DUPRESSIN — Il n'y a plus de boîte.

CLOS — Dupressin, êtes-vous charitable au point d'oublier le temps qu'il fait dehors.

Dupressin se lève et se dirige vers la statue.

DUPRESSIN — Ce n'est pas un rêve... qu'il est beau... (*Il touche*).

CLOS — Il est beau parce qu'il ne parle pas.

DUPRESSIN — Qu'il est jeune!

CLOS — Il est jeune parce qu'il est fait de pierre.

DUPRESSIN, *heureux* — Clos, c'est le printemps... (*Regarde la statue*). Il est beau!

CLOS — Il est poli comme un caillou.

DUPRESSIN — J'aime.

CLOS — Tout nouveau tout beau.

DUPRESSIN — C'est le printemps et je l'aime.

CLOS — C'est une folle.

DUPRESSIN, *heureux* — J'aime une folle.

CLOS — Vous aimez une schizophrène.

DUPRESSIN — Et elle m'aime.

CLOS — Vous avez perdu la tête.

DUPRESSIN — Je retrouve l'amour.

CLOS — C'est une malade.

DUPRESSIN — Vous avez perdu la tête et j'ai retrouvé l'amour.

CLOS — Je vous ai vu.

DUPRESSIN — Vous ne pouvez pas comprendre.

CLOS — Qui est cette femme?

DUPRESSIN, *en rêvant* — Une schizophrène est une personne inconsciente qui a peur d'affronter le réel...

CLOS — Du bla bla pour les pauvres.

DUPRESSIN — Comme les grands jaloux et les persécutés...

CLOS — Et les femmes de carrière.

DUPRESSIN — Pas mademoiselle Creuse.

CLOS — Mademoiselle Creuse, mademoiselle Creuse, vous n'avez que ce mot là à la bouche... imbécile.

DUPRESSIN — Vous buvez trop.

CLOS, *crise* — Vous aimez un fantôme. Aussi peu réel que votre Abbé Revers et que l'automne que vous avez toujours connu. Ce sera l'hiver bientôt monsieur l'Abbé, ce sera l'hiver et nous aurons froid, et nous gèlerons comme des crottes, et vous, vous continuerez de vous promener nu-pieds dans la neige avec votre bâton et votre besace pleine d'appareils à convertir et vous lancerez à gauche et à droite vos mots d'amour...

DUPRESSIN — Je vous aime, monsieur Clos.

CLOS — Je n'ai pas besoin de votre camelote.

DUPRESSIN — Je vous aime.

CLOS — Je n'ai que faire de vos souvenirs.

DUPRESSIN — J'ai découvert l'amour.

CLOS, *en état de crise* — Vous ne connaîtrez jamais l'amour... vous ne savez pas ce que c'est que la solitude. C'est une punition... une affreuse punition. Toutes ces grilles qui nous entourent. Ces grilles fermées à clef et qui nous serrent à la gorge et ces soirs qui n'en finissent plus de mourir... et ces hommes dans le noir que vous tentez de rejoindre et qui nous fuient comme des ombres... vous ne saurez jamais ce qu'il y a de plus atroce encore que toutes les solitudes. (*Il prend Dupressin à la*

gorge). Pire que l'enfer Dupressin, pire que le péché mortel, vous ne saurez jamais ce que c'est que l'indifférence... vivre avec soi-même et ne plus rien sentir... c'est une prison cruelle... ne plus rien sentir comme les pierres... c'est le plus grand des malheurs... devenir l'ombre de soi-même comme un tas de cailloux qui fume sous le soleil... ne plus rien sentir comme un grain de sable que l'on écrase sous ses pieds... Dupressin... l'indifférence, c'est pire que la mort. (*Il s'effondre en enserrant les jambes de Dupressin*).

SCÈNE VI

Le mannequin Creuse est assis. Creuse arrive en uniforme. Le rideau de gauche se relève. Clos mannequin est aux pieds de Dupressin. Il a remplacé Clos réel.

CREUSE, *elle ne voit pas Clos sosie aux pieds de Dupressin et elle essaye de l'entraîner avec elle.*

CREUSE — C'est une belle journée qui s'annonce.

DUPRESSIN — C'est le printemps.

CREUSE — L'hiver n'a pas été trop long.

DUPRESSIN, *rêveur* — L'hiver, le soir au coin du feu.

CREUSE — Vous avez remarqué la dame?

DUPRESSIN, *sans se retourner* — Je n'ai pas remarqué la dame.

CREUSE — Les gens se ressemblent...

DUPRESSIN — En rêve peut-être...

CREUSE — Il faut sortir du rêve.

DUPRESSIN — Depuis hier, il me semble que je distingue de mieux en mieux les femmes.

CREUSE — Vous avez hâte de nous quitter...

DUPRESSIN — De partir, ce qui n'est pas la même chose.

CREUSE — Vous avez rencontré votre docteur...

DUPRESSIN — Je l'ai oublié.

CREUSE — Déjà?

DUPRESSIN — Vous aimez toujours le vôtre.

CREUSE — Je l'adore.

DUPRESSIN — Vous lui donnez encore son chocolat?

CREUSE — Je lui donnerais tout ce que j'ai.

DUPRESSIN — L'Abbé Revers est mort ce matin.

CREUSE — C'est dommage?

DUPRESSIN — Chose curieuse, cette nouvelle me réjouit au lieu de m'affecter.

CREUSE — A partir d'un certain âge les morts en nous quittant nous libèrent.

DUPRESSIN — Vous êtes intelligente.

CREUSE — La vraie morale libère.

DUPRESSIN — La libération seule est morale.

CREUSE — Vous n'avez pas remarqué notre nouvelle patiente.

DUPRESSIN — Je ne l'ai pas remarquée.

CREUSE — On dit que c'est un cas assez grave. Elle s'est perdue de vue. C'est une féministe enragée.

DUPRESSIN — Vous direz à vos enfants plus tard qu'ils sont nés au siècle des féministes enragées.

CREUSE — Vous pensez que j'en aurai.

DUPRESSIN — J'en suis sûr.

CREUSE, *elle pousse Dupressin comme s'il était aveugle* — Comment la trouvez-vous?

DUPRESSIN, *regarde et se libère un pied* — Peu rassurante.

CREUSE — Vous n'essaierai pas de lui faire du bien!

DUPRESSIN — Je n'en suis plus capable... je dois partir.

Clos arrive en uniforme.

CREUSE — Vous avez vu monsieur Clos?

DUPRESSIN, *s'en va avec Creuse vers Clos* — Bonjour, monsieur Clos.

CLOS — Je ne dis jamais bonjour! (*Clin d'œil à Creuse*).

DUPRESSIN — Vous ne dormez plus?

CLOS — Comment dormir quand le danger nous menace.

DUPRESSIN — Pour plusieurs, le danger c'est le printemps.

CLOS, *de connivence avec Creuse* — Cette femme est une espionne.

DUPRESSIN — Et de quel pays?

CLOS — Cette femme travaille pour la haute direction. Elle enregistre tout ce que vous dites et tout ce que vous ne dites pas. (*De connivence avec Creuse*).

DUPRESSIN — Elle aura beaucoup de travail avec vous, monsieur Clos, qui ne parlez pas souvent.

CLOS — Pas si fort.

DUPRESSIN — Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus.

CLOS — Vous avez hâte?

DUPRESSIN — C'est moi ou c'est vous qui avons changé? Vous voyez les espions que je ne vois plus et vous pensez la morale qui m'a quittée. Le temps est splendide, je dois partir.

CLOS — Veuillez enregistrer ce que je vais dire.

CREUSE — Cela aura beaucoup d'importance pour l'avenir.

CLOS — Ma soeur... ma cousine... ma belle-soeur... ma fille... mon père... (*Télégraphiquement*), dérèglement total des sens...

CREUSE — Stop... Dupressin marche à sa perte... irrémédiable... Stop... ou à son salut.

CLOS — Il se refuse au silence.

CREUSE — Il s'abandonne au plaisir.

rideau

FRANÇOIS BARCELO

CRETONS BOUILLANTS ET AUTRES

Nouvelles

FRANÇOIS BARCELO — Après un an à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal, poursuit ses études à l'Université de Montréal en vue de l'obtention d'un doctorat en français. Deux fois lauréat au Concours des Jeunes Auteurs de Radio-Canada, il n'a encore publié qu'une nouvelle dans la revue *Chatelaine* (juin 1962). Marié, père d'un enfant. Est professeur de français. Vient de terminer un roman qu'il compte faire publier cet automne.

CRETONS BOUILLANTS

Admirables têtes de porcs fichées au bout de piques, mes amis m'écoutent en silence.

Je n'ose fermer les yeux sans la bouche, et tout ce que je dis ne peut que faire sautiller le bout de mon nez.

Malgré le rythme syncopé de ma parole, leurs os dansent en mesure.

Il pleut.

Pas de courrier dans la boîte. Tu te serres contre moi, sentant combien je suis seul.

Le sang fait un autre tour dans mes veines, du cœur au cœur, et les amis désapprouvent.

Je rejette Kant, et cite Nietzche, que je n'ai pas lu, non plus. On applaudit sans enthousiasme.

Mes mains sont moites, plus encore que les tiennes, mais je n'ai pas peur.

Ils chantent, à deux voix, ténor et basse, « Je l'aime bien et l'aimerai », de Roland de Lassus. « En ce propos suis et serai, et demeurerai toute ma vie, quoiqu'on m'en dise par envie ».

Je ne m'impatienterai pas. J'ai un cil dans d'oeil, que tu t'appliques à retirer, avec la pointe de mon mouchoir.

Ils rient, tandis que tu leur tends le cil, qu'ils le font circuler parmi eux, le dernier le plaçant soigneusement dans son portefeuille.

Je leur dis toujours qu'il n'y a pas de temps à perdre. Ils me regardent en se poussant du coude. Enfin, l'un d'eux lève un bras, prend la parole:

— Non.

En souriant, tu me retiens l'épaule.

La sagesse me déplaît. Du moins leur sagesse ricanante et inagissante, sagesse toute saucisse, toute boudin.

Je me lève, à contre-cœur, tiré par ton sourire engageant. Ton regard, pourtant, les défie.

Ils tremblent, comme des cretons bouillants.

Je cite Saint-Augustin, et ils s'apaisent à son nom, pour ensuite s'agiter à ses paroles:

— J'aimais à aimer.

Ils mordillent leurs cravates. Je ne les imite pas, mon cou étant libre et nu.

Le premier glisse un mot à l'oreille de son voisin, qui le transmet aux autres. Ils s'esclaffent un à un, nous montrant du doigt, et leur rire est grossier.

Tu dois être bien lasse, pour serrer si fort les dents.

Je leur sers du café, qu'ils boivent en faisant la moue. Est-ce ma faute, si je ne sais pas faire le café?

Ils bâillent, étirent leurs membres velus. L'un d'eux, au groin particulièrement humide, me demande timidement:

— Comment le nommerez-vous?

— Stéfane.

— Stéfane-èfe, ou Stéphane-péhache?

— Stéfane-èfe.

Il hoche la tête, tandis que les autres renaclent de rage. Le plus gras s'écrie:

— Ce sera une fille! Ce sera une fille.

Et les autres reprennent, trépignant de joie:

— Une fille, une fille, une fille!

Excédé, je roule mes manches de chemise, mais tu t'avances pour dire gentiment:

— Si c'est une fille, nous l'appelleront Valérie.

Ils rient de plus belle, tandis que je viens à toi, t'embrasser derrière l'oreille.

— Valérie, quel drôle de nom! s'exclament-ils.

— Valérie, ce n'est pas un nom de fille. Valérie, c'est un nom de fleur, c'est une marque d'automobiles, mais ce n'est pas un nom de fille.

Comment fais-tu pour sourire toujours? Ne vois-tu pas qu'ils se moquent de nous, qu'ils nous crachent au visage?

Pourtant, l'un d'eux, celui au groin ruisselant, tente d'être gentil:

— Valérie, je trouve ça joli.

Mais les autres protestent, lui lancent des injures. Il courbe la tête et reprend son rang.

— Nous cherchons justement un parrain, dis-tu encore. Mais ils ne t'écoutent plus. Ils crient, à tue-tête:

— Valérie, en détachant les syllabes: Va-lé-rie, Va-lé-rie, Va-lé-rie, et battant des mains.

Je ne peux plus les entendre.

Je m'éveillai vers neuf heures trente, m'habillai rapidement, courus chez le pharmacien.

Celui-ci me jugea d'un œil méfiant et hautain, et me répondit:

— Non, votre femme n'est pas enceinte.

SANS TÉRÉBENTHINE

J'étendais sur la toile la pâte épaisse et onctueuse. Au risque qu'elle mît longtemps à sécher, j'avais évité d'y ajouter de la térébenthine. J'écrasais mon pinceau, faisant surgir d'entre les poils une matière crémeuse; le retournant, j'en faisais disparaître les dernières traces.

Je peignais sans nervosité, sans hâte, m'abandonnant à moi-même comme au pinceau la pâte. Soigneusement, je versais l'huile de lin sur la peinture. De temps à autre, j'en portais la bouteille à ma bouche et, après avoir longuement humé, assimilé sa chaude odeur, je m'en laissais glisser quelques gouttes entre les lèvres. Ma langue baignait, flottait un instant dans ce lourd et enivrant délice.

Paresseusement, ma main caressait, du bout du pinceau, les formes rondes de la jeunesse. Je fermais les yeux, fuyant une lumière trop crue, plongeant au hasard dans les couleurs, refaisant Andrée toute douceur.

— Dieu! Que tu es belle!

Elle souriait. Oui, je la sentais sourire. Mes doigts s'élevaient, offraient des lèvres fines. Ouvrant les yeux pour les plisser aussitôt, magnifiant les ombres, je rêvais à ce corps presque endormi, le caramélisant en pensée, l'habitant de miel, le couvrant de laine fraîche.

— Tu dors?

Je m'étais approché, l'avais effleuré de mes deux seuls doigts propres. D'un hochement de tête, il m'avait répon-

du. J'aurais aimé saisir, figer ce lent balancement d'yeux, de lèvres et de cheveux. D'un bras au coude rond, j'en fis une tache orangée. Indécise, l'épaule se détendait sans bruit.

Andrée secouait ses ondes tièdes.

Elle reprenait la pose, indolente, tandis que je tirais les volets. L'obscurité l'enveloppait tout entière. Peu à peu, des reflets pâles surgissaient, que je laissais choir, un à un, sur la toile où, laborieusement, l'âme se dégradait en enfance.

De mon souffle, je réchauffais les hanches lourdes, et ma paume se faisait étonnamment lisse à caresser la chaleur des seins. Ma palette égarée, j'égalisais tous ses tons d'or et de gris. Posant mon oreille sur sa blancheur, je tentais d'en capter les battements de cœur.

Mes mains n'appartenaient plus qu'à la lumière et à l'ombre, tandis que je sentais sur mes reins le poids de la couleur. Ouvrant la bouche, je croyais être sur le point de parler, mais que quelques cris en sortaient. Mes tempes enfiévrées n'étaient plus sensibles qu'à la beauté, et même mon esprit s'éblouissait d'oubli.

Andrée dormait, et j'étais toujours à la tâche, établissant entre elle et moi les rapports les plus subtils et les plus secrets. Sur mes mains, la pâte formait croûte et, déjà, l'odeur des premiers traits était disparue.

NATHALIE

Il me fit entrer dans son appartement. C'était une chambre étroite, où nous pouvions à peine tenir deux. Un lit, une commode, une petite table prenaient plus de la moitié de la place. Il m'invita à m'asseoir à la seule chaise, et prit lui-même place sur le lit. Il se mit à parler. Je ne sais pas ce qu'il me dit. Pourtant j'écoutais attentivement, mais je ne prêtais attention qu'à sa voix, une voix douce et lente, tranquille comme un fleuve, mais un peu gutturale, râclant parfois les « r » par manque de salive. Il me parlait, et je hochais la tête de temps à autre, comme si je comprenais. Il parla assez longtemps, peut-être une heure, et plus il me parlait, plus sa voix râclait les « r », le forçant à reprendre un mot deux ou trois fois. Soudain il se leva, se dirigea vers la petite commode au pied de son lit, et me dit quelque chose, je ne sais quoi; je fis un effort d'attention, et j'entendis: « ... vraiment extraor... », il avala sa salive pour continuer, « ... extraordinaire ». Il ouvrit le tiroir supérieur de la commode, et je m'approchai. Je regardai, et ce que je vis m'étonna en effet: des paquets de cigarettes, un plein tiroir de paquets de cigarettes. « Ils sont vides », fit-il. Et tout ce que je trouvai à dire fut un « Ah » ni émerveillé ni surpris, un « Ah » tout à fait indifférent qui le surprit visiblement. « Il y en a d'autres », dit-il en ouvrant les deux autres tiroirs. Trois tiroirs pleins de paquets de cigarettes, vides,

tous de la même couleur, tous de ce bleu étrange, indescriptible. « Et je ne les collectionne que depuis cinq ans », ajouta-t-il sur un ton de confidence. « Dans cinquante ans, j'en aurai plus de trente mille ». Il me dit tout cela visiblement fier, car j'avais enfin l'air surpris. Je fis encore « Ah », un « Ah » envieux, peut-être, mais certainement pas un« Ah » enthousiaste. Il ne dut pas le remarquer, car il continua sur le même ton d'orgueil: « Je fume deux paquets par jour. On ne le dirait pas, mais après cinq ans ça me fait une belle collection: presque trois mille cinq cents ». Je le regardai, troublé. Je crus que j'allais pleurer à soutenir son regard. Je pris tout simplement mon chapeau sur la table, et je sortis, sans même claquer la porte. Dans l'escalier, je dus me mordre les lèvres pour ne pas pleurer. Dehors, je sentis deux larmes couler sur mes joues. Je me mis à courir sur le trottoir, bousculant les passants. Je montai trois à trois les marches de l'escalier de mon appartement. J'y entrai, à bout de souffle, refermai la porte violemment, et jetai mon chapeau sur le lit. Je m'assis dans l'unique fauteuil. Je regardai ma bibliothèque, tous ces livres que je n'avais pas lus. Je me levai, les jetai sur le tapis, les piétinai. Puis, je regardai ce qu'il restait sur chaque rayon de la bibliothèque: mes pauvres paquets de cigarettes, que j'avais mis tant de soin à conserver, à cacher! Après six ans, j'en avais à peine deux mille trois cent soixante-seize. Et lui, ce crétin qui n'était même pas capable de bien prononcer ses « r », en avait plus en seulement cinq ans! Je ne pouvais rien contre lui, qui fumait deux paquets par jour. Et le pire, c'était que nous fumions tous deux la même marque. Je ne pouvais même pas avoir la consolation de posséder la plus grosse collection privée au monde de paquets vides de cette marque de cigarettes. J'étais vraiment vaincu. Il ne me restait

plus qu'une chose à faire: je saisis ma corbeille à papier, je l'emplis de paquets vides, j'allai à la fenêtre, et je la vidai dans la rue. Les petites boîtes descendirent, les unes rapidement, comme des pierres, d'autres en tournoyant sur elles-mêmes, les autres plus lentement, avec la grâce de feuilles de papier. Et les passants, surpris, regardaient en haut, cherchant à comprendre ce qui arrivait. Et moi, j'allais emplir ma corbeille, et je revenais la vider, et je riais, et quelques passants ouvraient un paquet ou deux, pour être sûrs qu'ils étaient bien vides, et ils fronçaient les sourcils, et me regardaient, et je leur souriais, et ils se grattaient le crâne, haussaient les épaules, et s'en allaient, pauvres petits hommes fébriles, qui ne comprenaient rien à rien. Et je riais d'eux, et je les inondais de paquets de cigarettes. Et personne en bas ne souriait. Ils s'arrêtaient quelques secondes, vérifiaient si les paquets étaient vides et repartaient en haussant les épaules. Mais pas un ne souriait, sauf une jeune fille qui me regardait en souriant depuis un bon moment déjà. Je la connaissais. Mais oui, c'était Nathalie. Nathalie. Je l'avais sûrement rencontrée quelque part. Nathalie. Elle était gentille, Nathalie, mais où avais-je bien pu la rencontrer? La seule façon de le savoir était évidemment de le lui demander. J'avais d'ailleurs jeté dans la rue mon dernier paquet de cigarettes. Je criai « Nathalie, attends-moi une seconde ». Elle fit « oui », de la tête. Je pris mon chapeau. Mais qu'aurais-je besoin de ce chapeau ridicule? Je le lançais dans la direction de la fenêtre. Il amorça une courbe indécise, mais, son sort ne m'intéressant nullement, je me tournai vers la porte, sortis, et descendis l'escalier en courant. Arrivé sur le trottoir, je saisis le bras de Nathalie. « Bonjour », me dit-elle, en souriant toujours. « Bonjour, Nathalie. Comment vas-tu? »

LE CIMETIÈRE DE MORUES

Nous avions planté notre tente sur la colline qui surplombe l'Anse-à-Valleau. C'est en bas, en plein village, que, après souper, le phare du scooter avait refusé de fonctionner. Nous étions parvenus à gravir dans la nuit la longue côte, mon frère conduisant le plus lentement possible, et moi tenant à bout de bras une lampe de poche, pour éclairer la ligne blanche de la route.

Nous regardions le village paisible au-dessous de nous. Près du quai, je distinguais les ombres de quelques barques. Au large, des lumières laissaient deviner un navire. Il faisait chaud pour une nuit de septembre, et nous décidâmes de visiter à pied le village.

Nous le traversâmes presque endormi. Nous parvîmes à la plage. J'allumai ma pipe, en m'abritant du vent derrière une barque renversée. Personne que nous sur la plage. La marée montante nous lançait d'énormes vagues qui venaient mourir à nos pieds. L'odeur du varech se mêlait à celle des morues qui attendaient, sur de grands grillages derrière nous, que le soleil vînt les sécher. Mon frère chantait en Italien, de sa mauvaise voix de basse, l'air de Chrérubin, des Noces de Figaro.

« Dieu, que tu fausses! », lui criai-je pour vaincre le bruit de la vague qui se brisait devant nous. Il ne m'entendit pas, ou ne voulut pas m'entendre. Je le laissai à ses vocalises, et marchai sur le sable humide. Devant moi,

une partie de la plage était couverte de gros gallets blancs. Je m'y rendis. J'avais la folle et enfantine envie de lancer des pierres dans l'eau. J'en pris une, que je laissai retomber aussitôt. Ce n'était pas une pierre. C'était visqueux, flasque. Je songeai à une pieuvre. J'appelai mon frère. Il s'approcha avec la lampe de poche, éclaira la chose: c'était une tête de morue. Il promena le faisceau lumineux sur la plage: nous étions entourés de têtes et de queues de morues, attendant que la marée vint les chercher.

Les yeux ouverts, la bouche souvent béante, les têtes nous regardaient méchamment, comme si nous étions des profanateurs, des vandales venus troubler leur repos. Leur menton blanc, leur large gueule à moustaches, leur crâne vert et aplati leur donnaient un aspect méprisant. On les avait péchées, tuées, découpées, vidées, mais, après une seule journée sur la terre, elles retourneraient à la mer. Une vague plus forte venait d'en reprendre quelques-unes. Nous restions là, bras ballants, médusés. Mon frère dit, sentencieusement: « Ainsi meurent les morues ».

Je me mis à rire. J'imaginais ma tête, là, parmi celles des morues, yeux ouverts, bouche béante, mon corps reposant sur les grillages des séchoirs. J'imaginais la tête de mon frère, et celle de Saint-Jean-Baptiste, la tête de tout le monde, têtes noires, blanches ou rouges, de toutes les grosseurs et de toutes les formes, attendant patiemment et en faisant la moue, sur toutes les plages du monde, que la mer les reprenne, et je ne pouvais m'empêcher de rire. Qui n'aimerait pas avoir sa tête, empilée parmi tant de têtes, s'amolissant sur le sable humide? Comme je rigolerais de voir une morue s'approcher de la mienne et, la prenant pour une pierre, la jeter dans l'océan, pour le simple plaisir d'entendre « floc »!

LA POULE

J'avais six ans. Ma mère venait de mourir. Sans rien y comprendre, j'avais senti que je devais afficher ma mine la plus triste. Je me souviens même d'avoir pleuré. Après l'enterrement, nous étions revenus à la ferme. Mon père, qui n'avait pas desserré les dents depuis trois jours, me prit sur ses genoux et me demanda:

— Sais-tu ce que ça veut dire, « mourir »?

Je secouai la tête.

— Veux-tu que je te l'explique?

J'eus peur. Et, pourtant, je secouai la tête, pour dire oui, cette fois.

Nous nous levâmes. Mon père me prit par la main, et m'emmena au poulailler. Il me laissa à la porte, dut se pencher pour y pénétrer, et ressortit aussitôt avec une poule qu'il tenait fermement sous son bras. La poule se débattait un peu, secouant la tête, tentant d'ouvrir les ailes.

— Tu vois, fit mon père, elle est vivante.

Il la saisit d'une main, par le cou, la fit tournoyer quatre ou cinq fois autour de sa tête, d'un grand geste, dans un déluge de plumes. Puis il jeta la poule inerte sur le sol.

— Maintenant, elle est morte.

Je regardai la poule, remarquai ses yeux fermés, vitreux, sa langue sortie, son cou désarticulé. Mon père vit que je

comprenais. Il rentra à la maison, me traînant avec la poule, derrière lui, silencieux comme moi.

Ma sœur ainée fit cuire la poule pour le souper. Je refusai d'en manger. On n'insista pas, et je me contentai de regarder ma sœur la dépecer

LE COMÉDIEN

Depuis quelques années déjà, il avait pris l'habitude de fêter seul son anniversaire de naissance. « C'est ce soir que je me saoule », se disait-il une fois par année, en se présentant à un comptoir de la Régie des Alcools, son pain quotidien sous le bras et une poche de son veston gonflée du fromage habituel. Une fois par semaine, le lundi, il achetait aussi une livre de beurre. Mais, cette année-là, son anniversaire était un mardi. « Au moins, se dit-il, le beurre ne sera pas encore rance ». Et c'est allègrement qu'il ressortit du magasin de la Régie, une bouteille de Chianti à la main.

Il monta d'un pas athlétique et joyeux les deux étages de l'escalier qui menait à sa chambre. Il s'arrêta un instant devant sa porte, le temps de reprendre son souffle et de trouver sa clé. Il entra enfin et posa ses précieuses provisions sur la table de bois peint qui occupait le centre de la pièce. Il replaça les couvertures sur son lit, sans doute pour donner à la fête une certaine dignité. Il se mit alors à table pour trancher son pain et son fromage avec la minutie et la perfection qu'il apportait à tous les gestes qu'il accomplissait fréquemment depuis des années. Il beurra le pain et y disposa le fromage de façon à ce qu'il ne restât pas de fromage sans pain ni de pain sans fromage. Il mangea le tout avec son appétit moyen d'ascète

par contrainte, se versant de temps à autre un petit verre de vin.

Son repas terminé, la bouteille était encore à moitié pleine, comme il l'avait prévu. « C'est maintenant que je me saoule », se répéta-t-il pour bien s'en convaincre, sachant que le peu de vin dont il disposait y serait très insuffisant, et qu'il devrait utiliser toutes les ressources de l'autosuggestion pour parvenir à un vague état d'ébriété psychologique. Il se versa un premier verre, qu'il but lentement en le serrant entre ses mains pour le réchauffer, croyant qu'un vin tiède aurait plus d'effet. « Pour du Chianti, il est assez fort », se dit-il en fronçant les sourcils pour chasser un mal de tête imaginaire qu'il sentait déjà s'installer au-dessus de ses yeux, près des tempes. Il secoua la tête, se frotta les yeux pour comprimer la douleur. Il les ferma pour boire un second verre de vin. En les rouvrant, il s'efforça de loucher. La bouteille lui sembla se dédoubler, former avec l'assiette et la livre de beurre entamée une nature morte vivante, élastique, valsant en mesure avec les variations de son strabisme. Satisfait, il posa son verre et, bien que sachant où le trouver, prit la peine de fouiller dans les poches de son pantalon à la recherche de son tabac. En mettant machinalement la main à la poche de sa chemise, il dut se rendre à l'évidence qu'il était bien là. Il se roula une cigarette, sans négliger d'y mettre une certaine négligence, ce qui lui donna une cigarette conique et de densité inégale. Il jeta le papier, plaça le tabac dans une nouvelle feuille qu'il roula un peu mieux, mais qu'il mouilla tellement pour la coller qu'elle se déchira lorsqu'il la porta à ses lèvres. Il remplaça encore une fois la feuille et, songeant au gaspillage que son entêtement pourrait occasionner s'il ne réussissait qu'au cinquième ou dixième essai, il s'ap-

pliqua si bien qu'il obtint une cigarette presque parfaite, uniformément cylindrique, et qu'il fut un peu déçu de son succès. Mais il crut se rappeler avoir lu quelque part qu'un homme en état d'ébriété pouvait réussir un travail délicat parce qu'il ne ressentait aucune tension nerveuse, et il en fut rassuré. Il sortit de sa poche une grosse allumette de bois, de celles qu'on utilise depuis longtemps pour allumer les vieilles cuisinières, et alluma sa cigarette. Il expira une fumée épaisse et alluma aussi une bougie fixée dans le goulot d'une bouteille, celle de son vingt-septième anniversaire. Il but lentement un troisième verre de vin, puis se leva et fit quelques pas en direction de l'évier. Il se crut justifié de tituber, et même de s'appuyer au mur pour ne pas tomber. Il jeta un coup d'œil au miroir, se sourit d'une bouche qu'il voulait pâteuse, déformant son sourire en une vague grimace. Il descendit la fermeture éclair de sa braguette, urina dans le lavabo, s'appuyant le front contre le mur, comme si sa tête eût été un poids trop lourd à porter. Il fit couler l'eau du robinet, s'épongea le front avec sa serviette encore humide du matin, qu'il laissa ensuite tomber sur le plancher, et retourna à la table. Il saisit la bouteille, but à même le goulot, en laissant couler sur ses lèvres et son menton quelques gouttes du clair liquide rouge. Lorsque la bouteille fut vide, il la fit rouler sur la table. Il s'attendait à ce qu'elle se rende jusqu'au bout, et tombe. Mais, à son plus grand étonnement, elle décrivit un demi-cercle, revint en arrière, oscilla encore, puis s'immobilisa. Il aurait voulu entendre le bruit délicat du verre qui se brise, mais, dépité, il n'osait pas la reprendre et la briser ouvertement, une telle violence lui déplaisant, mais aussi parce qu'elle équivaudrait à mettre cartes sur table et avouer: « Voilà: je ne suis pas maladroit. Je suis même lucide ». Car, pour

lui, briser volontairement du verre était un geste très normal et qui ne pouvait guère s'associer à l'état d'ébriété dans lequel il lui plaisait de se croire. Il laissa donc la bouteille, plutôt porta rapidement sa main à sa bouche, se précipita à l'évier, retira sa main. Mais rien ne sortit. Il fit encore quelques efforts pour vomir, et y parvint enfin en s'enfonçant deux doigts dans la gorge. Il se rinça la bouche, de plus en plus satisfait. Il tenta de se souvenir de tout ce qu'il avait pu lire au sujet de l'alcoolisme. Il revit mentalement *Un Singe en hiver,* mais n'y trouva rien d'intéressant, rien d'imitable. Il revit aussi quelques films, mais il les soupçonna de ne pas être rigoureusement scientifiques.

C'était sans doute sous l'effet de l'alcool que son imagination faisait défaut. C'était sans doute aussi sous l'effet de l'alcool que ses mains tremblaient. Il les enfouit dans ses poches, pour ne plus les voir. C'était impossible. Il ne pouvait être vraiment saoul, comme une vulgaire bête humaine. Il ne pouvait être physiquement ivre, comme n'importe qui, comme son voisin de palier, comme ces hommes au sourire immonde qu'il rencontrait dans l'autobus le vendredi soir. Car, après tout, qu'est-ce qu'une bouteille de Chianti? Ce n'est tout de même pas la mer à boire. Et il l'avait fait si souvent. Mais jamais avec tant de succès. Tout avait bien marché, même le vomissement. Il y avait bien la bouteille qui ne s'était pas laissée briser, mais ce n'était qu'un détail. Oui, sans doute, tout avait trop bien marché. Mais il ne pouvait s'être laissé prendre à son rôle au point que ses mains en tremblassent. Il tenta de réprimer un hoquet, mais n'y parvint pas, et le bruit grossier qui sortit de sa bouche l'inquiéta encore davantage. Une bouteille de Chianti? mais ce n'était pas assez, jamais assez! Avait-il pu se laisser prendre à son

propre jeu au point non seulement d'y croire, mais que son corps s'y laissât prendre aussi? C'était trop fantastique pour qu'il pût y croire. Il jeta un coup d'œil au miroir: il avait l'air tout à fait normal, sauf, peut-être, pour quelques cernes sous les yeux, qui ne pouvaient être causés que par la fatigue. Il sentit le besoin de sortir sur le balcon, prendre un peu d'air frais. Ou plutôt, il n'en sentit pas le besoin, mais en eut tout simplement le goût. Il sortit, s'appuya à la balustrade, aspira quelques bouffées d'air pur. Il se sentait déjà beaucoup mieux. Ses mains étaient calmes, peut-être un peu frissonnantes, un peu nerveuses, mais elles ne tremblaient définitivement pas.

D'ailleurs, s'il avait été ivre, il serait déjà tombé par-dessus la balustrade dangereusement basse, surtout de la façon dont il s'appuyait maintenant, trop penché en avant. Et il se sourit, soulagé. Il avait eu une peur bien folle. Lui, ivre? Allons donc! C'était tout simplement impossible.

Il se sentit un peu étourdi, sa tête lui sembla trop lourde pour son corps. Il glissa par-dessus la balustrade, sans un cri, sans un mot, sans un geste pour se retenir, sans même s'en apercevoir.

De la balustrade au trottoir de ciment, il y a exactement trente-deux pieds. Un homme qui tombe d'une telle hauteur atteint généralement une vitesse de trente à quarante-cinq milles à l'heure, et on considère une telle vitesse de chute comme fatale, à moins de tomber sur ses deux pieds.

L'homme dont le sort nous intéresse tomba sur la tête.

JACQUES FONTAINE

QUENOUILLE

Conte

JACQUES FONTAINE — Journaliste, était attaché à la rédaction de *La Presse* lorsqu'il la quitta en 1958 pour aller en Ethiopie où il enseigna le français et l'anglais pendant trois ans. A son retour, entra au *Nouveau Journal* et, présentement, est rédacteur au *Petit Journal.* Agé de 25 ans, marié, un enfant. Avant son départ pour l'Afrique a également écrit les scénarios d'une série de films pour enfants réalisés par le Service International de Radio-Canada.

Un rectangle de soleil, tracé par l'encadrement de la porte, s'asseyait au pied du mur; une moitié éclairait le plancher, l'autre s'adossait au mur de pierres blanchies à la chaux. Chaque grincement de la porte taquinée par le vent poussait les ombres des barreaux dans le rayon géométrique; une à une, elles entraient par la droite, bien cassées au pied du mur en un pli parfait, s'immobilisaient pendant un temps et, sur l'ordre des gonds, reculaient pour se confondre, une à une, à la masse d'ombre d'où elles étaient sorties.

Dans la cellule un homme dormait. Ses respirations tonitruantes, cadencées par le grincement des gonds, avaient accéléré leur rythme et, tout à coup, un dernier ronflement le secoua tout entier et il se retourna d'un bond sur son matelas.

Ses yeux éteints, ses yeux-de-chien-blotti-près-du-poêle, ruminaient un bien-être animal. Ils étaient rouges des libations de la veille, mais ils avaient bien dormi et pour l'instant savouraient les dernières câlineries du sommeil. Ils regardaient sans voir.

Le visage de cet homme aurait ému Darwin. A le regarder, les théories de l'anthropologue n'admettaient plus de discussion: un nez quasi inexistant tant il était aplati, un menton fuyant, des yeux petits et clignotants, enfin, son air eût été incontestablement simiesque, s'il n'avait eu la lèvre supérieure complètement relevée par un clavier d'incisives dardant droit devant.

Il resta ainsi longtemps à regarder sans voir et, finalement, son regard se mit à suivre lentement la parade des

ombres qui zébraient les pierres blanches. Soudain, ses yeux s'allumèrent... Gendron n'avait donc pas fermé la porte...

Il se leva et sortit.

Dans la chambre voisine, le geôlier écrivait en se dictant à haute voix: « Le... 11... juin, cel...lu...le No 1 oc...cu...pée par... ditto. — Ouais! si c'était pas de lui, j'sais pas ce que je ferais. Autant dire qu'y aurais pas de prison ».

— Chalut, Chentron.

Le geôlier sursauta. Chaque fois qu'il devait adresser la parole à cet homme, la peur l'envahissait aussitôt et il se confondait alors en fausse gentillesse.

— Salut! T'as bien dormi, mon Quenouille. Puis, j'te le demande pas, c'est moi qui te le dis. (Il échappa un petit rire mesquin.) Avec tout ce que tu as bu hier soir, tu pouvais continuer plus longtemps. J'regardais ça, Quenouille: sais-tu que depuis le soir où t'as massacré Landrau, le... (il vérifia dans son livre) le 22 avril exactement, t'es le seul qui a couché ici? Ouais! à partir du 22, ça dérougit pas, Quenouille tout le long. Deux grandes pages toutes à toi.

— As-tu une chiquarette?

— Tiens, prends ma dernière, mon Quenouille, Mais... euh... irais-tu m'en acheter avant de recommencer ta trotte? hein, mon Quenouille?

— As-tu de l'archant?

— Tiens, prends une piastre.

— Chalut, Centron.

Quenouille n'aimait pas Gendron et Gendron l'avait appris de façon fort convaincante. Il ne pourrait jamais l'oublier car tous les miroirs étaient là pour évoquer sans cesse avec sadisme la perte de toutes ses épargnes dans

l'achat de trois dents en or. Chaque fois qu'une glace le giflait de son propre visage, son sourice dégénérait aussitôt en rictus. Et alors le geôlier machinait des plans de vengeance. Il avait une peur bleue de cet homme et, en attendant le jour où sa rancune serait rassasiée, il se consolait en imaginant des actes vengeurs si délicieux à la pensée qu'il en bavait goulûment.

Quenouille! il était grand, grand à n'en plus finir! et tellement mince dans ses vêtements encore plus grands que tous ses membres semblaient se disloquer quand il marchait. Il avançait par ondulations. Tout était long chez Quenouille et tout était vertical: ses épaules se perdaient aux naissances des clavicules dans les biceps de ses longs bras accrochés à son cou; ses larges mains ballaient, très basses, comme les poids d'une balance. Il pouvait se gratter le genoux sans se courber. Personne dans le village n'ignorait la force de ces bras-là. Une tresse de muscles y grimpait des poignets jusqu'au cou et quand cet homme frappait, ses poings étaient des enclumes.

Au sortir de la prison, l'horloge de la mairie sonnait les huit heures. Des maisons aux fenêtres encore closes, des hommes sortaient pour se diriger vers leur travail.

Quenouille, lui, se dirigeait vers la taverne. Il remontait la marée d'ouvriers n'en regardant aucun. On le saluait toujours et il répondait rarement. C'était normal, tous les matins devaient commencer ainsi. On ne remarquait plus son air d'épouvantail. Sa présence était devenue aussi inhérente au caractère et à l'intimité du village que le spectacle de l'église sans clocher, lequel, depuis que la foudre l'avait détruit quinze ans plus tôt, n'avait jamais été reconstruit. Il n'était plus le sujet de conversation. Faute de courage, les bonnes gens l'avaient accepté avec ses volontés et caprices.

Car Quenouille avait ses volontés. Depuis son arrivée dans le village, on ne se souvenait plus quand, tous ceux qui avaient eu affaire à lui en gardait encore le souvenir marqué quelque part, de sorte que Quenouille, sans le savoir, était l'objet de leur vengeance et de leur mièvrerie.

Il arriva devant le magasin-général, le seul endroit où parfaire la commission de Gendron. Il continua tout droit sans ralentir son pas. Pourquoi aurait-il été question d'acheter des cigarettes? Le geôlier lui avait tendu un dollar et l'argent lui appartenait en propre et en entier. Et, pourtant, Quenouille n'était pas exactement ce que l'on peut appeler voleur. Non, il prenait possession, s'accaparait tout simplement. Et jamais à l'insu du propriétaire. A quoi pensait Gendron en lui confiant un dollar? La chose demeurait sans réponse et ne tracassait surtout pas Quenouille. En somme, c'était comme si l'argent lui avait été donné.

Et il en avait besoin. A l'époque où il était au service des religieuses du couvent à titre de jardinier, ça pouvait aller — en vérité, durant cette période de travail, sa réputation s'était même rehaussée. Mais maintenant il n'y avait plus que la taverne et, le soir, la prison. D'ailleurs il y était beaucoup mieux logé. Dans sa cabane, là-bas, à cinq milles du village, près des huîtrières à Painchaud, il était à la merci des vents glacés de la mer. Et si loin! si loin quand, à la fermeture de la buvette, la nuit dansait dans ses yeux!

Ainsi Gendron venait de perdre un dollar. C'était inexplicable! Et surtout depuis cette histoire des chasseurs anglais!... cette fois où Quenouille, après leur avoir servi de guide, s'était emparé en retour de leurs couvertures de laine et d'une paire de hautes bottes, en dépit des protestations, des menaces et de l'argent offert. Les objets de

luxe avaient été un supplice à la convoitise de Quenouille et Quenouille n'endurait jamais la tourmente. Or, l'Anglais s'était plaint et Gendron, au nom de la loi, s'était donc rendu chez Quenouille. Il était revenu les mains et le sourire vides.

Quatre buveurs avaient précédé Quenouille à la taverne. Le garçon de table achevait à peine le balayage d'ouverture que déjà l'accordéon gémissait dans un coin.

— Landrau! attention! lança un petit vieux, qui enchaîna aussitôt: « Bonjour, Quenouille! »

L'accordéon se tut instantanément et tous saluèrent le nouvel arrivé.

— Chalut. Tu fas la prisser la machine, Lantrau.

— J'y vais doucement. J'fais attention, expliqua Landrau, terrifié.

— Tu fas la prisser, la machine. Pi après c'est moé qui fas te prisser.

— Joue-moi une tune, Quenouille, tenta un esprit conciliant.

— Oui, c'est trop tranquille, ici. Joue ta machine, pi j'te paye une bière, offra un autre.

— Ch'ai pas pessoin de ta pière.

— Comment ça?

— Tu bois plus?

— Ch'pois encore pi ch'ai une piastre.

— Tiens, t'as fait des grosses affaires à matin...

En le voyant apparaître, Landrau avait pâli. Il avait immédiatement posé l'accordéon sur la table et s'en était discrètement éloigné pour la laisser à Quenouille: cette table lui appartenait et l'accordéon aussi. Quenouille était propriétaire de l'instrument depuis qu'il l'avait enlevé à Landrau, l'automne d'avant et maintenant, avec le con-

sentement de Quenouille, il ne le reprenait qu'en son absence. L'homme n'avait pas le choix et s'était résigné.

Il s'était consacré ce soir-là, lorsque, ennuyé par la musique de Landrau, il lui avait enlevé l'accordéon des mains et s'était mis à jouer comme nul ne l'avait jamais fait dans le village! Il avait joué pendant quatre heures sans arrêt.

Quenouille, le vaurien, s'était consacré musicien et ses mélopées avaient rempli le cœur des hommes. Ils avaient fait cercle autour de lui et sa table s'était remplie de bouteilles. Alors une violente quinte de rire l'avait enlevé; un drôle de rire qui s'était confondu à son accordéon. Ç'avait été soudain une fête chez Quenouille. S'étouffant, crachant, il avait ri de plus bel et son accordéon, sautant avec ses épaules, avait chanté de plus bel. Les hommes s'étaient regardés consternés. Il avait joué l'instrument, l'enthousiasme des buveurs l'avait intégré à la communauté et ça l'avait fait rire. Quenouille s'était réjoui pendant un temps.

Oui, pendant un temps seulement, car Landrau y avait mis fin. Ne réalisant pas, le pauvre, qu'il l'avait perdu pour toujours, il avait voulu reprendre son accordéon et, poussé par une témérité incompréhensible, avait beaucoup insisté. L'inévitable était donc arrivé: Quenouille l'avait « consciencieusement massacré », comme disait Gendron.

Et depuis, Quenouille-accordéoniste buvait gratuitement à longueur de journée et aboutissait tous les soirs chez le geôlier, le plus souvent pour avoir frappé trop dur.

Or, il n'y avait aucune raison pour que son programme ait été différent ce jour-là. Il avait passé la journée à la taverne où, le soir, comme d'habitude, les clients s'étaient faits plus nombreux.

— Câlice, Quenouille! t'as rien de plus gai?

— Regardez-le: il parle tout seul.

— Change de tune, Quenouille!

Ivre, Quenouille parlait à travers sa musique. Il poursuivait une pensée et ne prêtait attention à personne.

— De quoi tu jases comme ça, Quenouille?

— Ben oui! raconte-nous ça.

— T'as quet'chose à nous dire, Quenouille?

— Parle plus fort. Taisez-vous les gars!

— Pi... pi... et pi... faut que ch'y troufe un nom... Rocher... non, Quenouille... oui! Quenouille!... non. Paul... Ronald, Chean-Pierre... Rocher... pi ch'fas y troufé un nom... pas un nom de fou comme Quenouille... ch'y trouferai pas un nom te même... à c'te p'tit bout... y praillait...

Gendron entra et, pour faire son effet, demanda à Quenouille s'il avait décidé où il coucherait ce soir-là.

— Y'a pas eu le temps d'y penser, se permit un des buveurs. Y'est tellement occupé qu'y parle tout seul.

— Tu parles! lança un autre. Faut qu'il trouve un nom.

— Aie! c'est assez rare qu'il parle, dit Gendron, on va l'écouter quand ça lui arrive. A qui c'est qu'il faut que tu trouves un nom, mon Quenouille?

— Ch'men allait chez nous... long te même... tout cheul chu'l trottoir... en pleine nuit. Y praillait pas assez pour réfeiller les ponnes sœurs... pi... pi... ch'fas y montrer à chouer te la machine... pi ch'fas y troufer un nom... ça fait que ch'l'ai empoigné sous ma froque... tout chelé... pi quand ch'u arrifé... y tormait, oui!

Encore une fois, sans le vouloir, l'homme avait complètement gagné son auditoire. Un silence absolu accompagnait maintenant les paroles de Quenouille et même Ernest, le garçon de table, s'était arrêté de laver les verres.

— Oui! y tormait... tout p'tit... gros te même... gros même pi c'est à moé!

Et il se mit soudain à hurler comme s'il revendiquait quelque-chose.

— C'est à moé, Quenouille! ch'l'ai troufé, pi c'est à moé! Y'a pas réfeillé les ponnes sœurs, c'est à moé!

— Qui a pas réveillé les bonnes sœurs? demanda Gendron.

— Ah! oui, ah! oui, c'est à moé...

Il regarda autour de lui, les yeux hagards, et ne rencontrant aucune opposition, se calma enfin.

— ... ça fait que... ch'l'ai enfeloppé dans la couferture à l'Anclais... pi y s'est mis à prailler encore... ça fait que ch'ai pensai que ça y prend tu lait! ça fait que... ça fait que... ch'u reparti... pi ch'u reparti pour y chercher tu lait pi... pi... ça fait que...

D'un coup, il bouscula sa chaise et sortit en trombe en renversant une table.

Ce fut Gendron qui osa le premier rompre le silence. Il connaissait maintenant la suite, lui, et il fallait faire une mise au point.

— Ça fait que ch'l'ai retroufé, dit-il en imitant Quenouille, endormi chu'l perron du magatssin-chénéral à teux heures à matin.

Gendron n'eut pas le succès qu'il souhaitait: sans pouvoir se l'expliquer, les hommes n'avaient plus envie de rire.

— Rien n'empêche qu'il en raconte pas souvent des histoires. Quenouille parle jamais, dit Gendron, puis quand il parle c'est qu'il y a quelque chose qui le tracasse. (*Il pousse un long soupir.*) Ouais, ouais, faudrait ben que j'aille voir ce qu'il y a là-dessous. Ah! j'peux jamais boire un verre en paix.

— T'inquiète donc pas avec les histoires à Quenouille, Gendron.

— Laisse-le faire, ça le soulage. Vas-y voir, Gendron, ce que fabrique Quenouille, si ça te fait plaisir. Vas-y voir si ça te fait du bien.

Avant de refermer la porte, le geôlier sentit le besoin de se justifier. « Il faut ben, dit-il, c'est ma job. Bon, ben... bonsoir, les gars! »

La veille, l'accordéoniste avait en effet trouvé un enfant déposé sur le seuil de la porte du couvent. Il l'avait pris aussitôt sans hésitation et, titubant, s'était empressé vers sa cabane. Il avait trouvé l'enfant et par conséquent l'enfant lui appartenait.

Mais ce qui bouleversa Quenouille de tendres émotions fut la déduction qui intervint ensuite dans son esprit: si l'enfant lui appartenait, cet enfant était aussi son fils et, lui, Quenouille, était donc son père. Cette pensée lui avait gonflé le cœur de sentiments étranges et inconnus. Il avait inconsciemment redressé la tête et aspiré à pleins poumons. Le concept d'une grave responsabilité s'était dessiné dans les vapeurs de son ébriété et il en avait frissonné d'amour-propre. Sa liberté, jusqu'à ce jour sans but, s'était définie; sa volonté s'était enfin clôturée. Ainsi qu'un grand arbre, Quenouille s'était senti prendre racine et la perspective de l'action l'avait réchauffé comme une sève.

Or, il était effectivement reparti pour chercher du lait à l'enfant mais ayant trouvé porte close au magasin-général, il avait décidé d'attendre l'ouverture et s'était aussitôt endormi. Le lendemain, il avait tout oublié, et avec le dollar du geôlier...

Gendron prit soin de s'armer et se rendit en hâte chez Quenouille. Il pressentait avec joie que l'heure de sa ven-

geance était arrivée. Il trouva Quenouille allongé tout près du poupon, ainsi qu'une bête fauve veillant à la tranquillité de son petit. Le geôlier tenta d'abord brièvement de le convaincre de lui rendre l'enfant; puis, l'arme au poing, décida enfin de s'approcher. Quenouille bondit, trois détonations retentirent et le crâne de Gendron se broya sur une poutre de chêne.

Atteint de deux balles, Quenouille se détendit comme un arc dans une course effrenée et, arrivé à la mer, s'arrêta instantanément au bout de sa corde et s'écroula.

Un vent puissant avait amené l'orage. La nuit s'allumait d'éclairs que la pluie éteignait aussitôt. Quenouille gisant comme une épave gémissait. Il vivait encore grâce à une violente colère qui accélérait ses pulsations et, comme les éclairs dans la nuit, sa colère le rallumait dès qu'il allait s'éteindre. C'est en tonnant, lui aussi, qu'il aurait voulu se faire entendre, mais il ne lui restait de force que pour gémir et attendre, dans sa douleur, que le tonnerre, dont il s'appropriait la force, vînt en son nom interprèter son courroux.

Il s'apaisa enfin avec l'orage et se sentit partir loin, très loin. Il regarda, fasciné, le jeu des nuages légers et tendus qui, s'agrippant d'étoile en étoile et perdant prise, s'élançaient lentement vers la prochaine, attirés comme par un phare. Il se mit à les compter et recommença plusieurs fois. De ses yeux, il tira des lignes joignant les étoiles et forma d'innombrables figures géométriques qu'il parcourut fièvreusement du regard, comme le malade, les motifs fantastiques de la tapisserie de sa chambre.

Et la peur s'empara de Quenouille.

Ecrasé sur le sable trempé, il tremblait de tous ses membres. Quenouille avait peur et avait froid. Il avait peur d'en finir, il avait froid d'être seul. Dans sa fièvre, il se

vit reprendre sa course et fuir à pleines jambes sur des cimes enneigées, au rythme précipité et assourdissant de milliers d'accordéons assourdissants; il vit sa silhouette dégingandée bondir au ralenti de falaise en falaise, enjamber des gouffres, dégringoler des précipices; il entendit des hurlements atroces dont les échos acharnés lui assomèrent les tempes; il sentit des masses lourdes comme des rocs s'agglutiner à ses pieds et il se vit disparaître dans des abîmes sans fond sur lesquels des montagnes se refermaient comme des couvercles...

Sur le sable glacé, Quenouille se tordait comme un ver et un effroyable roulis lui donnait le mal de mer... Mais quand la lune se dévoila, toute pleine, et qu'il s'aperçut qu'elle le regardait, câline, il en fut soudain hypnotisé et il se sentit monter lentement dans les ténèbres... Quenouille ne pouvait en détacher les yeux sans être repris aussitôt d'un affreux mal de mer... Impuissant et soumis, il se laissa enfin bercer dans la nuit et il sanglota comme un enfant quand la lune lui parla.

— Viens, Quenouille, grimpe les étoiles. Je te jouerai de la musique. Le creux de mon épaule sent bon, vois la chaleur fauve de mes yeux et vois comme mes seins sont blonds, mes cuisses fortes. Viens, Quenouille, n'hésite plus. Songe combien tu m'as voulue ces soirs, où, mauve mirage, une chevelure noire a frémi dans ta pensée. Ce soir tout est fini. Viens, Quenouille, ce soir tout commence. Allons, prends ces étoiles, elles t'appartiennent. Prends ces étoiles et grimpe me voir à mon hublot. Vois comme mes seins sont blonds. Mon ventre a le velours de la pêche, mes cuisses sont fortes, ma nuque frémissante.

Et alors des voix de femmes, toutes plus douces et plus suaves les unes que les autres, envahirent son cerveau.

— Et moi, la Nuit, je te dis de monter avant que je n'éteigne mes étoiles. L'aube t'emportera et Lune se sera tue. Il sera trop tard, Quenouille. Monte, monte. Là-haut, le langage ne se sent plus.

— Ce soir, tout est fini, Quenouille, ce soir tout commence.

— Et voici que tu es l'île de tes yeux. Tes yeux solitaires sont des étangs vitreux. Je suis la nymphe pourpre du grand vent argentin qui souffle en accord avec ton cœur rebel dans ces soies et rubis insaisissables. Grimpe, grimpe, Quenouille, car je te brûlerai les dents. Je suis la nymphe pourpre du vent et je te dis que tu as le mal de la vie, le mal de la Nuit. Par les étoiles, grimpe son mur bleu, va te pencher par la lune.

— Oui, lève-toi, prends moi la main et montons, Quenouille. Je connais Lune, elle est belle. Je suis son sourire, le Silence. Montons, et en reglissant dans le bleu de la nuit tu seras bercé par le bleu-nuit de l'amour.

— Et voici que tu as le mal de l'amour. Viens, Quenouille, lève-toi.

— Lève-toi, monte.

— Prends-moi la main.

— Ce soir, ton cœur est mouillé comme le sable mais, là-bas, il y a des mers pour s'enivrer.

Et toutes lui parlèrent en chœur.

— Là-bas, il y a des mers pour s'enivrer, des pics pour y vociférer d'azur. Il y a des femmes bleues, des femmes vertes, des secrets dans les yeux. Il y a des endroits où l'on rit, où l'air est d'alcool, le vent d'opium. A l'aube, il y a des faons dans la rosée.

A l'aube, Quenouille était parti. Son corps était monté avec la marée.

MARIE-CLAIRE BLAIS

LES VOYAGEURS SACRÉS

ou

"L'INVRAISEMBLABLE INSTANT"

Poème

MARIE-CLAIRE BLAIS — Publie en 1959, *La Belle Bête,* à l'Institut Littéraire de Québec. En 1960, *Tête Blanche* (Institut Littéraire). 1961, publication de *La Belle Bête* à Paris, chez Flammarion. Little Brown and Company, New-York publie la traduction de *Tête Blanche* et de *La Belle Bête* en 1961. On traduit ensuite *La Belle Bête* en espagnol. En 1962, un troisième roman *Le jour est noir* paraît aux Editions du Jour de Montréal. En 1961, publication d'une quinzaine de poèmes dans les ECRITS DU CANADA FRANÇAIS. Deux pièces jouées. Etudes libres à la Faculté des Lettres de Laval et à la Faculté de Philosophie de Laval. Prépare un roman, des poèmes et une pièce de théâtre.

INSTANT PREMIER

Allegro Vivace. Premier mouvement.

Ces mains admirables qui reposaient encore dans une élévation inachevée attendaient, comme en songe, le souple retour de l'orchestre. Elles attendaient l'harmonie. Les doigts frémissaient à peine au-dessus du piano: peut-être glissaient-ils déjà sur des vagues sensibles, suspendus au silence des fleuves obscurs?

Ainsi pensait Miguel, assis auprès de sa femme Montserrat, dans cette salle de concerts de Paris. Il n'était qu'un témoin de la musique parmi les autres, un voyageur du réel qui se reposait doucement pendant cet instant du dimanche, 3 mai. Miguel aimait ce concerto de Mozart.

Il était quatre heures. Miguel entrait lui-même dans ce déclin du jour, sombre comme ce soleil qui enténébrait les longues pierres des voûtes, à ce moment-là, dans toutes les cathédrales de France. Cathédrales nocturnes qu'il avait contemplées, auprès de Montserrat, le mardi et le mercredi.

« Cette semaine est bien lente » avait dit Montserrat, en marchant sous les portails de flammes et de cendres, « Je suis lasse. » Sa respiration trop lente avait inquiété Miguel: il en avait souffert comme en ce matin où elle lui avait souri avec impatience, au seuil des escaliers d'une

maison d'Espagne. Ce sourire en pleine ombre, figé, aigri. Parfois, Montserrat avait cet âge indéfinissable qui la marquait brutalement, alors elle respirait vite croyant dissiper aussitôt un flot de colère ou d'ennui. Miguel craignait les passions mortelles: Montserrat savait les trahir d'une seule respiration.

« C'est dimanche, Miguel, mon amour. »

Non, elle ne disait rien. Elle écoutait. Elle regardait les mains du jeune pianiste qui erraient très loin dans des cercles limpides qu'elle seule voyait. Elle avait sculpté ce visage, elle avait sculpté ces mains, dans le marbre, dans la pierre, dans le bois... Jeudi, Vendredi ou Samedi? Elle ferma les yeux.

Miguel sentit tendrement qu'elle avait fermé les yeux, afin de ne plus exister que par elle-même, soumise au soir violent de son être. Ainsi, Montserrat commença à se souvenir avec plus de sagesse.

Montserrat. Montserrat.

Il disait simplement son nom pour savoir dans quelle profondeur elle vivait, soudain, ah! Saisir cet amour qui s'enfuyait.

Miguel. Miguel.

— Eloignez-vous de moi, Johann.

Elle avait sculpté ce visage dans le bois, oui, mercredi, jeudi et vendredi. Elle avait voilé ces traits incertains mais splendides, le regard, surtout, l'avait pénétrée d'une grâce fugitive et douloureuse.

— Eloignez-vous de moi, Johann.

— Johann doit rentrer en Italie, dimanche pour le Festival de Venise. On l'attend là-bas. Irez-vous aussi Montserrat?

— Je resterai à Paris avec Miguel.

Des voix connues et inconnues s'éveillaient dans sa conscience.

« Cette nuit, je dormirai mieux, pensa Montserrat, (elle ne songeait plus aux mains de Johann qui ne jouaient que pour elle) oui — quel sommeil, n'est-ce-pas Miguel? Comme ce sommeil si lourd en Espagne qui nous laissait nus et désertés sur une grève merveilleusement pâle. »

Johann connaissait l'heure de gloire, en ce dimanche: Miguel avait été rejeté par cette même gloire, dimanche dernier, à la même heure. Un bonheur profond les séparerait toujours l'un de l'autre. « Pourquoi est-ce vous Johann, plutôt que moi? Pourquoi êtes-vous l'élu? » « Cette nuit, je dormirai enfin, pensa Montserrat. »

Elle se souvenait parfaitement de l'échec qui avait déchiré son mari, dimanche, au théâtre, lors de la première de sa pièce. « Peut-être, est-ce à cet instant-là que Miguel perdit la foi plutôt que lundi, dans la cathédrale de Chartres? »

Elle ouvrit les yeux.

Johann attendait l'orchestre, tête penchée au-dessus de ses mains vastes et inanimées.

C'est ainsi qu'elle avait rapidement dessiné son visage sur un vieux cartable, avant d'oser incliner ce front dans les formes du bois, dimanche, oui, dimanche, le jour de l'échec de Miguel, déjà?

Montserrat. Montserrat. Dit Miguel sans la regarder, pendant le premier mouvement...

Dimanche...

DIMANCHE

Dans quel but ce jeune poète écrivit-il cette histoire d'anges incompris? Pourquoi, ce Jugement Dernier? Nul

ne le sait. Que se passe-t-il dans l'esprit de ce metteur-en-scène maladroit et émouvant qui croit faire jaillir des vies d'hommes quand ses personnages se dérobent de lui soudain et se métamorphosent en agiles fantômes ironiques? Comment créa-t-il cette lente peine qui vient du fond des temps, comment trouva-t-il l'impudeur de l'animer hors de lui? Miguel, dites-moi, je voudrais tant savoir.

Ainsi pensait Johann assis auprès de son amante Montserrat, dans ce théâtre de Paris. Il aimait cette pièce. Il ne pouvait se défendre de l'aimer passionnément. Mais le public ne désirait pas connaître ce nouveau tourment... l'âme de Miguel, Miguel, l'homme jadis ignoré. La foule était lasse, elle n'acceptait plus de souffrir ni de se révolter. Que lui importait d'être juge de celui qui se perd et de celui qui se sauve? Il y avait longtemps que Dieu n'existait plus pour ces esprits. Et seul, un jeune homme nommé Miguel continuait de lutter avec des ombres, se glissait dans la nuit des comédiens — derrière les coulisses sourdes, esclave et maître d'une inspiration absolue qu'il regardait s'étendre autour de lui, comme la plainte d'une bête ingénue — reconnaissant sans cesse le cri de son propre cœur délivré, dans chaque réplique, dans chaque souffle, sous le tombeau de chaque silence, sur le masque universel de ses personnages.

Et pourtant, Miguel ne l'ignorait pas — cette tragédie n'était qu'une erreur. Il assistait à la réalisation d'une erreur. Maintenant il aurait le courage d'attendre le généreux échec de ce poème long et court comme la vie. Il ne craignait plus rien.

Il était quatre heures. Johann entrait dans le déclin du jour, sombre comme ce corps qu'il avait enlacé pendant la nuit et dont la fougueuse lueur vivait encore en lui.

« Cette semaine est trop brève » avait dit Montserrat en lui caressant les cheveux.

— N'aimez-vous pas votre mari?

— Je l'aime. Je l'aime avec violence. Mais éloignez-vous de moi. Malheur à moi, ton visage me poursuit depuis ma naissance, je ne te résisterai pas.

— Je ne savais pas tant de choses, dit l'homme.

— Tu était un très jeune homme, tu n'avais pas seize ans. Je t'ai vu jouer un concerto de Mozart à Vienne. Je me suis éprise de toi pour l'éternité.

— Cette année-là, (*c'était juste après une guerre et je voulais faire abstraction du temps*) j'ai joué le même concerto en Autriche. Et j'ai rencontré des jeunes musiciens qui venaient de tous les pays du monde, des chefs d'orchestre, des compositeurs. Parmi eux, j'ai rencontré une jeune fille qui est devenue ma femme.

— Pourquoi n'est-elle pas venue avec vous à Paris?

— Elle attend un deuxième enfant.

— Ne parlons pas davantage, dit la femme.

On était encore au premier acte. Miguel avait soif de silence. Quand atteindrait-il la fin?

Montserrat. Johann. Les deux êtres qu'il aimait le plus sur terre. Il les voyait. Ils étaient nés pour être là, aujourd'hui, innocemment contemplés par l'âme bannie de Miguel: âpres, triomphants, meurtris. Johann. Montserrat. Ils commençaient à vivre au moment où Miguel agonisait. Pourquoi lui avait-elle présenté Johann, samedi, pourquoi avait-elle invité Johann à boire du champagne avec eux, samedi, et pourquoi, ce samedi?

Chéri, il y a longtemps, que je veux te faire connaître un homme que tu aimeras beaucoup. Il n'est pas bon que tu sois seul.

— Je ne suis pas seul. Je vis avec toi.

Il l'avait vu, samedi, pour la première fois, alors que Montserrat parlait de sculpter sa tête. Johann Van Smeeden. Miguel méprisait sa mémoire trop vivante. Tout se déroulait encore sur la scène flamboyante.Montserrat portait la coupe à ses lèvres, d'un geste alangui qui enveloppait la silhouette de Johann; cette étreinte invisible n'était aperçue que de Miguel, lié à tout ce qui se passait ailleurs. Montserrat renversait la gorge et buvait doucement en montrant les dents. L'amante nouvelle était cette femme ruisselante de joie qui prenait source dans un corps nouveau.

— Je suis désolée. Johann. Vous ne devriez pas partir dimanche. Mais le repos vous attend peut-être à Venise?

— Plus que le repos, Madame.

— Ne le dites pas. Je ne veux pas savoir.

— Beaucoup d'amis m'attendront. Pourquoi ne seriez-vous pas parmi ceux-là?

— Cela est impossible. Miguel veut rentrer en Espagne, dimanche. Nous n'avons pas revu l'Espagne, depuis, dis Miguel, depuis quand?

— Il y a très longtemps, dit Miguel.

— Non, nous ne vous laisserons pas partir.

Elle rit d'ennui. Miguel la voyait rire, la main droite appuyée contre les lèvres. Non. Elle étouffait une parole surprise, une parole interdite. Montserrat ne riait jamais d'ennui. Miguel se voyait agir, debout auprès de Montserrat. « Vous avez soif Montserrat? » « Légèrement Miguel. »

Il se voit remplir la coupe, il l'offre à la main gantée de Montserrat. Elle porte une robe de velours dont les plis se perdent à l'angle des genoux. Ses jambes lisses ont la couleur des fruits.

— Miguel ne boit jamais. Miguel travaille beaucoup. Je dois toujours lui rappeler que Minuit a sonné. Si Miguel le veut bien, nous retournerons en Espagne.

L'étreinte invisible fût interrompue par un regard de Johann.

— Non, éloignez-vous de moi.

— Vous savez bien que je dois rentrer, et dès dimanche.

Alors les amants immobiles s'étaient séparés. Johann parla du printemps de Paris, de l'étrange fraîcheur des jeunes filles de Paris.

— Il y a un espoir souverain dans les yeux des jeunes filles, dit Johann.

— De quel espoir parlez-vous?

— Vous ne pourrez jamais découvrir cela, dit Johann, assombri.

— Pourtant mon mari sait beaucoup de choses et il me les apprend à mesure qu'il les voit, dit Montserrat.

— Je suis malheureux devant vous — dit Johann, vous me voyez impuissant à vous comprendre.

Montserrat pencha la tête et sourit:

— Mais nous ne sommes pas dans la détresse.

Sa main tremblait. Elle oubliait de boire le champagne. Ses genoux tressaillaient imperceptiblement. Miguel lui caressa l'épaule avec compassion. « Ce n'est rien, dit-il, à voix basse, ne vous laissez pas troubler. » Elle se ranima, se tint droite au centre de son équilibre vacillant:

— Ce jeune homme veut nous émouvoir

— Tu as raison, Montserrat.

— Nous n'avons jamais été tristes, reprit Montserrat, comme pour consoler un enfant (*et cet enfant était le pauvre être intérieur qui ne viendrait jamais au monde*) n'est-ce pas Miguel?

— Jamais, dit Miguel.

A cet instant, Miguel avait employé la ruse de l'étonnement afin de changer la conversation:

— Comment faites-vous pour jouer un concerto? demanda Miguel, cela demeure un mystère pour moi...

— Ne mens pas, dit Montserrat, (*sa voix ne tremblait plus, sa voix était plus sereine*). Nous sommes des gens trop passionnés, lui et moi. Miguel ne veut pas apprendre à se maîtriser. Miguel a mis en marche cette étonnante machine qu'est une mise en scène. J'ai vu cela de très près à la générale. J'ai été stupéfaite. Il est extraordinaire mais il ne sait rien. Il est fantastique parfois, dit Montserrat, (*lentement, lentement, elle ne parlait plus que pour Johann: Miguel s'était retiré un instant pour fermer les volets*), il ne sait rien parce qu'il se laisse broyer par tout ce qui l'émeut. Je le connais mal. Ne m'écoutez pas de cette façon, Johann. Vous pourrez mieux découvrir mon mari par vous-même. Mais vous verrez, comme ces châteaux de vagues qu'il construisait à mes côtés en Espagne, tout ce qu'il construit, tout ce qu'il écrit est menacé de s'écrouler comme un palais de sable.

— Je le plains de tout mon être, dit Johann.

— Il voudrait savoir vous plaindre aussi, dit Montserrat.

Elle prit la main de Johann, elle parla à voix basse, elle murmura:

— Ah! vous vous réjouissez bien d'être immortel!

— Non, comprenez-moi...

Miguel marchait vers eux. Ils se turent. Miguel vint s'asseoir aux côtés de Montserrat.

— J'ai senti une chaleur subite, dit-il.

— Il faut s'habituer à ces flammes qui montent de soi, à chaque instant, dit Montserrat.

Elle se tut.

Ce silence pesa à Miguel qui n'arrivait pas à clore le premier acte de sa tragédie. Un homme qui était lui-même monologua debout devant le public.

Johann et Montserrat semblaient écouter à demi. Ils ne formaient qu'un seul visage saisissant.

— Oui, samedi, je vous vis pour la première fois, Johann. Je ne puis dire ce que je ressentis alors. Ma femme vous aimait. Vous l'aviez prise pendant la nuit. Mais vous étiez là, devant moi, sans colère et sans haine, comme moi-même devant vous. Montserrat rayonnait de votre innocence. Vous étiez conscient de ne rien me voiler de votre amour pour Montserrat et je ne vous voilais rien de mon amour pour elle. Nous étions des adversaires égaux. Pourquoi m'avez-vous déchiré, à cet instant-là, quand je vous vis pour la première fois.

— Eloignez-le de moi.

Montserrat taillait votre visage dans le bois. Vous étiez là, un peu éloigné de toute chose et surtout de vous-même, désintéressé de ces mouvements qui faisaient de vous un modèle ou plutôt une victime — je ne sais plus: les mouvements de Montserrat qui vous retenaient déjà... Vous étiez captif d'un crépuscule inconnu. Montserrat devait vous aimer pour désirer ainsi s'emprisonner elle-même dans ce modèle périssable. Mais étiez-vous périssable? L'êtes-vous? J'ai senti peser sur votre tête, le chaste fardeau de l'immortalité.

Je fus alors attiré par vous, comme la foudre l'est par le silence, comme la nuit ne résistant plus au jour qui est sa fin et son but, non comme une femme est attirée par un amant, mais davantage, plus haut que la mort, tel le néant aspiré par la force de l'Ange. Vous étiez l'Ange de lumière, l'Ange tentateur qui venait me sauver ou me perdre, vous étiez l'Ange.

Inlassables et muettes, les mains de ma femme domptaient admirablement vos traits, mais atteignaient-elles cette lumière, cette transparence sauvage? Montserrat composait votre visage au prix de ses propres ténèbres. « Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi immobile que vous, Johann » disait-elle en souriant. Je mesurais ses abîmes par cette respiration toute proche du regret, du remords, de la plus ardente inquiétude. Comment ignorer cette façon de se pencher sur soi avec désespoir?

— Vous ne souriez donc jamais Johann?

— Un jour, il sera possible de sourire sans rien détruire autour de soi, le croyez-vous aussi?

— Non, dit Montserrat.

Elle se raidissait devant la sculpture. Devant l'homme, elle était prête à fléchir.

— Parlez-nous, parlez-moi, dis-je...

Non, je n'oserais pas vous le demander.

Nous avions été chassés du paradis.

— Etrange, disait Montserrat, Miguel croit beaucoup en Dieu, mais croira-t-il encore demain et plus tard?

Vous étiez indifférent. Cette indifférence existe peut-être au plus profond d'une sorte d'amour inaccessible. Votre présence aiguë et terriblement douce évoquait pour moi un monde sans nom, un espoir dont j'avais perdu le sens. Cet Ange de Lumière est bien coupable qui vous ouvre soudain les Océans du Surnaturel. Cet Ange était inhumain.

— Taisez-vous, Johann, disait Montserrat, non taisez-vous, allons! Je veux être en paix avec mon travail. Nul jeune homme ne me donna autant de mal que vous. Et pourtant j'ai été touchée par beaucoup de visages avant vous. Vous êtes bien un homme comme les autres. Mais

la vie a quelque chose d'étrange à certains jours. Tout se transforme. Le pensez-vous aussi?

— Oui, dit Johann, sans baisser les yeux. Pour ma part, j'ai une vie très simple, normalement à Vienne auprès de ma femme et de notre enfant, et trop loin de la musique pour être digne d'être son interprète intime. Je ne connais pas de vie aussi étroite que la mienne — dit-il encore.

Une heure plus tard, comme Montserrat semblait fatiguée et cherchait la solitude (*je sais toujours à quel moment cette solitude lui devient indispensable et urgente*) je vous ai demandé de me suivre à l'Atelier afin de vous faire connaître ses œuvres.

« La Tentation. » Telle était la première œuvre que nous avons vue ensemble. Cette sculpture me parut incarner la présence de Johann, foudroyante révélation au seuil de nos existences.

— « La Tentation » dit Johann. Pourquoi ce jeune homme se laisse-t-il enivrer par les Ombres? C'est bien vers l'Ombre qu'il tend les bras?

— Non, dis-je, il est entouré de lumière.

— Ce visage effrayé ne sait pas où il va, dit Johann.

— Le regard est pur, le regard sait déjà tout de l'avenir, dis-je.

— Qui est cet adolescent diabolique?

— Diabolique? Ce n'est pas un adolescent, ce n'est pas un homme, c'est bien autre chose. Comment cette race d'êtres serait-elle diabolique? Et Satan existe-t-il?

— Je crois, dit Johann, que votre femme ne put se défendre, dans cette œuvre — de faire naître le diable.

« Les Fantômes. »

— Des âmes, dit Johann, encore des âmes. Une âme peut-être aussi un corps. Voilà des corps qui avancent

dans l'obscurité, sages âmes sans espoir, dit Johann. Des corps innombrables.

— Oui, innombrables. Montserrat dit les avoir vus marcher dans la nuit. Je n'était pas avec elle. Je n'ai rien su de tout cela.

— Pourquoi y a-t-il, parmi ces âmes, des corps si jeunes? Celui-ci est un enfant.

— Je n'avais jamais remarqué, auparavant — dis-je.

« La Jeune Fille du Sommeil. »

Ce n'était qu'un buste de fillette. Montserrat, enfant — peut-être.

— Est-elle morte? demanda Johann.

— Nous n'en savons rien, dis-je.

— Elle dort dans la courbe du songe, dit Johann. J'aime ce cou droit qui éclaire...

— Et les yeux?

— Ne parlons pas des yeux, dit Johann.

Alors Montserrat entra dans la pièce. Elle vint à moi et prit mon bras.

— Pourquoi m'avez-vous laissée seule? Je me suis endormie.

— Vous avez bu trop de champagne.

— J'ai l'impression de sortir de la mort, dit Montserrat. C'est rassurant.

Elle baissa les yeux. Elle s'arrêta devant le Buste de la fillette.

— Assez, Johann, ne cherchez pas à comprendre, ayez pitié de moi.

Et s'adressant à moi:

— Pourquoi as-tu fait cela Miguel? Tu sais que je n'aime pas montrer ce que je fais?

— Tout cela est d'une émouvante richesse, dit Johann.

— Ce n'est que la vie, dit Montserrat. Et la mienne a peu de poids. Venez dit-elle, venez, mes amis.

Cette fois, elle s'empara du bras de Johann et du mien. Elle marcha entre nous deux, légère et suspendue à notre pas.

Montserrat et Johann écoutaient toujours. C'était la fin du premier acte. Et Miguel se tut.

INTERMÈDE

— Il vaudrait mieux parler à Miguel, le rassurer — il souffre lui qui se cache.

— Non, n'y allez pas, dit Johann. Vous avez pleuré. Il le verra. Attendons. Le deuxième acte viendra. Qui sait? Miguel aura peut-être la paix?

— Etrange, dit Montserrat — les gens ne se lèvent pas.

— Sortons un instant — dit Johann. La nuit de Paris est claire, je veux voir cette nuit avec vous.

Johann entoura Montserrat, de son épaule. Long et mince, le corps de Johann semblait soulever Montserrat en marchant. Elle était à la dérive comme une feuille morte, elle qui, hier, emportait tout dans sa course.

— Il pleut, dit Montserrat, cela me fera tant de bien. Il a plu quarante jours et quarante nuits sur Paris. Mais en Miguel et en moi, ce feu n'a pas cessé un seul instant. Cet étouffement sans limites — ajouta-t-elle en penchant le front.

— Le Buste de la Fillette, dit Johann. Je le revois. L'Enfant n'est pas morte...

Ils avaient commencé une étreinte quelque temps plus tôt: ils l'achevèrent silencieusement dans la tempête du printemps. Johann embrassa Montserrat et la tint enlacée contre le mur.

— Que voulez-vous faire de moi? demanda-t-elle (*le tourment passait comme un coursier dans ses yeux graves*) oui, éloignez-vous, éloignez-vous de moi.

— Venez avec moi jusqu'à Notre-Dame.

— Non, dit Montserrat. Il faut rentrer au théâtre. Miguel nous attend. Il est seul.

Il lui offrit l'espace qui suit l'étreinte aveugle.

— Non, ne me laisse pas, dit-elle.

Il la pressa contre lui, à nouveau.

— J'ignore ce qu'il y a dans ton cœur. C'est mon plus grand mal.

La pluie coulait sur les paupières de Johann. Elle glissait jusqu'à sa bouche abandonnée.

— Homme de bronze, dit Montserrat en riant — c'est absurde, je t'aime, homme au corps de soleil.

La pluie scintillait sur les joues de Montserrat comme l'eau qui allume les cendres. La beauté de ces cendres ranimées avait la netteté de certains objets sombres que l'on précipite soudain dans un jour abondant.

— Il y aura encore beaucoup de déluges, dit Johann, mais tu ne périras pas.

— Je sais, dit Montserrat. Je suis heureuse que Miguel existe aussi.

Ils retournaient maintenant au théâtre. L'oasis avait assoupli le rire de Montserrat.

— Vous riez si bien et si mal, dit Johann.

— Vous étiez tellement avec moi sur les quais que j'ai oublié de regarder la Seine.

— Vous avez aussi oublié de regarder courir les gens qui cherchaient refuge de la pluie, la foule de Paris, les femmes, les enfants.

— Pardonnez-moi, dit-elle. Je n'ai vu que vous. Je n'ai entendu que vous. Et j'ai un peu oublié Miguel qui attendait, au théâtre.

— Ils se sont jetés dans la Seine, dit Johann.

— Qui donc? demanda la femme.

— Que dites-vous? je ne vous entends pas.

— Oui, il y a toujours eu des épaves dans la Seine, dit Montserrat.

— Marchons plus vite, dit Johann.

— Mais je cours, dit Montserrat.

— Il faut arriver à temps.

— J'ai tant couru, dit Montserrat.

— Il faut arriver à temps. Mais il est trop tard, dit Johann. Venez.

La taille de Montserrat ployait sous sa main comme un animal qui se rend à la caresse du meurtrier:

— Non, ne croyez pas que je sois votre ennemi!

— Le diable a donc le malheur d'exister lui aussi? s'écria Montserrat.

(*Mais elle le savait, elle reniait tout ce qu'elle avait vécu jusqu'ici pour cette main qui retenait sa taille au-dessus du vide; épouvantée, elle goûtait à cette caresse déchirante: et le coursier s'élançait toujours dans son regard paisible.*)

Mais ce n'est pas lui qui veut séduire — c'est moi. Oui, moi. Je vous ai demandé de devenir mon amant. Je n'avais jamais trompé mon mari, auparavant. Cela n'a rien changé à l'amour que j'ai pour lui. Démon, dit-elle, (*si bas que Johann n'entendait plus que les sanglots d'une voix*) non seulement ce démon de l'Infidèlité mais cet autre aussi qui voudrait vous faire croire que Dieu est son créateur,

qu'il est Fils de Dieu plus que je ne suis Fille de la terre et femme de Miguel. Chéri, ne sois qu'un homme, je t'en supplie: encore quelques nuits avec moi et tu prendras chair comme chaque chose vivante qui a sa place dans le monde.

— Silence, dit Johann, le théâtre est illuminé. Suivez-moi.

— La première fois que je vous vis, à Vienne, je compris enfin qui vous étiez. Ce jeune pianiste au regard fauve et candide...

— Voici le deuxième acte, dit Johann.

Pendant qu'ils se souvenaient (*cela durait déjà depuis peu de temps mais la terre avait beaucoup vieilli et les hommes avaient continué de mourir à chaque seconde, fidèlement, afin que les pensées de Miguel et de Montserrat, triomphent, en ce dimanche de mai, donnant le mouvement aux planètes, avant le repos du septième jour de la Création qui approchait.*) Fidèlement aussi, les mains de Johann donnaient la vie. On en était au deuxième mouvement du concerto. Andantino.

Quand elle le vit entrer dans la chambre brune (*elle avait allumé quelques lampes mais elles s'éteignaient peu à peu, jaunes ou roses, puis brunes comme les cheveux de Montserrat, elle ne savait plus comment fixer l'extase de la couleur; le soir odorant de Paris, tel un oiseau humide qui monte de chaque rue après l'orage, entrait par les persiennes battantes*) — elle sentit avec ivresse qu'il pénétrait sa chambre comme un vent heureux qui bouleverse une saison inféconde — tragique comme le vent, oui, et désordonné comme lui seul, il venait à elle.

— Montserrat? Montserrat? Pourquoi vous? Pourquoi toi?

— Je le saurai peut-être si tu me le dis.

Elle ne se releva point. Allongée sur le lit, les bras en croix et les pieds liés par la nuit, elle attendit ce visage, ces yeux. Et lentement, il s'agenouilla au-dessus d'elle et attendit à son tour.

— Où suis-je? demanda-t-elle.

— Il pleut si violemment sur Paris, dit Johann. M'entendez-vous?

— Non, dit Montserrat.

— Nous avons eu ce même déluge à Vienne, il y a un mois.

Elle renversa la tête.

— Ne portes-tu pas des robes blanches parfois?

— Quand j'étais enfant, on me donnait des souliers blancs. Miguel courait avec moi dans le sable et dans la neige. Un jour, il mit une épine à mon doigt. Le sang coula dans ma main ouverte. Alors je suis devenue sa fiancée. Nous nous sommes fiancés souvent, dans les ronces, en été, en hiver, surtout en été. Je le fiancerai encore. Je l'aime.

— Oui, dit Johann, vous l'aimez.

— Cela a toujours été inévitable.

— Sous votre robe verte, sous votre robe bleue ou verte (*Montserrat riait tendrement, il se trompait toujours, penchée sur ce corps qui lui était accordé plus que jamais bien qu'il ne l'eût pas encore pris*).

— Ma robe est rouge, dit Montserrat.

— Sous votre robe rouge, de quelle couleur est votre corps, cette nuit?

Il la dévêtit. Il ramena ses bras le long de ses hanches.

— Ne tends pas les bras à l'infini, ne fais qu'une seule ligne avec ton âme comme ces âmes que j'ai vues.

— Elles avançaient dans la nuit, innombrables, plus innombrables que les étoiles, dit Montserrat. Ce poème est de mon mari.

Elle soupira:

— Comme je suis nue, dit-elle. Est-ce que je viens de naître? Est-ce que tu es juge de moi?

— Nous sommes ensemble, dit Johann. Et tu es noire et belle. Ton corps est révolté. (« Oui, il est révolté contre chaque chose qui meurt » pensait Montserrat.)

La nuit devint complète et Montserrat se laissa délier pieds et mains.

Elle venait de se vêtir et demeurait allongée auprès de Johann: dormeur qu'elle chérissait plus que le sommeil, tant elle avait souhaité connaître cet homme et ce sommeil qui l'humanisait encore irrisistiblement.

« J'ai toujours su que tu n'étais qu'un homme. Je suis satisfaite de savoir qu'il y a en toi, cet homme. Miguel peut croire en Dieu et en ton existence, Johann, moi je suis sauvée de Dieu et de toi. Je chercherai encore qui tu es afin d'être avec toi la plus humaine des proies. Je ne trompe pas Miguel avec Satan. Je le trompe avec un homme. Et tu n'es peut-être que Johann Van Smeeden, musicien rencontré à Vienne et venu à Paris pour jouer un concerto de Mozart. Qui que tu sois tu me tentes et tu me poursuis depuis ma naissance. »

— Johann prit la main de Montserrat:

— Qui a fait cela, dit-il? Qui fait saigner ton doigt? Quelle épine et pour quel fiancé encore enfant?

— Dors encore un peu de temps, dit Montserrat, je pensais, je pense, et je mordais mon doigt sans le savoir, c'est la pointe de ma dent qui a blessé mon doigt. Alors, tu peux dormir, Johann. Je pense à Tout.

Montserrat entra dans la chambre de Miguel et dit:

— C'est l'aube, Miguel, il faut veiller jusqu'à la générale. Je t'avais promis de venir. Je viens. Pourquoi es-tu troublé?

— Il y a un ange dans la maison, dit Miguel.

— Est-ce bien un ange? dit Montserrat.

Elle redressa la tête de son mari.

— Chéri, nous sommes jeunes encore, et peut-être d'autres jours nous attendent-ils, meilleurs et plus doux, comme notre enfance en Espagne. Veille, veille, personne ne sait ce qui viendra.

— Est-ce qu'il pleut encore?

— Je ne porte pas de robe bleue quand il pleut, tu le sais bien.

— Ta robe est verte, dit Miguel en riant, tu te trompes toujours.

— Oui, il pleut, Miguel.

Elle se hâte de l'oublier

— Comme tu es obscur, comme tu me plais! Oui, nous irons où tu voudras.

Mais comment retournerions-nous en Espagne? (Elle avait parlé des souliers perdus à Johann, elle se souvenait de cela subitement.) Allons à Rome, mon amour. Ou en Grèce, comme autrefois. Ah! Pourquoi écris-tu toujours ces grandes douleurs?

Ce n'était donc que cela, la fin de la tragédie? Le public ne se levait pas. Ironiques et dépourvus d'étonnement, les hommes étaient assis dans la pénombre: ces monotones ennemis n'attendaient plus rien de la colère ou de la haine.

Le rideau tomba. Miguel entendit un cri au fond de lui-même. Il sombra.

Il n'y avait pas eu de résurrection. Il s'était trompé. Après la tragédie et son patient déroulement de scènes et

de paroles, il ne restait que ce pauvre cri que lui seul connaissait puisqu'il l'avait entendu, le jour de sa naissance.

— Levez-vous, Montserrat. Allez vers lui. Lève-toi, Montserrat. Il a besoin de toi. Cours le rejoindre.

— C'est insensé, dit Montserrat. Je ne veux pas. Crois-tu que je pourrai savoir qu'il souffre? J'aime Miguel.

— Il faut rester avec lui, en cet instant, supplia Johann.

Mais Montserrat se blottit au creux de sa chaise et ne se leva point.

LUNDI

Dans le train qui les conduisait à Chartres, Miguel et Montserrat fuyaient les dévorantes pluies de Paris. Parfois, le visage de Miguel, brusquement plongé dans l'aube, buvait à un espace doré qui attristait, son front. Inondé d'une brève paix, il s'isolait de la main de Montserrat qui cherchait son poignet.

— De quoi te plains-tu Miguel? Nous sommes ensemble. Nous verrons le paradis. Nous le quitterons. On nous promettait beaucoup de choses autrefois en Espagne, avant l'âge de raison, l'âge des choses, autrefois. L'âge de la première douleur qui se voit elle-même. Pourquoi ai-je oublié tout ce qu'on nous avait promis en naissant? Je voulais être de la terre, de la vie, simplement. Et de quoi peux-tu te plaindre Miguel? (sa voix se faisait pressante et chaude comme une voix amoureuse). Nous avons fait le tour du monde, ensemble, nous avons cherché ce que nous ne trouverons jamais. Je pourrais être seule, et toi aussi. Mais tu es là et je suis avec toi. La ville de Paris était belle pour nous, à vingt ans. Parce que nous nous

aimions. Pourquoi es-tu si ingrat envers nous? Oui, envers nous?

Miguel sourit à Montserrat et dit, comme en songe:

— Quand j'étais à Rome et que tu n'étais pas là quelle souffrance, tu ne sauras jamais à quel moment j'ai pensé à toi, dans quelle rue de Rome, dans quel jardin, auprès de quelle fontaine? Ce soleil que j'ai vu pour toi, tu ne le verras jamais à nouveau, avec moi.

— Ah! Tu crois donc que j'ignorais tout cela? dit Montserrat.

— Oui, tu l'ignores. L'amour ignore tout, dit Miguel.

— Tous ces gens viennent-ils avec nous à Chartres? demanda Miguel.

Montserrat répondit distraitement:

— Miguel, je n'ai jamais connu quelqu'un d'aussi aveugle que toi!

— Je crois vous connaître, dit la jeune fille — ne vous ai-je pas rencontré tous les deux à Vienne, en octobre?

— Peut-être, dit Montserrat.

— Quel est votre nom? demanda Miguel.

— Vinca, dit la jeune fille, Vinca Van Smeeden. Mon fiancé reviendra dans quelques instants, je vous le présenterai. Mais vous le connaissez déjà. Mon fiancé est allé dans les autres compartiments parler aux enfants. Nous donnons un concert ce soir, à Chartres. Ces jeunes gens si bruyants, autour de nous (*Montserrat frémit, elle n'avait encore rien entendu*) sont les membres de l'orchestre. Mon mari a choisi ces musiciens dans tous les coins du monde. Ils sont encore trop jeunes pour être de parfaits musiciens. Mais mon fiancé qui dirige l'orchestre — a bien confiance en eux.

— Montserrat avait déjà subi ces paroles auparavant — elle ne savait à quel moment, en quel jour, mais elle avait la certitude de la prescience.

— Et vous? demanda Miguel.

— Je suis pianiste, dit la jeune fille. Je jouerai ce soir le concerto de Mozart...

Elle croisa ses mains sur ses genoux.

— Vous semblez très calme, dit Montserrat. Je suis sûre que tout ira bien pour vous, ce soir.

— L'orchestre a été bien accueilli à Rome, dit la jeune fille. Et en Grèce, pendant ce dernier été. Nous irons bientôt à Venise.

— A Venise, dit Miguel. On nous parle souvent de cette ville mais nous n'avons pas l'intention d'y aller, ma femme et moi.

— Jean, te souviens-tu de nos amis de Vienne?

— Je vis Madame pour la première fois, en Autriche, dit le jeune homme.

Il était immobile devant sa fiancée et la regardait à la dérobée pendant que Miguel luttait contre ses pensées.

— Allons, Miguel, dit Montserrat, allons! Pourquoi ne se ressembleraient-ils pas? Ils sont plusieurs sur la terre. Une race, Miguel, une race trop flamboyante!

Le jeune homme vint s'asseoir auprès de la jeune fille. Dans les couloirs étroits du train, les jeunes gens s'accoudaient aux fenêtres ouvertes. Ils avaient la légèreté des colombes qui se posent au-dessus d'un paysage marin.

Montserrat rejoignait la douleur de Miguel: « Il dit qu'il ne croit pas en Dieu, il dit qu'il ne croit plus, mais il découvrit peut-être un autre dieu... le dernier dieu qui n'existe qu'un seul instant, au moment de la mort, celui de l'imagination. Courage, Miguel. »

La cathédrale de Chartres se dessinait dans le brouillard: — Jean, que de soleil sur la pierre! Jean. — Parlez-moi de ce soleil, dit Miguel.

Mais le jeune homme ne répondit pas. Les enfants riaient et leurs rires venaient jusqu'à l'oreille indifférente de Montserrat.

CHARTRES

Cet Andantino, pensait Miguel... « Johann joue le monde et le temps et l'infini surgit de ces gouffres harmonieux, l'infini n'est que la joie délivrée enfin. Johann connaît le secret de l'aventure humaine, enfin! Il sait tout ce que j'ignore et ignorerai toujours. »

Montserrat. Montserrat.

Tel qu'il est à ses côtés, elle sait qu'il la cherche au cœur du monde.

Montserrat. Montserrat.

Nous avons vu le siècle inscrit sur chaque pierre, chaque porte, chaque clocher,

Il entra dans la nef par l'une de ces portes éternelles,

Et soudain, il disparut.

Comment cela se fit-il? Nous n'en avons rien su.

Miguel. Miguel.

Une femme se tenait au seuil de la plus haute porte.

Elle enfantait sans jamais être mère, humble forme blessée de l'Innocence,

(Une main inconnue avait tiré son cœur de l'écorce des arbres de France, le Soleil couchant l'avait incendiée souvent mais ce cœur, ce cœur battait encore, vulnérable et doux.)

Notre-Dame-Sous-Terre,

Je la perdis à Notre-Dame-Sous-Terre
Dans un chapelle obscure où le brouillard me poursuivait Miguel. Miguel.
— Elle tient son enfant sur ses genoux, la Vierge devant enfanter. Aimerais-tu avoir un enfant Montserrat?
— Non.
— Et pourquoi Montserrat?
— Sans le vouloir, mon corps sera toujours intact.
— Et chaste?
— Oui.
Je marche dans le brouillard, que veux-tu?
Que veux-tu Miguel?
J'ai soif au Puits des Saints-Forts,
Il eut soif
Des peuples défunts ont bu à cette source sacrée
Et toi Miguel?
J'ai soif.
On venait en foule au XIième siècle, on voulait guérir la plaie de l'humanité.
Une goutte de cette eau sacrée Miguel
J'ai soif depuis hier depuis que tu existes avant toi et après toi Montserrat
On venait en foule au IXième siècle, on voulait guérir
Le rêve de l'humanité
Ils sont venus et j'ai encore soif. Pourquoi?
Du côté de l'Orient on fit une cathédrale et une autre encore
Pour protéger la première, les remparts de la nuit s'élevèrent
Il y a longtemps
Je t'écoute Miguel. Je t'entends. Mais le brouillard me voile
Ton visage bien-aimé.

Du côté de l'Orient, on fit un pays de gloire.
— Tu sais que le 5 août 962, le feu de l'aurore...
— Non, le 7 ou 8 septembre 1020...
— Et bientôt encore, le 3 mai.
Vêtu d'écume et de néant
Il traversa deux longues galeries parallèles
L'une au nord, l'autre au midi
Il s'enfuit sous les voûtes
Miguel. Miguel.
— Et vois ce clocher qui veille sur notre solitude!
Dans la pénombre produite par les clochers
Miguel marchait toujours sans savoir que les immenses statues
Prisonnières contre les portes l'assuraient de leur mystérieuse présence
Il pénétrait dans le temple
Elles le regardaient comme des sœurs d'un autre âge
Nostalgiquement peut-être leurs yeux de marbre pensaient
Mais ne réflétaient rien
Elles étaient prisonnières de leur respect.
Sur chaque porte, la parole d'un sculpture, triomphante parole
Le Fils de Dieu monte aux cieux
Ecoute Miguel, vois Miguel
Mais il ne regardait pas
Un vieillard de l'Apocalypse, son visage, malheur à moi
Je ne l'oublierai jamais,
Le terrible gardien du soir,
Miguel ne regardait pas. Il marchait loin de moi
— Dans les voussures, dit Miguel, des anges, encore des anges!
— Il faut bien qu'ils existent eux aussi, Miguel.

— La vie du Sauveur qui se déroule sur le vitrail, La Passion la plus méconnue.

— A quoi penses-tu Miguel? Pourrais-je le savoir?

— Non, dit Miguel. Trop tard.

J'aperçus alors une rangée de chevaux

Dociles, ils venaient de quitter la vie

Quand je le retrouvai

Miguel gisait sur un tombeau de pierres je ne voyais plus le brouillard

Le soleil nouveau coulait sur ses pieds et sur ses mains

Comme le sang de ce jour qui n'avait pas encore avoué sa meurtrissure,

— Comme il fait chaud, comme il fait bon, dit Miguel!

Beau gisant endormi qui suis-je le sais-tu?

Nulle femme ne le connut comme moi

Nulle femme ne l'ignora comme moi,

(Je me souviens alors de cette sculpture achevée à Paris, quelques jours plus tôt. « L'Espoir du Jeune Homme Assoupi. » Miguel en était l'âme. Je le découvrais. Ce bras noué à une forme inconnue, l'abstraite offrande du sourire...)

— Viens plus près, dit Miguel. Dis-moi, où étais-tu?

— Dans la crypte, dit Montserrat.

Montserrat enleva ses souliers et s'approcha de lui, pieds nus. Majestueuse et simple elle venait vers lui comme une ligne souple qui descend sur l'eau.

— Montserrat, dit la voix, où étais-tu?

— Je me souviens de notre enfance en voyant cette madone. Elle est toujours seule sous ses larmes noires. Comme autrefois.

— De quoi parles-tu?

— Rien, dit Montserrat.

— Viens, dit Miguel.

Je me suis allongée près de lui et je l'ai enlacé, là, sur le tombeau de pierres, au pied de la cathédrale de Chartres.

Qui sait? Etait-ce un matin d'avril, un matin de mai ou un matin de décembre? « Mon amour, dis-moi, je veux que tu m'apprennes. »

— Car il m'apprenait tout en notre enfance, comment aimer la grappe de raisins qui débordait du panier, comment aimer l'ombre qui se dessinait sous nos pieds, sous nos sandales quand nous courions, comment sauter de cheval sans craindre le vertige. Nous allions droit à l'espace, lui et moi.

Je t'aime. Je t'aimerai.

Dis encore.

— Un homme t'aime et c'est moi. Silence en toi, Montserrat.

Et l'espace était une rose.

Nous marchions dans les parfums d'été, lui et moi

Les grandes pluies de l'hiver ne nous atteignaient pas sous nos capes bleues,

— Apprends-moi comment il faut vivre.

— Je crains d'être très faible, dit Montserrat. Je crains d'avoir beaucoup vieilli.

— C'est la vie qui se fait à mesure que tu m'aimes.

— Oui, c'est la vie. Après tout, je ne suis pas encore lasse comme demain.

— Silence en toi, Montserrat. Je te cherche au fond de la terre.

— C'est la vie qui se fait à mesure que tu m'aimes.

— Oui, c'est la vie. Après tout, je ne suis qu'un peu meurtrie.

— Tu vois, dit Miguel, je suis toujours là.

— Oui, mais tu n'es plus le même, dit Montserrat, brutalement.

(Eperdu, il regardait la noire innocence de son oeil changeant)

— J'en aimerai encore des milliers d'autres en toi.

— Et jusqu'à la fin du monde, dit Miguel, si tu es une femme fidèle.

— Peut-être, suis-je une femme fidèle, dit Montserrat.

Peu à peu, ils devenaient eux-mêmes de la couleur des pierres, étroites sculptures du printemps sous le ciel éclatant.

LUNDI: NUIT...

« Chère âme, »

(Elle frémit et se souvint qu'elle désirait n'être pour lui qu'un corps-illusoire mais enchanté — parure d'une grande passion hautaine) Tout le jour j'ai travaillé avec mes camarades à l'Opéra, dans une salle de répétitions humide.

Cette humidité venait de Paris inondé, rafraîchi et de cette humidité naissait un brouillard qui rampait autour de moi comme une bête blessée.

Alors j'ai pensé à vous, à toi, seul amour du plus précieux instant toujours menacé de finir. Je travaillais à un concerto de Beethowen (le concerto no 4) et je l'entends encore en moi, avec cette réminiscence de vous. Comme je voudrais être votre mari pour traduire l'impression trop mouvante de la musique!

Qu'avez-vous fait aujourd'hui, Montserrat? Alors que vous semblez la personne la plus libre de la terre, je crains que vous ne soyez qu'une esclave trop tendre. Voilà pourquoi je ne voudrais pas être une entrave dans votre innocent amour de la vie et de la mort. Aimez la mort, Mont-

serrat, puisque cette mort ne vous fera aucun mal. (*Elle contient la sombre félicité de Miguel*)

Vous souvenez-vous du Rondo Vivace? N'est-il pas fait à l'image d'une cathédrale? La voix précise de l'orchestre entourait, d'un halo d'allégresse, le silence de chaque pierre, la détresse sommeillante de chaque portail... Et soudain je vis Montserrat qui courait dans le brouillard et je la perdis.

(*La pierre, le silence de chaque pierre, c'est ma main élevée au-dessus du piano, j'attends dans une tragique impuissance il me faut attendre encore. Puis s'anime soudain la violente plainte des instruments, dont le chant d'un violon, pudique comme une voix d'enfant, et je comprends avec angoisse et plénitude que mes mains ont enfin osé reprendre contact avec le surnaturel*)

Montserrat. Montserrat

Je vis une multitude de vitraux — tous reflétaient la couleur de vos yeux gris, et de ces vitraux obscurcis émanait pourtant une teinte obéissante aux lueurs et à la lumière: les piliers et les voûtes avaient une apparence de profondeur et de hauteur infinies, afin de vous mieux perdre, O Montserrat...

Confesseurs, prophètes démesurés, à jamais impassibles dans leur cathédrale de songe, regardaient passer une silhouette qui fut vôtre, un instant...

Et soudain, un tombeau de pierre. Et je vis votre main appuyée à une autre main insecourable.

O Montserrat.

Telle étiez-vous dans mon cœur — pendant tout ce Rondo Vivace.

Je compris que vous m'aviez déjà dit adieu.

— Que fais-tu?

— Je lisais une lettre, Miguel. Elle venait d'ailleurs.

Et toi Miguel, où étais-tu?

— J'écoutais un concerto de Beethowen.

— Tu es bien las de cette journée à Chartres, n'est-ce pas?

— Comment t'expliquer tout ce que j'ai compris et perdu en une seule journée Montserrat?

— Je sais Miguel, tais-toi.

— Où vas-tu Montserrat vêtue de cet imperméable? Ne puis-je sortir avec toi?

— Repose-toi Miguel. Je veux simplement marcher jusqu'à l'Opéra. Et puis revenir à la nuit et dormir avec toi.

— Il faut donc toujours se dire adieu Montserrat?

— Oui.

Andantino. Ce mouvement était long et contrastant. Jouez Johann. Les planètes s'animent... Jouez Johann. Tout est immortel et rien ne sera oublié de ce qui fut.

Ces mains admirables qui reposaient encore dans une élévation inachevée, attendaient le souple retour de l'orchestre. Elles attendaient l'harmonie. Les doigts frémissaient à peine au-dessus du piano: peut-être glissaient-ils déjà sur des vagues sensibles, suspendues dans le silence d'un fleuve obscur, entre la vie et la mort...

Ainsi pensait Montserrat assise auprès de son mari Miguel, dans cette salle de concerts de Paris, le 3 mai, pendant que les instants s'écoulaient monstrueusement.

MARDI — BOURGES

A Bourges, Montserrat, je te perdis à Bourges, incandescente

Montserrat comme en ce matin du 31 décembre 1506
(Et qui sait Montserrat en quel siècle, en quel mois nous étions, car je ne suis sûr de rien, sauf de toi quand l'étreinte te dépouille de toute parole, rivée à moi, enfin, tu demeures et tu es)
Lorsque la Tour Nord de la cathédrale s'écroula
Entraînant avec elle les voûtes et le portail
Ainsi la cathédrale entière s'écroula
Entraînant avec elle ton corps et le mien
Et pendant des heures nous fûmes séparés.
— Dis-moi Miguel, à quoi pensais-tu? Je sais. Au milieu du 16ième siècle. Il y avait ici cinq portes couvertes d'innombrables sculptures comme des arbres peuplés d'oiseaux. Il y avait d'abord...
Miguel la regardait. Il ne l'avait jamais regardée de cette façon. Oui, encore, parle Montserrat. Elle se sentit troublée et se couvrit les yeux du revers de la main droite: ainsi, à l'abri d'une imperceptible souffrance, elle pensa à lui. Il voyait briller ses cils bruns.
— Il y avait d'abord, adossé au huitième pilier de la nef, des sculptures représentant les scènes de la Passion, et pour enclore le chœur...
— Non, dit Miguel, ce n'était pas cela.
— Et les anges, et les six colonnes de cuivre.
— Tu n'en penses rien, dit Miguel.
Je lui dis alors: « Dis-moi ce que tu as choisi
Les flammes ou moi »
Car les flammes venaient des jardins
Grandioses fleurs, vous étiez témoins du Jugement Dernier
Grandioses fleurs, vous durez l'espace d'une parole
Pourquoi cet incendie Miguel?
Non, non, je ne pensais pas à cela, dit Montserrat.

Je lui dis alors: « Dis-moi ce que tu as choisi. »
Tu sais bien que c'est toi mon amour
Alors ne me quittes pas
Pour te rejoindre il faut d'abord te quitter
Je serai emportée comme une vague vois je glisse déjà
Dans l'embrasement des pierres,
Les piliers s'effondrent et je me vois enlaçée par leurs lignes de feu,
Les flammes ou moi,
Vois,
Toi, Miguel, toi
Où iront les chapelles en fumée
Où iront les vitraux aux profondes blessures?
Où ira Montserrat ravagée?
Avec toi
Du côté de l'Orient
Une cathédrale s'agenouilla dans les cendres.
Pendant des jours et des nuits nous fûmes séparés.
— Toi, toi, Miguel, je te l'ai déjà dit.

Montserrat le regardait. Pétrifiés l'un devant l'autre, au seuil de la cathédrale de Bourges, ils se parlaient doucement. La femme s'aperçut que l'homme pleurait.

Je me suis allongé près d'elle et sur le tombeau de cuivre, nous avons attendu jusqu'à la nuit.

NUIT DE MARDI

Cher Johann,

Je vous supplie de vous retirer de la vie de Montserrat et de la mienne. Vous méconnaissez le danger que vous représentez pour nous, ce risque paradisiaque et fausse-

ment enchanteur comme toute illusion. « Oui, éloignons-le de nous » Nous avons cherché une évasion dans les cathédrales de France, une évasion de l'esprit. (N'avions-nous pas été ensorcelés par vous?) Nous sommes partis à la conquête de nos âmes, et savez-vous ce que nous avons découvert? Vous, Johann, et partout et en toute chose: votre présence...

Quelle imposture!

Demain, mercredi: partez à l'aube, je vous le demande. Ma femme et moi désirons encore quelques jours de paix avant votre triomphe de dimanche, à Venise. Avant votre venue dans notre vie, nous étions assez amants l'un de l'autre pour être amants de la vie.

Nous ne pensions jamais à la mort. Elle m'aimait. Je l'aimais, et par le simple bonheur de notre parfaite entente, je lui suffisais et elle me suffisait. Nous n'avions pas soif. Nous n'avions pas faim. Nous allions au bout de nos jours. Notre déchéance était pure. Nous étions rassasiés et sans extase. Et soudain, Montserrat a vu en vous une Tentation sublîme dont j'ignore le sens — et il en fut de même pour moi, mais sur un autre plan, je crois. Elle a eu soif. Et j'ai eu faim. Nous avons été séparés l'un de l'autre. Nous avons eu peur, à Chartres, à Bourges, sur le tombeau de bronze, de cuivre ou de pierre, nous avons désiré retrouver nos corps perdus, nous avons gémi sur nos membres épars... Ainsi, vous nous avez inspiré une telle âme, une grandeur si sauvage que nous en avons meurtri tous nos désirs.

Vous êtes peut-être de la race des Immortels (comme ces anges magnifiques que j'ai vus à Chartres, auprès de Montserrat qui appuyait sa tête à mon épaule) et cette tentation est aussi une tentation d'immortalité qui nous vient de vous, de vos paroles, de votre voix trop pure et

trop déchirante — mais nous n'y succomberons point, nous préférons vivre et mourir ou mourir sans cesse et ne jamais renaître. Nous l'avons décidé, enfants, elle et moi, à Madrid, un jour de haute chaleur, quand je découvris la rose de son épaule pour la première fois...

Ainsi, l'ai-je compris, dimanche, lorsque le rideau tomba sur le dernier acte de ma pièce. Il y eut un crépuscule admirable et morne: le crépuscule du néant. Elle craint toute résurrection du passé. Elle craint de me voir apparaître à travers elle. Telle est Montserrat. Quand je me demande parfois, pourquoi les yeux de Montserrat deviennent si beaux à la fin du jour, j'apprends aussitôt que ces yeux sont les deux spectres tranquilles de tout ce qui n'est pas et de tout ce qui ne fut jamais, de tout ce qui a connu la blessure de ne pas savoir exister. Montserrat est mortelle. Comme moi.

Nous sommes des étrangers, vous et moi, et même si nous sommes soumis à la même loi de la création. Et tout ce que vous créez est marqué par cette immortalité quand, au contraire, pour Montserrat et moi, toute œuvre se décompose sous nos mains à mesure que nous la formons. Je sais ce que vous pensez.

Vous avez vu Montserrat faire jaillir de l'ébauche et de la magie un splendide front d'homme ou le triomphe d'un regard de jeune femme ou l'arc assombri d'une bouche d'enfant? Mais ces sculptures n'étaient que de passage sur la terre: à l'heure, à l'instant où je vous écris, elles se mutilent d'elles-mêmes comme tout ce que produit l'homme mortel. Nous périssons à chaque minute avec ce que nous sommes. Nous n'avons pas d'idoles à part ce culte amoureux que nous avons l'un devant l'autre, et ce culte est privé de délire. Il est plus sage que le désert. Je ne me plains pas de ce que nous sommes. Mais je vous

prie de nous laisser ce qui est à nous, ce qui a toujours été à nous, entre les siècles. Si nous n'avons pas de vie future, nous avons eu nos vies antérieures et elles sont les secrets et les liens de nos existences d'aujourd'hui.

Montserrat ne sait pas ce qu'elle fait; elle voit en vous une présence diabolique... Celui qui tente à ce point ne peut être que l'ange et je l'ai toujours redouté plus que le diable. Je crains sa persécution.

Rappelez-vous notre première rencontre et Montserrat qui souriait toute lovée dans la pénombre de l'appartement. Montserrat languissait de vous entendre.

— Miguel, récite-nous ce poème, chéri...

Entendez sa voix souple et la marche de son corps, soudaine, inattendue le long du mur. Elle a fui la pénombre pour mieux vous regarder. Elle voyait le diable. Son ignorant regard me le reflétait.

— Miguel! Allons!

De ce corps allongé à mes côtés
Je veux voir l'âme une seule fois
La prendre enfin comme un soleil blessé
Irrémédiablement l'étreindre
En son espace...

Ecoutez Montserrat qui poursuit, à nouveau inerte devant vous, Ecoutez...

Souffle d'automne sur mon front isolé
Tu ne sais pas qui j'aime,
Tu ne sais pas où je vis
Tes longs yeux de neige
Ne me conduisent nulle part
Tu ne sais pas qui je pleure
Et qui je chante
Si vous n'existiez déjà, O Incohérente terre
Je vous chercherais en Dieu

Souffle d'automne sur mon front isolé
Je m'élance enfin dans les origines du feu!
J'allais sans espoir d'un vent à l'autre
Secoué par l'ouragan du ciel
J'allais sans espoir d'un vent à l'autre
Pleure, pleure, toi qui vis!
De ce corps allongé à mes flancs
J'ai voilé l'âme trop nue...

— Tais-toi, dis-je à Montserrat. Et elle se tut, mais insoumise elle ne cessait d'attendre quelque chose. Elle parla enfin. (Je m'étais éloigné de vous pour mieux regarder tomber la pluie sur Paris, mon être était glacé et triste, je voulais vous entendre rire ensemble, découvrir le rire de l'ange dans le rire confus de la femme. Mais il n'y eut rien. Ces quelques paroles de Montserrat, peut-être...)

— Moi aussi je suis émue quand je pense à ce qu'il écrit. Mais Johann... (Non, elle répète votre nom, désespérément) Johann, mon ami, il ne sait pas ce qu'il dit, il ne sait pas que toute cela est peu de choses, il ne sais pas comment ni pourquoi ces vers lui sont inspirés, ni par qui, et je ne veux pas qu'on lui apprenne: il n'écrit que sa condition d'homme mortel, il écrit avec des cendres et nous vivons avec notre sang (une main sur la poitrine elle devait entendre battre son cœur comme le fait une jeune fille qui pense) Johann! Johann! Comme il souffrira demain! (son cœur devint irrégulier et elle ressembla un instant à la vieille femme qu'elle n'aurait pas le temps de devenir) Eloignons toute souffrance, Johann! Mon mari écrit tant de paroles dont il ne connaît pas le poids. Déjà, petit garçon, il écrivait la mort des taureaux sur ses cartables d'écolier, c'est là d'abord que j'ai vu couler le sang, penchée au-dessus de lui pendant que sa plume noire traçait des mots immenses et rouges. J'ai vu s'ouvrir

une plaie. Et puis j'ai oublié. J'étais avec lui, à Rome, à cette université dont je ne sais plus le nom (demandez-le lui, il sait tout de notre passé moi j'oublie) — pendant qu'il écrivait des mots plus terribles encore, dans la grande vengeance inconnue de la guerre. Mais il savait écrire, aussi, le chant des fontaines, la plainte des sommeilleurs, tant de choses défuntes!

— Cet adolescent sauvage, je l'ai vu passer autrefois, dans les rues de Rome...

Le vent courait sur les cheveux de Montserrat. (A ce moment-là, je suis venu fermer toutes les portes) Je crus me pencher sur la nuque tiède de Montserrat. Mais ce n'était qu'en pensée.

— Miguel, quelle fraîcheur soudain!

Vous étiez là, vous étiez toujours là, m'épiant sans le savoir.

MERCREDI: LA CATHÉDRALE DE REIMS

Miguel, Miguel, récite-moi ce poème, afin que je me souvienne de toi jusqu'à ma mort, peut-être sera-t-il possible Miguel Miguel si tu le veux que je me souvienne de toi au-delà de la mort ainsi tu serais toi-même mon immortalité et je n'en voudrais point d'autre

Oui je désire que ton corps n'oublie rien et à jamais rien de ce qui est mon âme

Miguel Miguel comme ma mère qui mourait seule et sans Dieu. Et à qui l'on demandait Qui voulez-vous voir? Qui voulez-vous aimer? Voici le dernier instant et l'éternité est toute proche

Bientôt toute chose sera finie alors ouvrez les yeux sur ce qui ne finit pas et sais-tu ce que cette femme répondit?

Que mon corps n'oublie rien et à jamais rien de ce qui est mon âme

— Ma mère était jeune très jeune, le jour de sa mort, dit Montserrat. Nulle ne le savait comme moi.

Où est mon amant? Où est mon mari?

Ainsi mon père s'approcha d'elle et prit sa main.

— Montserrat, dit-il, il n'est plus permis que j'existe devant Dieu.

— Tais-toi, dit Miguel.

Il posa sa main sur la bouche de Montserrat et la tint close:

— Tais-toi, supplia-t-il, dans une farouche douceur.

Il enleva sa main. Montserrat le regardait. Ses yeux veillaient le silence de la nuit.

— Parfois, Miguel, tu confonds ce que je te dis en toi et ce que je pense, loin de toi.

— Oui, dit Miguel, humblement.

— Parfois, Miguel tu confonds ce que tu écris avec ce que tu vois.

— Oui, dit Miguel.

— Je t'en prie, ce poème, avoue-le moi pour la dernière fois. Et dis-moi ce que tu as vu dans la cathédrale de Reims?

— Je crois que j'ai prié, dit Miguel.

Montserrat joignit les lèvres sous l'effort d'une pensée ininterrompue.

A la cathédrale de Reims
En ce matin de mai
On sacrait un roi...

Voyez l'Ange de Chevet qui passe...
Voyez l'Ange de Chevet...

— Nous sommes en 1328. On verra le sacre de Philippe VI...

— Le roi dont je parle ne sait rien de sa puissance.

Le roi dont je parle n'est qu'un enfant. Il n'y a pas de temps pour lui.

Voyez l'Ange de Chevet qui passe...

A la cathédrale de Reims
En ce matin de mai
On sacrifiait un enfant

Mais non, Miguel, tu sais bien que tout cela se passait dans ton esprit. A peine avions-nous fait quelques pas sous le grand portail, qu'une multitude d'enfants venaient déjà vers nous. Les premiers communiants du mois de mai, comme une étendue de lys qui s'épanouit en un horizon fabuleux.

Je lui disais « Miguel, reste avec moi » Mais il se laissait emporter dans ce majestueux déploiement d'ailes pures. Il naufrageait au centre de mon âme.

Miguel. Miguel.

Dans la cathédrale de Reims que je contemplais tel un siècle perdu — je voyais passer l'effrayante unité et la cité chantante de la symétrie,

Parmi tant de proportions géantes je voyais passer les passions des hommes comme des vents lumineux,

On avait fixé l'harmonie sur les traits de l'Ange de Chevet,

O Vent brutal, O Vent Tendre

Passaient les vents du Jugement Dernier.

Mais non, Montserrat, ma chérie, tu sais bien que tout cela n'existait que dans ton esprit.

— Peut-être bien, Miguel.

Je lui disais « Miguel, ne me quitte pas. »

La cathédrale dominait la ville

La cathédrale dominait le monde,
Miguel je ne suis qu'une amante de tout cela,
Il vaut mieux ne pas me quitter,
Galerie des prophètes,
On dirait que Dieu pense, regarde Miguel
Mais non, Montserrat, c'est le clair délire de ton esprit.
Une rangée de dalles blanches, bordées de pierres noires
Et les enfants marchent et leurs ombres volent
Est-ce un rêve Miguel?
Tout n'était que rêve dans ton esprit, Montserrat.

L'esprit de Montserrat est le val où fleurissent de gais désordres.

Et pourtant, ces labyrintes, Montserrat, je les ai bien vus
Et ces voûtes hautes où s'écoulait la transparence du ciel
Miguel. Miguel. Tu étais en exil. Tu n'as rien vu.
Et les six tours. Et les sept escaliers de marbre noir
Et les colonnes élancées comme des aubes
Et cette rose, Miguel, cette rose à six lobes
Qui s'ouvre sur l'Occident.

Elle s'est refermée depuis. Tout n'était que beauté dans ton esprit.

— Dis-moi ce poème, supplia Montserrat.

— Oui, dit Miguel.

La voix de l'homme brûlait son sang, solitaire cascade de plaintes.

Andantino. Le souvenir de la femme brûlait son sang.
A la cathédrale de Reims
En ce matin de mai
L'enfant mélancolique se tait
Quand on vient de le coiffer d'épines
A la cathédrale de Reims

« N'en dites rien à sa mère
Qui tisse dans sa maison lointaine
N'en dites rien à sa mère. »
Ainsi coule sur le front de l'enfant
La première neige rouge de son sang
N'en dites rien à sa mère
Qui tisse pour son fils
Dans une maison lointaine.
Mais l'enfant mourra aujourd'hui
A la cathédrale de Reims
Il est le prince du sacrifice
A chaque jour un enfant meurt
Dans une cathédrale
A chaque jour la rosée tue l'œillet
Pour te laisser vivre, Montserrat.
A chaque heure, l'enfant
Disparaît dans l'écume des océans
Pour te laisser vivre, Miguel.
Je tisse la tunique de perles
Qu'il porterait demain.
N'en dites rien à sa mère
Qui coud le fragile vêtement de la mort,
Pour te laisser aimer, Montserrat.
Ainsi tombe sur les doigts de l'enfant
Le Midi tiède de son sang
Et de généreuses mains accâblées
Posent les colliers d'épines
O Ronces, vous pleurez
Quand l'enfant méditatif
N'ose point murmurer sous ses cils lourds,
Ainsi tombe sur les doigts de l'enfant
Le premier deuil de son sang.
Je tisse la tunique de soie

Que mon fils souillera demain.
N'en dites rien, n'en dites rien à sa mère.
Que devient le rossignol
Dans notre maison?
Ne pourrait-il venir jusqu'à moi
Messager de la lune
Ne pourrait-il partager ma blessure
Que devient le rossignol
Oublié?
Je meurs pour celui qui ne me connaît pas encore
A chaque heure, un enfant
Se voit captif d'une rédemption inachevée
Que devient le Rossignol
Dans notre maison?
Ne pourrait-il venir jusqu'à moi?
Crucifiez-le
Qui donc a dit cela?
Toi ou moi Montserrat
Toi ou moi Miguel
En ce matin de mai
L'enfant a été dépouillé de ses vêtements

(Alors sa mère penchée sur la tunique qu'elle cousait a vu poindre une goutte de sang, comme une larme tombée au creux du miroir sensible)

Tremblant au seuil de la grâce
Et de la nudité
L'enfant est abandonné au Midi
Eclatant de la souffrance
N'en dites rien à sa mère
Qui le croit endormi dans le bois du rossignol
N'en dites rien à sa mère
Qui le croit ébloui
Par le mirage des fontaines de Jérusalem.

(Déjà, déjà, elle oublie le point de sang)
On crucifie l'enfant
Dans la cathédrale de Reims,
On cloue ses pieds et ses mains
On crucifie l'enfant
Dans la cathédrale de France
Et sur son flanc qui saigne
Se répandent enfin les premières neiges
De la mort.
(Déjà, déjà elle oublie la mort de son enfant)

Montserrat ouvrit les yeux. La voix de l'homme se tut.

— Chéri, dit-elle, ce Poème de la Passion n'a jamais existé hors de ton esprit.

— Peut-être, dit Miguel.

— Ce n'était qu'un songe.

— J'ai peur, dit Montserrat. Car cela pourrait être vrai, aussi.

Elle se souvenait de la fin du jour à Reims. Elle avait retrouvé Miguel. Elle s'était agenouillée devant lui, elle lui avait dit: « Je crains de trop t'aimer ». Il avait caressé sa nuque docile au mouvement. « Miguel, tu m'entends n'est-ce-pas? Je crains de prendre toute la place en toi, comment te dire, la place interdite, la part de Dieu. »

— Cela ne fait rien, avait dit Miguel.

Et dans le train, lors du retour vers Paris, il prononça les mêmes paroles, sans angoisse.

— Tu ne mesures donc pas ce que je te dis Miguel?

— Montserrat, ne crains rien. Je sais ce que je veux.

Soudain, quelques jeunes gens entrèrent dans le compartiment. Miguel détourna le visage, comme un homme las de lui-même. Montserrat reconnut la jeune fille pianiste et son fiancé Jean et les enfants qui avaient chanté tout le jour dans la cathédrale.

— Vous vous souvenez de nous, n'est-ce-pas? Il est Miguel. Je suis Montserrat. Vous étiez à Reims aujourd'hui?

— Oui, dit la jeune fille, mon fiancé a mis un poème en musique, dans la cathédrale.

Elle s'informa aussitôt de Miguel:

— Et d'où venez-vous?

— Je voudrais tant le savoir, dit Miguel.

INSTANT II

« *Dans quelle contrée est-ce? Je ne la connais pas. Là, toutes les choses se correspondent, toutes les choses se fondent doucement. Je sais que cette contrée est à quelque part, je la vois même, mais je ne sais pas où elle est et je ne peux m'en approcher.* »

Kafka.

« Jeudi, ton visage m'appartient et je ne le connais point. »

Allegro Ma Non Troppo.

En ce dimanche de mai, à Paris, au début du troisième mouvement, Montserrat sentit faiblir son cœur — et vivement, son regard se troubla, savourant les bords d'un vertige délicat et vaporeux. Elle avait toujours été amie de toute chose vivante et elle l'avait été de ce cœur qui endiguait les tumultes de son sang. Elle en avait épousé la sûre régularité comme elle avait épousé le cœur de Miguel et l'inlassable dimension de son être.

« Mon cœur est trop lent. Tu es si lent »

— Que dis-tu? demanda Miguel. Qu'y a-t-il?

Sur le profil déserté de Miguel, elle voyait son propre visage réfléchi, absorbé: ainsi, Miguel avait porté une main à son cœur en pensant: « Mon sang se retire de moi, je vais bientôt mourir. »

— Silence chérie, dit Miguel.

Soudain, Montserrat se rappela à quel moment, en quel jour, elle avait déjà subit cette sourde détresse, cet abandon du corps qui se retire de l'âme (avant que l'âme ne se retire du corps) Oui, jeudi, à huit heures, dans les bras de Johann.

Allegro Ma Non Troppo.

La fin de ce mouvement serait la fin de Montserrat. Elle le savait. Johann jouait dans une bienheureuse simplicité. Ce qu'il savait, et ce qu'il ne savait pas, de ce mouvement contemplatif, se fondait en lui, en la puissance humble de ses mains; il était l'aigle et la proie de l'aigle, celui qui se trouve et celui qui se perd.

Allegro Ma Non Troppo.

Ainsi pensait Montserrat assise auprès de son mari

Miguel, encore palpitante de la semaine qu'elle achevait de vivre, frappée à jamais par une révélation disproportionnée à elle-même.

« Oui, jeudi, ce visage. »

JEUDI

— Qu'avez-vous fait de Miguel?

— Il marche sur les quais.

— Par cette pluie?

— Par cette pluie, oui.

Il prit les mains de Montserrat, les ouvrit sur la table de chevet, dans la lueur droite de la lampe.

— Je vois d'infinies blessures dans vos mains. Pourquoi?

— J'ai taillé un vêtement à Miguel, tout le jour. Tu vois le chemin des aiguilles dans ma main.

Elle rit.

— Pourquoi briser vos mains?

— Mes mains, pauvre Johann, elles ne servent qu'à tailler des pélerines à Miguel.

— Et ces sculptures?

Il désignait les hautes figures statiques qui les entouraient, les pressant de toutes parts, comme les fantômes de leur obscur amour.

— Elles ne sont pas vraiment de moi, dit Montserrat.

— Alors d'où viennent-elles?

— Tu le sais mieux que mon esprit, dit Montserrat. Ne m'interroge donc pas.

Venaient trois jours parallèles aux trois premières journées. Lundi et mardi, mercredi, avaient servi aux poursuites et à l'orage dans les cathédrales de France — maintenant, ils entraient dans les trois jours de naufrage. La balance du temps était indifférente à cette subite précipitation. Montserrat avait eu trois jours de désespoir, elle pouvait bien prendre, aussi, dans l'immense étendue des jours qui recouvraient la terre inquiète — ces trois autres jours trop brefs, les jours qui donneraient espoir à sa chair avant de la voir se dissoudre dans le néant. Enfin, Johann était venu partager cet espoir diabolique, et elle ne demandait rien de plus. Si, peut-être, autre chose, ne pas oublier Miguel, demeurer à son service jusqu'à la mort. Et l'aimer plus qu'elle-même quand il ne serait que ce peu de cendres

qu'elle imaginait déjà au bout de sa vie, cette poignée de cendres ruisselantes dans sa main...

— D'abord, une femme se flétrit par ses mains, puis la bouche...

— J'ignore comment on meurt, dit Montserrat, cruellement.

— Où êtes-vous Montserrat? Où es-tu, toi si infidèle et si fidèle à la fois?

— Je sais où nous sommes, Johann. Au centre du déluge, à Paris. Les autres maisons se laissent engloutir par l'eau. Notre maison résiste. Oui, je sais tout cela. Depuis longtemps. Mais je mens, Johann. Ce qui m'intéresse, c'est vous. C'est votre secret. Et vous ne le direz pas, même en dormant vous vous tairez. Ce corps que vous êtes... Ah! Vous croyez qu'il me suffit! Non, je sens trop bien tout ce qu'il me cache. Enfant, j'ai eu faim. On m'a donné du pain. Et ce pain n'était pas assez surnaturel pour ma faim. Il en est ainsi de toi. Tu es un ange ou un démon mais si tu n'es pas l'un et l'autre, tu n'existes pas.

— Je suis un homme, dit Johann, Ne t'obstine pas à croire autre chose.

(Et plus doucement, refermant les mains de Montserrat entre ses mains, comme on recouvre la surface agile d'une chose trop vulnérable au contact)

— Montserrat, je voudrais aussi savoir qui tu es!

— Que voudrais-tu savoir enfin Johann? Oui, je n'ai vécu que pour lui. Et alors? Que faut-il devenir de plus qu'une morte pour avoir tant aimé? Protège-le. Ne le tente pas de cette immortalité étrange. Je sens en lui, cette tentation. Le goût de me fuir pour aller plus loin dans le temps. (L'amour n'est-il pas le Dieu du temps perdu?) C'est tout ce que je puis être pour lui, c'est tout.

Que lui as-tu fait? Pourquoi es-tu venu? Pourquoi t'ai-je poursuivi? Enfant, je me souviens avoir désiré te connaître... voir tes yeux, être prise par toi. Oui, je l'ai voulu. Mais pourquoi? C'était absurde? Et tu resplendis de tout ce que nous ne serons jamais. Ton heureuse placidité est notre juge.

— Montserrat, je crois savoir que tu redoutes la fin de ton corps. Car crois-tu, il n'y aura jamais aucun commencement ensuite!

— Non, aucun. Mais prenez-moi encore afin de me communiquer un instant — un seul, si cela est en votre pouvoir (la beauté du diable est toute-puissante) cette intime éternité qui me sera bientôt ravie.

— Non, dit Johann. Eloignez-vous de moi.

Montserrat entra dans l'étreinte comme dans un tombeau, ferma les yeux, vit s'étendre hors d'elle-même ses membres longs et foudroyés, savoura la détente — bien immense — devint peu à peu, la plaine soulevée, immobile un moment, aussitôt redressée, anéantie et délivrée encore par les vents du plaisir, et à nouveau interdite jusqu'à la pudeur. Puis vint le vague bonheur du sommeil qui la saisit par surprise: une à une, les roses entr'ouvertes des doigts se fermèrent; imperceptiblement, le ventre blond, tel l'oiseau captif du vertige, sombra en répudiant toute caresse tremblante. Ainsi le maïs doré s'éloigne de la brûlure du soleil.

Le cou et la tête s'abandonnèrent au vide délicieux, comme l'arbre qui s'écroule majestueusement dans un grand silence vert qui ne ressemble en rien au silence de la détresse. Les épaules, les seins de Montserrat étaient l'écorce tragique de cet arbre (on les voyait se séparer de l'arbre, se tendre, se dissimuler, brusques et changeants) tandis que son sang en demeurait la sève secrète, originel

fleuve sacré. Et les jambes se dressaient déjà, somptueux sacrifice d'un brasier noir.

Montserrat dormait dans l'étreinte, au cœur d'un tombeau au cœur d'un arbre, elle n'oserait pas fouler d'un seul cri le deuil que formait autour d'elle l'éparse forêt du monde.

Quand elle se réveilla, elle sentit croître en elle les plaies de l'amour. L'Instant était déjà un autre passé. Johann simulait le silence, allongé sur le côté, son corps paraissant posé comme à travers le corps absent dont il venait de se séparer, avec la réelle cruauté du souvenir.

— Johann murmura Montserrat, Johann.

Mais il ne devait pas entendre. Elle se trouva seule, et son cœur se mit à battre très lentement. Comment le rappeler à la vie, à la chaleur: « Tu me quittes, tu me quittes, je n'ai que toi, cœur vivant. »

Assise auprès de l'homme, Montserrat savait qu'elle venait d'être tirée de son flanc et elle lui laissait ce sommeil, car elle n'ignorait pas qu'elle avait toujours été la blessure de ce sommeil.

« Johann Johann, tu règnes sur mes os
Je règne sur ton sang
Nous ne faisons qu'un
Au delà de notre volonté
Qui ne dure pas... »

Peut-être, la femme, en se penchant sur son flanc clair, découvrait-elle comme au-dessus d'une rivière diaphane, le secret d'une souffrance étroite née avec elle. Elle ne demandait qu'à s'effacer devant le mystère d'une aliénation trop douce, l'aliénation au malheur de l'homme. « Maintenant, pensa Montserrat, je pourrai étreindre Miguel et lui inculquer cette force, cette luminosité que je

sens au fond de moi, ou plutôt ces ténèbres absolues qui m'éblouissent. »

— Johann, entends-moi!

Il ouvrit les yeux et se plaignit de son corps enchaîné:

— Montserrat, qui donc est venu ravir un peu de ma chair?

— Moi, dit Montserrat. Pendant ton sommeil.

— Tu savais bien que j'en souffrirais, dit Johann.

— Oui, je le savais, dit Montserrat.

Vers la fin du soir, Montserrat sculptait le visage de Johann. La proche fraîcheur de la nuit s'unit à la fatigue de ses doigts et Montserrat put créer un homme.

— Qu'as-tu Montserrat?

— Ce n'est rien, Johann, mais c'est là ma dernière création et j'y laisserai ma vie. Pourquoi t'inquiètes-tu? A mesure que tu vis de moi, je meurs. Il faut que je te laisse mon regard... Il faut...

— Oh! Taisez-vous, supplia Johann, Mon Amour, vous êtes si lasse.

Nulle larme ne jaillirait des yeux éteints de Montserrat.

— Oui, je suis très lasse, dit la femme.

NUIT DE JEUDI

— Miguel! Miguel!

Montserrat l'avait attendu au seuil de toutes les maisons de Paris. Elle avait couru sur les quais. Elle l'avait guetté à la sortie du métro nocturne. Miguel n'était plus là. Il continuait sa poursuite épouvantée, celle qui l'avait conduit jusqu'à Bourges. Il cherchait à refermer sur lui la plainte grandiose de Paris.

— Miguel!

Soudain, elle le vit, haletant et solitaire. Elle prit son bras et lui demanda de bien vouloir le suivre jusqu'à la maison. La pluie commençait à geler dans les rues.

— Et tu as froid, Miguel, nous ferons un bon feu dans la chambre...

Elle lui souriait comme autrefois, comme lundi, en rentrant de Chartres.

— Si tu savais combien j'ai faim de te prendre dans mes bras, dit Miguel.

— Tu as cherché l'ange, Miguel?

— Non, je l'ai fui, dit l'homme.

— Et demain Miguel?

— Je le fuirai, dit l'homme. Et toi?

— J'ai trouvé ce que je cherchais. Je voudrais m'en approcher de façon à ne plus jamais m'en éloigner.

— Et demain Montserrat?

— Je le ferai encore — dit Montserrat.

Ils étaient debout devant les cinq escaliers de fer qui les séparaient de leur appartement, des portes closes à clef, de leurs chambres.

— Nous n'arriverons jamais, dit Montserrat.

Alors, triomphant, Miguel prit la femme dans ses bras et gravit chaque marche, accompagné d'une proie légère qui ne le quittait pas du regard, blottie au creux de son épaule, reconnaissante et fidèle à ces noces inconnues.

Penchée sur le feu qui réchauffait toute la chambre, Montserrat frottait ses mains l'une contre l'autre, attentive à la présence de Miguel.

— Qu'as-tu fait de tes mains et de tes yeux, Montserrat?

— Oui, chaque jour tu me le demanderas, Miguel. Je vais vieillir très ardemment. Ne t'occupe pas de moi. Suis-je si laide depuis que je commence à mourir?

— Non, dit Miguel.

— De tes mains si vastes — redresse-moi, oui, je vais périr.

Miguel avait eu pitié des paroles de Montserrat.

Et de cette autre étreinte, il se releva avec une blessure au cœur.

L'ESPAGNE DU SONGE

« Tu avais dix ans, peut-être ou huit ans, Montserrat
Je t'ai vue pour la première fois dans une église de Barcelone
Eloignez-la de moi, disais-je à ma mère et à mes sœurs
Elle est trop belle pour me plaire
Elle est trop douce pour m'aimer
Mais je savais déjà qu'à travers le monde entier
Montserrat m'attendrait
Avec ce même sourire fatal »
« Dites-moi pourquoi la vierge est occupée à filer
Quand vient le message de l'Ange?
Dites-moi pourquoi... »
Je n'ai rien dit, Montserrat.
Tu avais neuf ans, peut-être, ou treize ans Montserrat
Quand tu vins à moi pendant ce pélerinage à la Vierge
C'était en une nuit illuminée de Montserrat
Alors j'enlaçai ta taille
Nous étions seuls parmi les foules silencieuses
« Priez avec moi, priez avec moi à Montserrat. »
Je n'ai pas prié
J'ai vu Miguel à Barcelone dans un jardin
Au milieu de la mer
Nous dormions dans un bateau le soir

Et à chaque aube nous nous retrouvions
A la baie de Palma de Majorque,
Les côtes d'argent s'éteignaient
Et paraissait le port, et au loin, comme une montagne
La cathédrale...
— Quelle était cette église de Barcelone?
— Santa Maria Del Pina.
— Non, dit Miguel, c'était à Santa Maria Del Mar.
Au mois de mai.
« Dites-moi pourquoi la vierge est occupée à filer
Quand vient le message de l'Ange?
Dites-moi pourquoi? » Il ne m'a rien dit.
Le visage de ma mère était voilé de noir,
« Eloigne-toi, Miguel, marche avec tes sœurs, Miguel. »
Nous allions à Avila
Les mains de ma mère étaient voilées de bleu
Mes sœurs avaient des jupes profondes comme le ciel
On y voyait des étoiles et des fleurs dessinées à l'aiguille
J'aimais le creux chemin de leurs tailles agiles
Nous allions à Avila
Sur la route, les vieilles femmes lasses
Posaient leurs têtes contre le soleil couchant
Elles respiraient calmement
« Miguel, Miguel, pourquoi pleures-tu Miguel? »
Lumière brune et fidèle
Notre petit âne mirait ses yeux
A chaque puits, à chaque pas.
Tu avais dix ans ou sept ans, Montserrat
Quand je te vis marcher vers moi, droite et magnifique
Les yeux fermés, tu venais au bourreau innocent
Sans savoir qu'il te lierait à jamais à ce soleil couchant
D'Avila

Comme à la passion sanglante de son cœur.
— Là-bas, les montagnes se dressaient comme des buissons d'épines
De tristes oliviers courbaient sous les vents
— Non, dit Miguel, seuls les oliviers s'élevaient
Dans l'austère solitude,
Inattendus comme la plainte de la harpe...
« Dites-moi pourquoi la Vierge est occupée à filer
Quand vient le message de l'Ange? »
— Loin, très loin dans cette église de Barcelone
Je n'ai rien dit, Montserrat.
Amenez-moi à Madrid
Eloignez-vous de moi
Ne suis-je pas votre fiancée?
Amenez-moi à Madrid
Vous n'avez pas quinze ans
— Madrid, l'église de San Josué,
« Dites-moi pourquoi la Vierge est occupée à filer
Quand vient le message de l'Ange? »
A la Plaza Monumental
Une course de taureaux ou une course d'astres?
Miguel ne pensait qu'à moi et je ne pensais qu'à lui
De lui à moi une seule distance
Le battement d'un éventail,
« Retirez cet éventail, vous me cachez vos yeux »
Mais je ne l'écoutais pas pour mieux penser à lui
« Cruelle, que faites-vous, ah! « Que vous êtes femme! »
Je voulais lui faire comprendre cette autre distance
Qui existerait toujours
— As-tu compris Miguel?
— Non, plus tard, beaucoup plus tard.
« Vous me donnez la fièvre, Montserrat. Ecoutez-moi. »

Nous paraissons unis aux yeux des hommes
Dieu nous fit inséparables pareillement
« Infinie distance, O Montserrat. »
Et cette seule distance suffisait à rompre le monde
« Baissez l'éventail, vous me donnez soif de vous voir. »
Feu et ombre — elle élevait et abaissait l'éventail
Et jamais je ne connaissais le repos de ses yeux,
Course de taureaux ou course d'astres?
Les alquazils défilaient à cheval, les picadors
Et les banderillos
Tous se préparaient au festin d'une agonie
Et moi je n'avais que Montserrat
Qui me faisait mourir de mille morts,
Amante ininterrompue de ma vie...
Les picadors à cheval, enfonçaient les premiers
Leurs pointes dans la victime à peine révoltée
Il est affaibli, je souffre, mon sang coule je souffre
Non, Montserrat, Non
Les banderillos le torturent à nouveau
Ils avancent vers lui et l'effleurent d'un sournois tourment
— Avec les opprimés tu es un opprimé
Avec les forts tu te redresses.
— Oui, dit Miguel.
Non écoutez-moi Montserrat vos yeux
Déjà c'était la mise à mort et le matador attendait le triomphe
L'éventail tombe de ses doigts brûlants
Pourquoi pleures-tu Miguel?
— J'ai enfin compris cette infinie distance, dit Miguel.

DERNIER INSTANT

VENDREDI: PARIS DU SONGE

De l'Ile Saint-Louis, ils voyaient le chevet de Notre-Dame, tel un ensemble parfait de pierres scintillantes. Brutale et rapide comme le départ d'un cygne dans la nuit — la voix de Montserrat approchait la joue de Miguel et s'effaçait aussitôt.

— Non, tu n'as pas compris cette infinie distance, non Miguel. Tu n'en sais rien encore.

— Tu m'as donc entendu te parler en rêve, Montserrat?

— Oui.

— N'aie pas de chagrin, Montserrat. Ce n'était que le rêve du rêve.

— J'ai tout entendu, dit Montserrat.

— Sois douce, Montserrat.

— Tu te souviens, à Grenade, Miguel, tout nous séparait l'un de l'autre. La couleur du ciel, la couleur de l'eau, la parole d'un enfant dans une maison, le regard d'une femme inconnue — pardonne-moi, je me sens encore dans cette grande séparation de toi. Je ne sais d'où cela me vient.

Sur le front de Miguel, la pluie se répandait parfois comme le baume des neiges.

— Je ne souffre pas, dit Miguel. Je ne ressens plus rien.

Et je ne comprends plus ce que cela signifie « être séparé de quelqu'un que l'on aime. » Pourquoi serais-tu séparée de moi? Nous sommes ensemble

— Je sais que tu as été très humilié, Miguel, dimanche, le jour de la générale.

— J'ai oublié, maintenant, dit Miguel.

— Tu as été très humilié aussi, de te savoir à jamais incompris de Johann.

— Peut-être, dit Miguel, mais j'ai réellement tout oublié pour penser à toi seule.

Quand il y avait course de chevaux le dimanche
Je venais m'asseoir près de lui dans les jardins
Nous étions seuls sous l'immense clair de lune
A guetter les chevauchées mystérieuses
Ils allaient droit, beaux chevaux blonds
Se noyer dans l'or des épis
Miguel Miguel
Chevaux blancs
Courant sur la rivière gelée

— Que fais-tu? demande Miguel, oui pourquoi caches-tu ton visage de ton parapluie? Tu sais bien que j'ai besoin de te voir.

Quand il y avait course de chevaux le dimanche
Je venais m'asseoir près de lui dans les jardins de Saragosse.
Et nos parents disaient de nous:
— Laissons en paix ces enfants tragiques
Car ils sont l'un à l'autre
A travers les siècles.

— Feu et ombre jamais je ne connais le repos de tes yeux.

Course de chevaux ou course d'astres
Je montais sur son cheval, de quelle main délicate
Il s'emparait de moi pour me sentir à lui,
Et pourtant quand il ouvrait les doigts
Cela suffisait à me perdre

Montserrat Montserrat disait-il, j'approchais mes lèvres de sa bouche
Miguel Miguel lui disais-je
Tu es pêcheur du Levant
Et il riait
Course de chevaux ou course d'astres
Je ne venais plus m'asseoir près de lui
Le dimanche à Saragosse car nous avions grandi
Et nous étions hommes de l'univers.
Et le vent automnal comme son rire
Voguait de branche en branche
— Je veux te voir, supplia Miguel.
Le parapluie tomba des doigts brûlants de Montserrat
— Ce n'est rien Miguel, ce n'est rien. Je suis là.
Et elle l'entendit rire — comme autrefois.

VENDREDI. NUIT

Montserrat, les bras rejetés de chaque côté d'elle-même comme une barque qui repousse les hautes pressions des vagues et de l'écume, glissait, de silence en silence jusqu'à cet abîme de l'inconscience étonnée où elle ouvrait parfois les yeux pour se rappeler à elle-même, avec prudence — que Miguel existait toujours.

— Pourquoi coudre si longtemps, Montserrat? Tu portes tant d'années en toi, Montserrat.

— Et toi, Miguel, que veux-tu faire? Tu sais bien que les tentations ne se tuent pas.

Miguel tira les rideaux et vit les œuvres de la nuit, ces stériles statues nées de l'esprit agile de Montserrat, déployant leur chaleur dorée et secrète jusqu'à l'œil placide

de Miguel. Enfin, cette chaleur envahit le corps et l'âme de Miguel et l'homme reconnut la sombre mouvance d'une pensée qui le liait à toute chose créée par les mains de la femme. Et il fut ému.

— Que veux-tu faire Miguel?

Telle une plainte craintive, la supplication de Montserrat l'atteignait et irritait sa violence.

— Pourquoi tuer ton frère Caïn? N'entends-tu pas la détresse de Dieu?

Mais ces statues qui avaient été les sœurs bien-aimées de sa vie et les enfants de Montserrat (L'obéissance parfaite dans le regard de chaque personnage) n'avaient plus soudain, cette suprême soumission à la volonté de Miguel: soudain, elles se retournaient contre lui. Inexplicables et ennemies, Miguel les voyait se presser autour de lui. L'une d'elles les détruisait toutes. L'une d'elles. Johann...

— Que fais-tu Miguel? Que veux-tu faire?

O Miguel, quel triste vainqueur tu es! A genoux dans les morceaux de la statue brisée! Miguel. Miguel!

Il faisait nuit. Montserrat entendait vibrer la pluie sur les toits de Paris. Cela avait un tel écho en elle qu'elle se sentait vivifiée. Elle se leva, ramena ses bras le long de son corps.

— Comme je suis bien, s'écria-t-elle!

— Pardon chérie, dit Miguel. Je vais tout réparer.

— Non, Miguel, inutile. J'aime mieux ces vestiges, vois... les pétales d'une rose.

— Une fleur, dit Miguel.

— Notre printemps qui achève, dit Montserrat.

Elle découvrait l'insondable tristesse de se découvrir semblable à lui, déjà consumée dans ses cendres prochaines.

Allegro Ma Non Troppo.

— C'est demain, dimanche, n'est-ce pas Johann? Pourquoi n'est-tu pas parti plus tôt?

— C'est demain que je joue, dit Johann. Vous savez que tout cela est très grave pour moi. Je me prépare depuis des mois à bien jouer ce concerto.

— Depuis des années, soupira la femme en haussant les épaules.

Blottie contre le mur, Montserrat écoutait Johann. Elle ramenait à sa mémoire, les débris de leur étrange aventure: cherchait obscurément la nécessité de cette exaltation sensuelle qui l'avait jetée — comme l'objet le plus pur et le plus impur à la fois — aux mains de Johann.

— Faites de moi ce qu'il vous plaira...

— Cette parole est monstrueuse. Il vaut mieux la retirer.

— Je ne peux pas la taire, dit Montserrat, révoltée.

Il n'était déjà plus l'homme qu'elle avait retenu au seuil de l'éternité, l'âme de Johann venait sauver le corps de Johann. L'âme radieuse et sensible...

— Non, je ne veux pas, dit la femme.

Allegro Ma Non Troppo.

L'homme jouait toujours. Ce qui brûlait dans ses yeux, n'avait plus de nom. Ce qui frémissait à l'intérieur de son être n'avait plus cette résonance furieuse ou calme qui étonnait hier, la mémoire de Montserrat. Tout s'écroulait.

Johann avait été foudroyé par le bras de Miguel.

— Vous souviendrez-vous de moi à Vienne?

— Oui, dit l'homme.

— Et demain à Venise, dans la cité éternelle?

— Oui, Montserrat.

— Comme tu mens! Tu as déjà oublié cette étreinte qui fait soudain comprendre à la femme qu'elle est destinée à l'homme, à son corps, à son désir, tu as oublié cette étreinte donnée debout à Paris sous la pluie dans la nuit de ce mois de mai et comment la forme de ton corps total s'est emparée de moi pour me surprendre m'étonner me plaire me ravir enfin toujours debout sans bouger avec ta main posée sur ma nuque et je te regardais mieux et plus doucement tu as oublié Johann et vite je suis allée rejoindre Miguel dans ma chambre et je l'ai étreint de la même manière et j'ai tout compris à nouveau Miguel a souri il a posé sa main sur ma nuque et j'ai fermé les yeux.

Allegro Ma Non Troppo.

— Venez plus près Montserrat.

Elle obéit. Il posa sa main sur le sein de Montserrat et ferma les yeux.

— Ce cœur, ce pauvre cœur...

A la place de l'Opéra, Miguel vit se dresser autour de lui le vaste azur déchiré. Il avait été chancelant de la même manière autrefois — chancelant et emporté devant la miraculeuse étendue de la Méditerranée.

Montserrat. Montserrat.

Il l'attendrait ici. Elle viendrait peut-être ou elle ne viendrait plus jamais. Et la première fois qu'il avait vu Montserrat, il avait eu le désir de La Méditerrannée et enfin, le désir des yeux de Montserrat. Et tout s'était apaisé en lui. Montserrat l'avait conquis d'un seul geste du doigt, d'un mouvement de l'épaule. Comme il regrettait d'avoir tant aimé! Comme il était las!

Tu n'auras pas froid avec cette pélerine mon amour

Tu n'auras plus mal

Tu peux aller au bout du monde

En combien de jours as-tu taillé ce vêtement Montserrat?

Une journée a suffi

Il marchait vers la silhouette invisible de Montserrat (cette silhouette de feu qui éclipsait tous les soleils d'Espagne, hier) Montserrat prête à venir vers lui, à surgir de partout, Montserrat et son pas fraternel.

— Plus près Montserrat, je vous en prie...

Miguel aimait être l'esclave du dernier jour du monde.

La pluie ruisselait encore sur ses membres déserts.

Il s'aperçut bientôt que son cœur était une coupe ouverte.

Le sang coulait sur ses vêtements.

Tu n'auras plus mal avec cette pélerine mon amour...

— Miguel, tu ne m'attendais donc pas?

Elle était là, sans tristesse et sans force.

— Miguel, ton cœur, ton pauvre cœur...

Elle posa sa main sur le sein de Miguel et ferma les yeux.

La blessure se cicatrisait en lui.

Allegro Ma Non Troppo.

Telle était la fin du dernier mouvement. Johann se leva. L'heure de triomphe éclata comme une indicible rumeur dans cette salle de concerts de Paris, en ce dimanche, le trois mai.

Montserrat voulut se retourner vers Miguel, mais il n'était déjà plus à ses côtés.

Quelques temps plus tard, Montserrat vint à Johann. Il saisit les mains de la femme:

— Non, Montserrat, il ne faut pas vouloir tout quitter.

— Mais je le veux, dit-elle.

— Et Miguel?

— Je le retrouverai.

Il la regarda partir. Il pensait à elle et à beaucoup de choses à la fois. Il était heureux. On venait de lui apprendre la naissance de son deuxième enfant. Il avait espoir de rentrer à Vienne bientôt, il avait espoir...

Et la Seine avait déjà emporté l'âme et le corps de Miguel. Il gisait seul dans la détresse des eaux. Courant sur les quais, Montserrat se hâtait vers les fleuves... Ouvrir le tombeau de Miguel, et reposer près de lui.

Le déluge cessa sur Paris.

La Place de l'Opéra fut incendiée en un instant. Montserrat dut périr là, ignorée de l'homme qu'elle avait aimé.

Et à Vienne, il neigeait ce jour-là et l'Enfant de Johann naissait.

ADÈLE LAUZON

CUBA

Reportage

ADÈLE LAUZON VAN SCHENDEL — Né à Montréal en 1931. Etudes de philosophie à l'Université de Montréal et de Sciences politiques à Paris. A travaillé pour la Fédération du Textile de la CSN, à la Presse Canadienne et au service des nouvelles étrangères de *La Presse.* Est actuellement reporter au *Magazine MacLean.* A fait en mai 1961 un séjour d'un mois à Cuba.

« Si Cuba « ne durait pas », une certaine forme d'espoir disparaîtrait de la terre ».

Claude Faux « Cuba cubain »

Le texte qui suit cette introduction a été écrit il y a un an, peu de temps après un séjour que je fis à Cuba en mai 1961. Il s'agit d'un extrait de ce qui devait être un livre-reportage. Après avoir écrit 100 pages, je me suis arrêtée. L'éditeur attendait de moi non pas un document historique mais un reportage d'actualité. Or je me rendis compte qu'au moment où je l'écrivais, mon livre était déjà dépassé, sauf en ce qui concerne les pages que j'ai par la suite soumises aux ÉCRITS, parce qu'elles constituent une sorte de témoignage. C'est la principale raison qui me fit interrompre ce travail.

En plus d'avoir séjourné un mois à Cuba, j'ai lu plusieurs ouvrages écrits sur la révolution cubaine par des auteurs éminents: Claude Julien, Hubermann et Sweezy, Herbert Matthews, Jean-Paul Sartre. Ces livres, je les ai lus peu de temps après leur parution. Ils demeurent tous valables et intéressants, dans la mesure où ils constituent un apport historique. Six mois après leur parution, ils sont déjà en dehors de l'actualité. Cette révolution évolue à un rythme tellement accéléré que seul le journal quotidien permet à son sujet l'écrit d'actualité. Mais ce facteur d'actualité ne fut pas la seule raison qui me fit renoncer au projet d'un livre: je me sentis aussi écrasée par la

difficulté d' « expliquer » le castrisme, de faire croire non seulement à son existence mais à sa réalité, à ses qualités propres.

Par exemple, j'avais lu le livre de Sartre avant d'aller à Cuba. Or, malgré ses chapitres strictement documentaires, cet ouvrage me fit l'impression d'être beaucoup plus une sorte de roman épique qu'un texte traitant de réalités politiques. La révolution cubaine vue par Sartre m'apparaissait comme le fruit de l'imagination de Sartre, vaguement inspiré de la réalité cubaine. Je ne mettais pourtant pas en doute les faits apportés par l'auteur. Mais j'attribuais à son génie créateur l'aspect lyrique de sa description. Une fois à la Havane, je me rendis compte que la réalité cubaine dépassait ce que je considérais comme la « fiction » sartrienne.

En rentrant au Canada, j'eus longtemps l'impression d'avoir vécu un rêve. Je ne veux pas dire par là que la révolution cubaine me semble trop belle et trop parfaite pour être vraie. Non. La révolution cubaine n'est pas toujours belle et elle nage en pleine imperfection. Mais ce qui s'est passé dans ce pays, ce qui s'y passe encore, en bien, en moins bien ou en mal est si différent de tout ce que nous avons vécu chez-nous ou de ce que nous avons pu voir dans les pays qui nous sont familiers, qu'au moment où l'on cherche à l'expliquer aux autres, on a parfois l'impression de « raconter des histoires ». Plus d'une fois, en écrivant mes cent pages, l'été dernier, je me suis arrêtée, aux prises avec ce problème. En relisant ce que je venais d'écrire, je me sentais dans un univers de fiction. Je me demandais si je n'étais pas victime de mon imagination. Je réexaminais le tout, phrase après phrase, je revisais froidement mes souvenirs et finalement je constatais que je n'avais décrit que la réalité. Mais je me disais: si j'ai

peine à me persuader moi-même, comment pourrais-je persuader les lecteurs.

Depuis mon retour de la Havane, j'ai eu l'occasion de rencontrer, au Canada, aux Etats-Unis ou en France des personnes qui avaient elles aussi vécu quelques semaines de l'épopée cubaine. Dans la majorité des cas, il se produisait un phénomène étrange. Ce souvenir commun créait des liens d'amitié qui n'avaient à peu près rien d'idéologique. C'était plutôt une sorte de soulagement de pouvoir parler d'une expérience importante que nous avions vécue sans être aux prises avec le problème de la vraisemblance, sans se faire donner par l'interlocuteur cette désagréable sensation d'être en marge du réel. On peut dire aux gens que Castro a formé des coopératives, des fermes du peuple, des logements à prix modiques, qu'il a diversifié l'économie, qu'il lutte contre l'analphabétisme, et même que les Cubains passent des heures à l'écouter parler. On peut être cru ou ne pas l'être, mais cela ne pose pas de problème. Cela se dit. Mais quand on tente de décrire l'atmosphère dans laquelle tout cela se fait, quand on essaie d'expliquer ce que Fidel représente pour les Cubains, ou bien on échoue dans sa description, en essayant de la rendre « raisonnable » ou bien on passe pour des lunatiques. Et cela est vrai, non seulement pour les aspects importants de la révolution, mais pour ces petits épiphénomènes.

A La Havane, j'avais rencontré le poète haïtien René Depestre qui depuis 10 ans a vécu dans vingt pays et sur quatre continents, un homme que sa vaste expérience a rendu sceptique sur beaucoup de choses. Après deux années de séjour à Cuba, il me déclarait avec un enthousiasme total:

— « Ici, c'est une révolution de poète! »

Parole de poète qui trouve « poétique » tout ce qui lui plaît? Certes. Mais il reste que cette révolution réelle possède des qualités créatrices qui lui font dépasser le réel habituel.

Il est extrêmement difficile de décrire la révolution cubaine à ceux qui ne l'ont pas « vue », car forcément, tout le monde, à des degrés divers, juge des choses et des événements avec des termes de référence. Or ce système est presque inapplicable dans le cas de la révolution cubaine à cause de l'extraordinaire nouveauté de celle-ci. Ressemble-t-elle à la révolution soviétique ou à la Chinoise? Si on procède à des analyses historiques, économiques, stratégiques, on pourra trouver des points de ressemblance ou des différences. Mais on ne se sera pas pour autant fait une image même approximative de la révolution cubaine. Castro ressemble-t-il à Bolivar, à Marti, à Robespierre, ou à Khrouchtchev ou même à Hitler, comme on le dit parfois? A aucun d'entre eux ni à une addition de ces hommes; il est Castro et on ne peut le comparer à personne.

Il arrive, mais c'est relativement rare, que l'on rencontre des gens qui sont allés à Cuba et qui ont été imperméables ou allergiques à ce qu'ils ont vu. Je ne parle pas ici des exilés cubains ou même de la plupart des Américains qui, ayant des raisons très précises d'être anti-castristes ne voient dans ce régime qu'une monstruosité. Je pense aux observateurs étrangers, journalistes, visiteurs, ou invités du gouvernement, qui, dès le début de leur séjour ont éprouvé une répulsion instinctive devant le spectacle qui s'offrait à eux. Cette réaction, je l'ai constatée chez des représentants des démocraties capitalistes et chez des citoyens des démocraties populaires. Je suis à peu près certaine que dans le cas de ces observateurs « allergiques », les idéo-

logies, les questions économiques ou strictement politiques ne jouaient pas un rôle très important dans leur incapacité ou leur refus de comprendre la révolution cubaine. Profondément imbibés de leur propre philosophie de la vie et de la politique, ils se sont trouvés à Cuba, plongés dans un monde qui ne correspond ni à leur mode de vie et de pensée, ni même à celui de leurs adversaires, celui-ci ayant au moins l'avantage d'être connu. J'ai rencontré des capitalistes qui préféraient de loin les Russes aux Cubains et des communistes qui auraient été sûrement plus à leur aise aux Etats-Unis. Par contre, il y a des hommes comme Henry Matthews du New-York Times qui, sans être socialistes (encore moins communistes) ont été profondément sensibilisés par le castrisme et qui l'ont admirablement compris.

Je ne veux pas dire que les positions idéologiques d'un individu n'ont rien à voir avec l'attitude qu'il adoptera à l'égard de la révolution cubaine. Il est évident qu'un socialiste sera plus susceptible qu'un autre d'accepter le castrisme, parce que, au départ il est d'accord avec ses aspects socio-économiques; il a donc un préjugé favorable qui l'aide par la suite à comprendre le phénomène de l'intérieur. Mais si cet accord de base conditionne le *jugement* et facilite la compréhension, il n'entraîne pas celle-ci automatiquement. Ce n'est pas non plus une affaire d'intelligence. Des pronostics justes ou erronnés sur l'évolution de l'affaire cubaine ont été faits par des commentateurs d'intelligence et de compétence égales. L'échec de l'invasion d'avril 1961 et l'erreur d'évaluation de la situation commise par la CIA (Services de renseignements américains) à cette occasion, sont significatifs. On ne peut tout-de-même pas expliquer cette affaire en prétendant que la CIA n'est formée que de gens stupides. Elle dispose

de moyens puissants, d'un personnel spécialisé et expérimenté. Pourtant, elle a prouvé son inaptitude à comprendre la réalité du castrisme.

On peut « juger » la révolution cubaine selon ses propres conceptions idéologiques, on peut analyser ses phénomènes économiques avec une précision qui variera selon l'acuité de l'intelligence ou le degré de la compétence. Mais pour en saisir l'âme, pour en avoir l'intuition, je crois qu'il faut une certaine aptitude à reconnaitre pour nouveau ce qui l'est vraiment, sans chercher des critères de comparaison ou d'appréciation dans ce qui existe déjà. Les analystes qui ont fait les prédictions les plus justes sur l'évolution du castrisme sont précisément ceux qui, tout en le situant dans l'histoire contemporaine, ne l'ont pas enfermé dans la logique étroite du « déjà vu. »

Il faut dire que cette sorte de logique a toutes les apparences pour elle. Ainsi, si l'on se réfère aux données actuelles de la politique mondiale, il n'y a que trois positions possibles pour les petits et moyens pays: la soumission plus ou moins totale au « camp occidental », l'infféodation à Moscou ou le neutralisme qui consiste en un jeu de balance entre les deux grands blocs.

Quand, il y a trois ans, Castro se rendit à Washington, on crut que le nouveau gouvernement cubain se contenterait de petites réformes et qu'il conserverait sagement sa place parmi les Occidentaux. Puis comme il devenait de plus en plus évident que le jeune leader avait son franc parler, on commença à parler de neutralisme cubain. Mais cette appréciation ne dura pas longtemps. Car Fidel Castro ne se contentait pas de parler, il agissait. Les tentatives américaines de freiner le rythme de cette révolution ne parvinrent qu'à l'accélérer. Il y eut le rapprochement avec Moscou, l'aide soviétique, la rupture de

plus en plus totale avec les Etats-Unis. Cuba fut vite classé parmi les satellites de Moscou. Par ailleurs, la liberté laissée au parti communiste à l'intérieur du pays accentua cette impression. Certains prétendirent que les barbus avaient innocemment fait le jeu des communistes, d'autres affirmèrent, malgré tous les faits connus, que Fidel et ses principaux lieutenants avaient toujours été des communistes de stricte obédience.

Puis, vint le fameux discours du 1er décembre 1961 au cours duquel le premier ministre cubain proclama à la face du monde qu'il était marxiste-léniniste et qu'il serait toujours communiste. Grâce à un trucage des textes on lui fit dire qu'il avait toujours été communiste. Les partisans des trois grandes catégories triomphaient. Le fidélisme n'existait plus puisque Fidel était communiste. Pour les uns, dans ce discours, Castro avait jeté le masque et avoué ce qu'il était vraiment, pour les autres, il avait fini par céder devant la pression de l'extrême-gauche. De toute façon, la preuve était faite, croyait-on, qu'il est impossible de faire une révolution totale, de laisser la liberté aux communistes, de s'entendre avec Moscou, sans devenir automatiquement l'esclave du communisme national et international.

Et en effet, d'après les informations que nous recevons, rien à Cuba — sur le plan économique, social et politique, ne distingue plus ce pays des démocraties populaires. L'annonce, il y a environ un an de la création du parti unique, largement noyauté par les communistes apporta la dernière confirmation de cet état de chose.

Et pourtant, en mars 1962, il se produisait un événement capital dont à ma connaissance, seul le journal parisien Le Monde, fit état. Cet événement, c'est encore une fois, un discours de Castro.

Rappelons d'abord qu'au moment où nous écrivons ces lignes, le parti unique n'est pas encore fondé. On a d'abord mis sur pieds une organisation transitoire sous le titre de Organisations révolutionnaires intégrées. Dans ses rangs militent un grand nombre de communistes qui cherchent à accaparer les postes clefs, souvent au détriment des fidélistes. C'est le coup classique du noyautage. Or, celui-ci devrait se faire avec une facilité étonnante puisque Fidel lui-même est devenu communiste. Si l'on tient à se référer au schème traditionnel, le leader cubain doit être disposé à sacrifier ses anciens compagnons à son nouvel idéal. Que Fidel soit un ancien complice ou une nouvelle victime idéologique du PC cubain, il serait dans l'ordre des choses qu'il se fasse le défenseur inconditionnel de ceux qui se considèrent comme « l'avant-garde-révolutionnaire ». Mais ça ne se passe pas comme ça. Si Fidel a des propensions à se lancer lui-même dans les entreprises les plus hardies, à prendre les positions les plus extrêmes, il ne se laisse pas « embarquer » facilement. Il a la manie de se mêler très activement des affaires de son pays. En plus de diriger son gouvernement et de prononcer une quantité affolante de discours, il aime bien aller voir ce qui se passe un peu partout. Il l'a toujours fait par le passé et il l'a fait dans le cas des Organisations révolutionnaires intégrées. Il y a trouvé une situation qui ne lui a pas plu du tout. Au lieu de convoquer dans le secret un certain nombre de personnalités ou de procéder discrètement à quelques limogeages, il a fait un grand discours à Matanzas, au début mars. Le communiste Fidel a dit ce qu'il pensait des ORI et de leurs éminences communistes:

« Etions-nous en train (...) d'intégrer réellement les forces révolutionnaires? Non (...), nous étions en train

d'organiser, de fabriquer, de créer une camisole de force, un joug, compagnons!... Nous ne faisons pas une libre association de révolutionnaires, mais une armée de révolutionnaires domestiqués, asservis. »

Il accuse les sectaires d'avoir « introduit un véritable chaos dans le pays. Il dénonce leurs méthodes bureaucratiques et autoritaires. Il les accuse de vouloir contrôler « à tel point que si une chatte avait accouché de quatre chatons », il fallait en référer aux O.R.I. »

On a accusé Castro de faire le jeu des communistes parce qu'il avait dénoncé l'anti-communiste. Après s'être lui-même proclamé marxiste-léniniste, il rappelle qu'il eut jadis lui-même des préjugés anti-communistes, qu'il les a combattus, mais qu'il n'entend pas que de nouveaux préjugés prennent la place des anciens:

« Etre anticatholique, anticommuniste, antisémite, c'est être contre-révolutionnaire... »

« Une fois arraché l'anticommunisme, alors le sectarisme à outrance engendre de nouveau l'anticommunisme. Parce que vingt personnes à la fois se demandent: est-ce bien cela le communisme, le marxisme, le socialisme? Cet arbitraire, ces abus, ces privilèges, tout cela, est-ce le communisme? »

Ayant découvert que des communistes cherchaient à supplanter d'authentiques révolutionnaires cubains, Fidel entre dans une colère noire. Il traite l'un des « sectaires », Fidel Pompa, d'homme à la « mentalité de gauleiter nazi. » Celui-ci avait tenté d'éloigner des fidélistes qui étaient pour lui de parfaits inconnus, disait-il. A ce mépris, Fidel répond férocement:

« Pourquoi ne connaissait-il pas ces compagnons? Parce que, tandis que les gens ici se battaient, il se cachait sous son lit ».

Si les communistes cubains avaient pu croire que Castro avait oublié leur « absence » de la guerre de libération, cette brimade les a sûrement détrompés.

Fidel est devenu communiste, mais le fidélisme est loin d'être mort. Et le fidélisme c'est entre autre chose cette grande liberté d'esprit, ce courage qui permet de dépasser l'opportunisme. Ce courage on le qualifie bien sûr d'irréfléchi et de téméraire. Mais il y a des années que l'on s'en prend à l'imprudence de Castro et pourtant, celle-ci lui a toujours servi. Les communistes cubains furent les premiers à refuser de s'associer à Castro au nom de la prudence. On raconte même qu'au début du régime ils s'opposèrent sans succès au radicalisme de certaines mesures, encore une fois au nom de la prudence. Défier les Etats-Unis, c'était aussi de la folie. Pourtant, face au colosse américain, Castro n'a pas encore fléchi. On dira que l'île est aux prises avec des difficultés économiques terribles, que la population est rationnée. Je sais par expérience qu'on a tendance à exagérer ici l'ampleur de ces maux. Mais je suis persuadée que la situation du ravitaillement doit être difficile. Il est bien évident que l'embargo américain se fait ressentir. Mais en ce qui concerne les conséquences politiques de cet état de chose il y a un élément important qu'il ne faut pas perdre de vue: les gens qui avant Castro, vivaient à l'aise, ou bien sont partis ou bien ont décidé carrément de sacrifier leur confort au nom de la défense de la révolution. Quant à la majorité de la population, *avant,* elle était sous-alimentée. Malgré le rationnement, elle mange mieux aujourd'hui que sous les régimes précédents. Ce qui veut dire, malgré tous les obstacles, pour la masse des gens qui soutiennent Castro, la révolution est encore un succès.

On a cru que le premier ministre cubain se montrait si audacieux vis-à-vis des Etats-Unis parce qu'il s'appuyait sur Moscou et que parallèlement il avait fait une profession de foi communiste pour payer cet appui à ses « maîtres » du Kremlin.

Toutefois, des commentateurs bien informés soutiennent au contraire que les Russes n'avaient pas été enchantés de cette déclaration. M. K aurait parait-il souhaité un allié plus conciliant avec ses voisins. Mais Castro prend ses décisions lui-même, sans consulter ses fournisseurs soviétiques.

Si on refuse de reconnaître cette indépendance fondamentale de Fidel et des fidélistes, on risque d'interpréter faussement la plupart de leurs gestes. Si invraisemblable que cela paraisse, Fidel n'a jamais dit ou fait quelque chose dans le but, soit d'amadouer les Américains soit de se conformer aux désirs des Soviétiques ou des communistes. Ceux-ci comme bien d'autres ont été victimes d'une erreur d'interprétation. Parce que le héros national se disait communiste, ils semblent en avoir conclu qu'ils étaient eux-mêmes au pouvoir. Ils ont agi en conséquence. Le résultat, ce fut la virulente dénonciation du discours de Matenzas. Pendant ce temps, le parti communiste français, très important dans le monde communiste faisait des commentaires dans le même sens. L'un de ses théoriciens les plus connus, M. Roger Garaudy, expliquait peu de temps avant ce discours que les « barbus » avaient permis la phase romantique de la révolution, mais que désormais il était essentiel que des gens sérieux prennent la relève pour sauver la révolution. Et bien entendu, ces pauvres, c'était les « camarades » cubains. Manque de chance pour M. Garaudy, peu de temps après son brillant exposé, arriva

le discours de Castro contre les « sectaires », discours approuvé le lendemain par la Pravda. M. Garaudy se trouva donc divisé contre lui-même mais entre lui-même et Moscou, il n'hésita pas. Il emboîta le pas en rendit aux barbus l'hommage qu'ils méritaient.

Mais le fait que la Pravda ait approuvé cette sortie de Castro ne constitue-t-il pas une preuve de connivence entre celui-ci et l'URSS? Si tel était le cas, M. Garaudy aurait été mieux avisé. Si le quotidien officiel russe a jugé bon d'appuyer le premier ministre cubain c'est que Krouchtchev, moins doctrinaire et plus réaliste que Staline trouve plus opportun de soutenir un homme dont il sait apprécier l'influence que de s'en tenir à l'orthodoxie traditionnelle. Mais ce n'est pas parce que Moscou a ses raisons d'appuyer les Cubains tels qu'ils sont que ceux-ci sont des fantoches.

Autrefois, les pays communistes étaient automatiquement inféodés à Moscou. Les velléités d'indépendance de Tito avaient entrainé une rupture. Mais les temps sont changés. Castro est au moins aussi indépendant que Tito, mais Khrouchtchev a plus de souplesse.

Sur le plan doctrinal, la « conversion » du fidélisme au marxisme-léninisme ne lui a pas pour autant fait renier sa fidélité au grand penseur national Jose Marti qui a conservé tout son prestige à Cuba.

Les pages qui suivent ne sont pas un reportage d'actualité et elles ne prétendent sûrement pas être un document historique. La première partie tient de la « petite histoire ». Quant à la seconde, elle commente un livre de « Che » Guevara, que peu de gens ici ont lu et qui constitue un rapport important à la compréhension de la révolution cubaine.

I

J'avais déjà vu Castro à Montréal, lors de son voyage aux Etats-Unis et au Canada en avril 1959. Ce fut, si je souviens bien, l'une des conférences de presse les plus pénibles auxquelles j'aie assisté. Toutes les questions posées ce jour-là par les journalistes auraient pu être résumées en deux points:

1) Etes-vous communiste?

2) Aimez-vous le baseball?

Castro répondait dans un anglais laborieux qu'il aimait le baseball et qu'il n'était pas communiste. Quand il essayait d'aborder d'autres sujets, quelque confrère zélé avait tôt fait de le ramener à Moscou ou aux « Sugar Kings ».

Le cadre plutôt étroit de cette conférence ne m'avait pas permis de me faire une opinion très approfondie sur ce personnage déjà légendaire et inquiétant. Mais je me rappelle quand même qu'il ne m'avait pas fait l'impression d'être l'hystérique que la presse américaine nous a maintes fois décrit depuis. Mais un homme peut changer en deux ans. Les amateurs de psychanalyse politique ne disent-ils pas souvent que le pouvoir monte à la tête? Les amateurs d'anthropologie ne soutiennent-ils pas de leur côté que les Latins sont d'incorrigibles exaltés?

Assise dans la salle à manger du *Riviera,* à la Havane, je me souvenais des yeux ou plutôt du regard de Castro que le barrage de questions sur le baseball n'était pas parvenu à dissimiler. Pour le décrire il ne me venait à l'esprit qu'une expression-cliché: un regard bon et intelligent. Description banale s'il en fut, mais c'est exactement

le souvenir que j'en avait gardé. Ce regard était-il devenu fou et maniaque?

A 8 h. 30, un ami cubain, le professeur G. arriva.

— Je suis désolé, je ne pourrai pas vous accompagner ce soir, il faut que j'aille chercher ma femme à l'aéroport. Elle arrive de Santiago. Mais je vais vous conduire à l'Université.

A 8 h. 45, nous franchissons la grille. Vérification d'identité par des miliciens-étudiants. Mon compagnon montre sa carte. Je me prépare à sortir mon passeport, ma carte de presse, mon permis de conduire et tout ce que je peux trouver comme cartes.

— Madame est une journaliste canadienne, dit le professeur. Le milicien se penche, me regarde et me dit bonsoir.

— C'est bien, compagnons, passez.

Mais ça ne passe pas très bien. Le terrain est rempli de voitures. Pas une place pour stationner. Comme G. doit partir bientôt, il laisse son automobile en plein milieu d'une allée.

Le campus est dans un état d'effervescence incroyable. De tous les édifices, pratiquement construits à ciel ouvert, parvient le bruit assourdissant de conversations animées. On court d'un pavillon à l'autre en se communicant la nouvelle: Fidel va venir! La salle de conférence où il doit parler est remplie.

Ici aussi il y a beaucoup d'uniformes. Les jeunes filles portent leurs mitraillettes avec élégance, comme un sac à main. Les garçons font un peu plus sérieux. Nous en rencontrons un qui porte outre sa mitraillette, des lunettes à tour noir. Il a l'air d'un jeune intellectuel de chez nous, genre candidat à la licence es lettres ou en philo. On me présente. Une conversation s'engage en espagnol. Je n'y

comprends pas grand chose. Le jeune homme nous entraîne dans un bureau où une demi-douzaine de personnes discutent fébrilement. Le jeune intellectuel va et vient, entre et sort du bureau, tout le monde lui parle. Il a l'air assez important. Je me dis que c'est peut-être le président des étudiants. Je me penche vers le professeur.

— Qui est-ce?

— Qui?

— Le jeune homme à la mitraillette et aux lunettes.

— C'est le Directeur général de l'Education.

— Le quoi!

Je me demande si l'anglais de mon ami n'est pas défectueux.

— Le Directeur général de l'Education, répète-t-il dans un excellent anglais.

Nous sortons du bureau et nous retournons à l'extérieur où l'agitation ne cesse de s'accroître. G. me confie à une vieille dame, professeur de mathématiques, qui ne parle ni l'anglais, ni le français. Elle paraît gentille et nous échangeons quantité de sourires.

Tout en causant avec G. elle regarde autour d'elle avec l'air de chercher quelque chose. Finalement elle trouve. Quelqu'un qui parle anglais. C'est un autre garçon en uniforme. Celui-là a une barbe. Très rapidement la conversation s'engage sur Cuba, les Etats-Unis, la façon dont on voit Cuba à l'étranger, et le reste.

Quand pour la troisième fois il me dit:

— Vous les Nord-Américains..., je l'interromps:

— Vous ne pourriez pas trouver un autre mot? En Amérique du Nord, il y a les Etats-Unis, le Canada et le Mexique. Est-ce que tout ça c'est pareil?

— I am sorry, me dit-il timidement.

Je songe à lui demander ce qu'il étudie, mais me souvenant du jeune Directeur de l'Education, je n'ose pas. Il me répondrait peut-être qu'il est doyen d'une faculté. Comme il porte un uniforme, cela me donne l'idée de lui demander s'il a participé à la guerre de libération. Il me répond laconiquement:

— Oui.

Le professeur qui depuis un moment nous écoute, se met à rire.

— C'est un « commandante », me dit-il.

— Ah! rétorquai-je stupidement.

Le titre de « commandante » est le plus haut grade de l'armée cubaine.

— C'est lui qui était organisateur du Mouvement du 26 juillet dans la province d'Oriente, poursuit le professeur qui s'amuse à mes dépens.

Je trouve des réparties de plus en plus originales:

— Vous avez dû commencer jeune...

— Oui. C'est ici, sur ce campus que tout a commencé pour moi. Il faut toujours commencer tôt.

J'ai soudainement l'impression d'être très vieille.

G. n'a pas fini ses révélations. Il m'apprend que le commandante est l'ancien ministre de l'Agriculture.

— Le ministère fonctionnait très bien sans moi. J'ai pensé que je serais plus utile en retournant dans l'Armée. Il y avait des rumeurs d'invasion prochaine...

— Apparemment, vous avez été utile en effet.

— Je pense que nous avons assez bien travaillé, me dit-il en souriant.

Le commandante consulte sa montre:

— Je crois que Fidel ne viendra pas ce soir, je vais aller travailler.

Il nous quitte et à son tour le professeur doit prendre congé. Il me dit de ne pas m'inquiéter. La vieille dame me ramènera à l'hôtel après la visite de Fidel. S'il vient, parce qu'avec lui on ne sait jamais.

Il est déjà 10 heures. L'atmosphère est électrisée. Il y a une heure et demie que cette attente se prolonge. Le campus s'est transformé en un monstre de cacophonie et d'agitation. La conversation avec ma « gardienne » est plutôt restreinte et j'ai tout le temps d'observer et de réfléchir. Je ne sais plus très bien si j'ai envie de voir Castro. Je suis encore étourdie de ma première journée à La Havane, et je ne vois vraiment pas ce que j'aurais à dire au premier ministre. Je suis plus intéressée à visiter Cuba et à m'entretenir avec des Cubains « ordinaires ».

L'excitation ne cesse de s'accoître. Je me sens un peu mal à l'aise. Je songe aux accusations de mégalomanie proférées contre Castro et aussi à ces périodes d'attente que Hitler imposait aux foules pour les exciter davantage. Castro est-il un mégalomane comme Hitler et ces étudiants cubains sont-ils subjugués par un hystérique?

Il fait trop chaud pour attendre dans la salle bondée de monde; la vieille dame et moi nous sommes installées dehors. Sans que nous l'ayons vue venir, une grande voiture américaine s'arrête devant nous et Castro en descend, suivi de trois soldats de l'armée rebelle. En deux enjambées il est dans la salle. Ma compagne me pousse avec autorité vers l'intérieur. Fidel est déjà sur l'estrade, entouré de miliciens et d'étudiants. Le chahut est à son comble.

— Laissez-la passer, c'est une Canadienne, il faut qu'elle voit Fidel, dit la vieille dame aux étudiants et en moins d'une minute, je suis moi aussi sur l'estrade, serrant la main de Castro. Son regard n'a pas changé. Semblable au

souvenir que j'en ai gardé. Ni fou, ni hystérique, ni maniaque.

Il me souhaite la bienvenue et va ajouter quelque chose quand nous sommes interrompus par un dirigeant étudiant venu le prier de s'approcher du micro. La salle délire. On scande: Fidel! Fidel! Fidel! Fidel!

On m'offre un siège sur l'estrade pendant qu'une dizaine d'individus qui semblent avoir un problème discutent avec Castro. Je finis par comprendre de quoi il s'agit. Le microphone n'a pas de pieds. Que faire? Ils ont attendu pendant une heure et demie mais ils n'ont pas eu le temps de songer au micro. Scène typiquement cubaine. Discussions, pourparlers, rediscussions. Fidel se gratte la tête. Peu à peu, une solution collective est en train de s'ébaucher. Quelqu'un apporte une petite table sur laquelle un étudiant de la salle pose deux livres. D'autres étudiants viennent à leur tour jusqu'à ce que l'échafaudage de livres atteigne le menton du grand homme. Sur cet édifice chancelant on installe le micro. Les cris n'ont pas cessé. Dans une pareille atmosphère, malgré le regard rassurant de Castro, je m'attends à un discours fait de hurlements. La salle s'apaise et Castro parle. Sur un ton calme et posé, sans éclats de voix. Comme s'il s'adressait intimement à un petit groupe d'individus. Comme si le délire de tout à l'heure n'avait jamais existé. Au début je ne cherche pas à comprendre le sens de ses paroles. Je me contente du son harmonieux de cette voix un peu enrouée, qui résonne, paisible, dans une salle désormais silencieuse. Cette façon de parler n'attise pas l'hystérie, elle la calme. Je regarde les auditeurs dans la salle et autour de moi sur l'estrade. Jamais je n'ai vu de public plus attentif. Moi-même j'écoute comme si je comprenais chaque mot. Peu à peu je commence à comprendre des phrases entières. Castro

parle lentement — contrairement à la plupart des Cubains.

J'ai retrouvé le Directeur général de l'Education. Il n'en est pas à son premier discours celui-là et pourtant il n'a pas l'air de s'ennuyer. Il est debout à côté de moi. Souvent il se penche et me résume des passages. Le premier ministre expose le nouveau programme d'éducation. Pendant une heure, il parle sans la moindre interruption. Il expose les projets du gouvernement, il explique chacun des points.

Puis soudainement, un nouveau délire de la part des étudiants. Castro vient d'annoncer que le gouvernement accordera l'an prochain 40,000 bourses d'étude aux niveaux secondaire, technique et universitaire. Les étudiants seront logés dans les maisons abandonnées par les Cubains en exil.

La salle se calme à nouveau et Fidel poursuit son exposé. Il exhorte les étudiants à changer leur orientation traditionnelle vers le droit et les lettres pour se diriger vers les professions techniques et scientifiques, en expliquant pourquoi ils doivent opérer ce changement. La révolution a entrepris de transformer le pays et de le rendre indépendant. Pour cela, Cuba a besoin de médecins, d'ingénieurs, de techniciens, de savants. Il faut être rapidement en mesure de remplacer les techniciens et les professionnels étrangers et cubains qui ont quitté le pays. Puis il commence à interroger les étudiants.

— Y en a-t-il parmi vous qui travaillent en plus d'étudier?

Des mains se lèvent.

— Quelle sorte de travail faites-vous?

— Je suis dactylo, répond une jeune fille.

— Ce n'est pas très utile, dit Fidel. Nous avons déjà trop de sténos et de dactylos. Nous avons besoin de professeurs. Vous êtes capable d'enseigner.

Le dialogue est amorcé. Il durera deux heures et demi. Chacun a un problème à soumettre à Fidel. Celui-ci écoute patiemment, puis interrompt, questionne, plaisante, répond. Il est en pleine forme. Loin d'être ennuyé par cet assaut de questions, il paraît de plus en plus à son aise comme si ce genre de discussion était son occupation préférée.

Depuis dix minutes, au balcon, une jolie jeune fille, avec force gestes et interpellations, essaie d'attirer l'attention de Fidel. Finalement c'est son tour.

— Moi je suis infirmière. Je trouve que mes heures de travail sont trop longues.

Protestations indignées des étudiants. Dans ce pays où l'une des devises les plus importantes est: « Révolucion es trabajo » (La Révolution c'est le travail), il est très mal vu de se plaindre d'avoir trop de travail. Pour un bon révolutionnaire, travailler beaucoup est une affaire d'honneur. C'est pourquoi les étudiants veulent faire taire la jeune fille. Mais Fidel les en empêche.

— Continuez, lui dit-il.

Pendant un quart d'heure, elle parle avec une rapidité incroyable en ponctuant chacune de ses phrases de gestes énergiques. Je ne comprends rien à ce qu'elle dit. Le Directeur de l'Education m'explique qu'elle est en train de faire un exposé détaillé de ses griefs. Fidel l'interrompt pour lui demander d'autres détails. Puis il prend la parole pour lui démontrer patiemment que son sort est lié à celui du pays tout entier. Il est impossible de rendre la vie facile à tout le monde sans d'abord fournir un immense effort auquel chacun doit participer.

— Ce qu'il nous faut, dit-il, c'est plus d'hôpitaux, plus de médecins, plus d'infirmières. Il faudra construire les hôpitaux, former les médecins et les infirmières. Tout cela est encore à faire.

Un autre étudiant a perdu son travail à cause d'une injustice.

— Je vous félicite d'expliquer ainsi votre problème. Vous avez raison de vous plaindre et nous vous trouverons un autre travail.

Applaudissements enthousiastes de la foule.

Puis c'est un jeune aveugle qui prend la parole. Celui-là, personne ne cherche à l'interrompre. Tout le monde l'écoute avec respect. Il se plaint de ce que les gens handicapés comme lui n'ont pas assez d'occasions de travailler pour la révolution.

— Nous tenons à faire notre part, dit-il. Mais pour cela il faudrait qu'on s'occupe davantage de nous, qu'on nous donne les moyens de faire ce dont nous sommes capables.

Castro le remercie d'avoir attiré son attention sur ce problème.

Il est déjà 1 h. 30 du matin et le dialogue se poursuit avec vivacité. Au premier rang dans la salle, je vois la vieille dame qui m'a prise en charge. Elle paraît aussi enthousiasmée que les jeunes. Elle échange fréquemment des impressions avec ses voisins.

C'est une séance d'euphorie révolutionnaire comme on en voit souvent à Cuba. Un étudiant propose que l'assemblée nomme le Docteur Castro « professeur éméritus ». Applaudissements frénétiques. Castro refuse. L'étudiant insiste.

— Nous sommes ici l'assemblée du peuple souverain; c'est cette assemblée qui vous le demande. Vous ne pouvez refuser.

— Chacun ici a des droits égaux, répond Fidel. J'ai autant de droits que vous. J'ai donc celui de refuser.

Cette discussion fraternelle, d'égal à égal, souvent entrecoupée de périodes d'hilarité dure jusqu'à 2 h. 30 du matin. Personne ne semble fatigué. Pas même les étudiants mariés qui sont là avec des enfants endormis dans les bras.

Brusquement, Castro déclare:

— Compagnons, le forum est terminé. Au revoir.

En une minute, il a disparu.

Encore une fois, Fidel a parlé durant quatre heures. Sans la moindre trace d'hystérie. Avec un souci d'expliquer chaque chose en détail, avec une grande disponibilité pour écouter ce qu'on lui dit. C'est là un des principaux traits de caractère de Castro, dont la propagande ne parle jamais: il sait écouter.

La dame aux cheveux blancs me ramène au Riviera où je me mets à défaire mes valises, tout en essayant de digérer cette soirée inattendue. Hier encore j'étais à Miami, me préparant à plonger dans une atmosphère menaçante et austère. Et voilà que ce soir j'ai été baignée dans une atmosphère euphorique, qui ne ressemblait en rien à ce que j'attendais ni aux descriptions de Castro que j'avais comme tout le monde lues dans les journaux. Ce discours sur l'éducation, personne dans nos pays n'en parlerait. D'ailleurs comment nous présente-t-on en général les discours du premier ministre cubain? Nous savons qu'il a l'habitude de parler pendant plusieurs heures. En général, de ce qu'il dit, on nous rapporte que les déclarations anti-américaines. De sorte que nous avons l'impression que Castro n'a jamais d'autres préoccupations que les Améri-

cains. Pourtant, pendant ce discours de quatre heures que je viens d'entendre, Fidel a peut-être consacré cinq minutes aux Américains et aux contre-révolutionnaires. J'ai déjà entendu dire à Montréal que Castro utilise des méthodes fascistes puisqu'il harcèle son peuple avec un leitmotiv unique: l'antiaméricanisme. Dès ce premier soir et tout le long de mon séjour à Cuba, j'ai pu constater à quel point cette assertion est fausse. Les Cubains entendent beaucoup plus parler de la Réforme agraire, de l'industrialisation, de la lutte contre l'analphabétisme, que des Américains.

Je viens d'arriver à Cuba. Je me doute bien que le pays entier n'est pas à l'image de ce meeting à l'Université. Il y a sûrement des mécontents. C'est normal. Mais il y a assez de gens satisfaits du régime pour que la situation ne soit pas tendue. Pendant cette première journée, je me suis beaucoup promenée. J'ai vu des milliers de gens armés. Mais je n'ai pas vu trace de peur ou de tension. Il existe probablement de la crainte dans ce pays, mais pas à l'échelle de la majorité. Cela se sentirait.

Quant à Castro, je n'ai pu encore évaluer le degré de sa popularité auprès de la population en général, mais jamais, ni au Canada ni en Europe, je n'ai vu public étudiant plus enthousiaste et plus attentif. De même il m'a suffi de ce premier contact pour comprendre ce que veut dire l'expression « démocratie directe ». Je n'ai pas de peine à croire que dans aucun pays au monde — capitaliste ou socialiste — il n'existe des rapports aussi familiers, aussi francs et spontanés entre un premier ministre et un public.

Par la suite, j'ai entendu d'autres discours de Castro: à des mères de famille, à des paysans, à des ouvriers, à des alphabétiseurs. Chaque discours est un cours, une explication minutieuse de la politique du gouvernement. Malgré

son énorme prestige et son passé quasi légendaire, il ne donne jamais l'impression d'être au sommet d'une hiérarchie. Il s'adresse aux gens sur un pied d'égalité. Cela est d'autant plus convaincant qu'il ne s'agit pas chez lui d'une tactique, mais d'une façon d'être. Pour la majorité des Cubains qui appuient le régime, Fidel n'est pas un chef lointain qu'on admire et qu'on craint.

Je n'avais pas cru que Castro fut un maniaque ou un hystérique. Si tel avait été le cas, jamais la révolution n'aurait pu survivre aussi longtemps dans des conditions aussi difficiles. Mais j'étais disposée à accepter l'opinion plus modérée selon laquelle « Che » Guevara est le « cerveau » de la révolution tandis que Castro en est le cœur. J'acceptais assez facilement l'image d'un Fidel sentimental et exalté dont le rôle consistait essentiellement à tenir les foules en haleine tandis que l'éminence grise Guevara prenait les décisions importantes ou les soufflait à Castro.

Il me suffit d'entendre ce premier discours pour comprendre que le premier ministre est remarquablement intelligent, qu'il possède un sens politique unique. Pendant les semaines qui suivirent, j'ai rencontré plusieurs hauts fonctionnaires, le ministre de l'Economie et Guevara. Je sais maintenant que cette révolution n'a pas un ou deux cerveaux mais plusieurs.

Sans doute, le premier ministre s'est-il fait le propagandiste numéro un de la révolution. Mais là ne s'arrête pas son rôle. Il éduque, il guide, il écoute et il décide.

Guevara lui-même ne semble aucunement prêt à assumer le rôle flatteur d'unique cerveau de la révolution qu'on lui prête souvent à l'étranger. Si sa personnalité est différente de celle de Fidel, il tient celui-ci en très haute estime. Voici comment il le décrit dans un article publié en aglais dans le magazine américain *Monthly Review*:

Guevara vient d'analyser les facteurs exceptionnels qui ont favorisé la révolution cubaine:

« Le premier facteur, le plus nouveau, peut-être le plus important est cette force de tremblement de terre qui s'appelle Fidel Castro Ruz, qui en l'espace de quelques années a pris des dimensions historiques. L'avenir rendra justice aux mérites de notre Premier Ministre; il nous semble qu'il doive être classé parmi les plus grands personnages de l'histoire de l'Amérique latine. Quelles sont les circonstances exceptionnelles qui entourent la personnalité de Fidel Castro? Il y a dans sa vie et dans son caractère plusieurs facteurs qui le distinguent nettement de ses compagnons et de ses partisans. Fidel a une personnalité tellement forte qu'elle le destinait naturellement à diriger tout mouvement auquel il aurait participé; il l'a fait tout au long de sa carrière, depuis le temps où il était étudiant jusqu'au moment où il a assumé la fonction de leader de son pays et de tous les peuples opprimés d'Amérique. Il possède les qualités d'un grand chef. Ces qualités auxquelles on peut ajouter son audace, sa force, son courage ainsi que son extraordinaire et constant désir d'être attentif à la volonté du peuple, l'ont conduit à la position d'honneur et de sacrifice qu'il occupe aujourd'hui. Il possède également d'autres qualités précieuses: par exemple, son aptitude à assimiler les connaissances et l'expérience afin de comprendre dans son ensemble une situation donnée, sans perdre de vue les détails; son immense foi dans l'avenir; la perspicacité qui lui permet de prévoir les événements et d'agir en conséquence avant qu'ils ne se produisent, sa capacité de voir plus loin et plus clairement que ses compagnons. Grâce à ces qualités essentielles, jointes à sa capacité pour unir, pour faire échec à la division qui affaiblit; grâce à son aptitude à diriger l'action du peuple, grâce à son amour

infini pour le peuple, sa foi dans l'avenir et sa capacité de le prévoir, Fidel Castro a fait plus que n'importe qui d'autre à Cuba aujourd'hui pour construire à partir de rien l'appareil formidable de la Révolution cubaine. »

Ces lignes ont été écrites par un homme dont ses ennemis vantent le cerveau froid et calculateur, par le personnage le plus influent à Cuba après Castro, par un homme qui possède lui-même des qualités certaines de chef politique et d'orateur populaire et qui s'est battu aux côtés de Castro depuis le début, bref par celui qui pourrait être le plus plausible de ses rivaux.

La presse américaine a souvent lancé des rumeurs de mésentente et de rivalité entre Castro et Guevara. Mais jusqu'à maintenant, les années et les difficultés n'ont pas eu raison de l'amitié entre ces deux hommes pourtant fort différents de caractère. Si la révolution cubaine était une affaire de dictature personnelle, la crise aurait éclaté depuis longtemps, car Guevara possède une personnalité et une influence qu'il aurait pu aisément utiliser pour nuire à Castro. Et réciproquement si celui-ci avait pris ombrage de la réputation de « cerveau » que l'on fait à « Che », il aurait pu lui créer des ennuis. Quelque opinion que l'on ait sur la révolution cubaine, c'est une erreur grave que de sous-estimer les possibilités mentales de Fidel Castro.

Fidel Castro naquit le 13 août 1927 sur la plantation « Manacas » dans la banlieue de Biran dans la province d'Oriente. Il commença ses études à l'école La Salle de Santiago et les poursuivit chez les Jésuites, dans la même ville. En 1934 il arrive à La Havane pour étudier à l'école Belen où il se fit remarquer pour son caractère studieux et pour son intérêt dans les sports.

Il fit ensuite ses études de droit à l'Université de La Havane. Il pratiqua le droit dans la capitale et milita

dans les rangs du Parti Orthodoxe d'Eduardo Chibas contre le gouvernement corrompu de Carlos Prio. Quand en 1952 Batista prit le pouvoir par un coup d'Etat, Castro alors âgé de 26 ans, déposa un bref, dénonçant la violation de la constitution par Fulgention Batista. Evidemment le bref fut rejeté. Chibas s'étant suicidé avant le coup d'Etat, il ne restait plus à Cuba de force politique capable de s'opposer à la dictature de Batista.

En désespoir de cause, un an plus tard, le 26 juillet 1953, Castro avec 165 compagnons attaque la forteresse de Moncada à Santiago. L'attaque échoue. Une terrible répression s'ensuit. Un grand nombre de personnes sont emprisonnées, torturées, tuées. Castro est capturé et, grâce à un concours de circonstances, il a la vie sauve. S'étant vu refuser un procès public, il est jugé à huis-clos dans un hôpital. Il assume sa propre défense et prononce à cette occasion son célèbre discours « L'Histoire m'absoudra » dans lequel il met le gouvernement en accusation et dénonce le régime économique et social de Cuba. Il affirme que lui et ses compagnons peuvent compter sur l'appui du peuple et il donne une définition précise de ce qu'il entend par le peuple. Ce texte est particulièrement intéressant si l'on veut avoir une idée des secteurs de la population qui *aujourd'hui* encore sont les piliers de la révolution:

« ... nous appelons peuple les *six cent mille* Cubains qui sont sans travail et qui souhaitent gagner leur vie honorablement sans être obligés de quitter le pays; les *cinq cent mille* paysans qui vivent dans des huttes misérables, qui travaillent quatre mois par année et qui passent le reste de l'année à souffrir de la faim avec leurs enfants, ces paysans qui ne possèdent pas un pouce de terre à cultiver; les *quatre cent mille* travailleurs industriels et ma-

nœuvres dont la retraite est compromise, dont on a arraché les conquêtes, dont les logements sont infâmes, dont la paye passe de la main du patron à celle de l'usurier, dont la vie est un labeur continuel et qui n'a de repos que dans la tombe; les *cent mille* paysans qui vivent et meurent en cultivant un petit lopin de terre qui ne leur appartient pas, qui, toujours tristes, la contemplent tel Moïse contemplant la Terre Promise et meurent avant de l'avoir possédée, qui, comme des serfs doivent payer un loyer pour cette terre et sacrifier une partie de son produit, qui ne peuvent aimer ni améliorer, ni embellir la terre, ni y planter un cèdre ou un oranger parce qu'ils ne savent jamais si demain l'huissier ne se présentera pas avec les gardes ruraux pour leur signifier de partir; les *trente mille instituteurs* et professeurs, disposés à se dévouer et à se sacrifier, ceux-là qui sont tellement nécessaires à l'amélioration du destin de la future génération, et qui sont mal traités et mal payés; les *vingt mille petits marchands* débordés de dettes, ruinés par les crises; les *dix mille jeunes professionnels,* médecins, ingénieurs, avocats, vétérinaires, pédagogues, dentistes, pharmaciens, journalistes, peintres, sculpteurs, etc. qui quittent l'école avec leurs diplômes, décidés à travailler et remplis d'espoir, pour se trouver devant des portes closes. Tous ceux-là sont le peuple, ceux qui ont souffert et qui pour cette raison sont prêts à se battre courageusement! A ce peuple dont la route angoissante est pavée de tromperies et de fausses promesses, nous n'allons pas dire: « Nous allons vous donner », mais plutôt « vous voilà, maintenant, combattez de toutes vos forces pour être heureux et libres! »

Ce discours a été prononcé en 1953. Le passage que je viens de citer indique clairement que dès le départ, Castro ne comptait pas sur la bourgeoisie, ni sur les profession-

nels de condition aisée. Plus tard, à la veille de la victoire, la force irrésistible de la révolution entraîna l'adhésion d'une importante fraction des classes supérieures. Certains discours prononcés par Castro pendant les premières semaines qui suivirent son accession au pouvoir donnent l'impression que dans l'euphorie générale qui caractérisa cette période, le nouveau leader cubain eut la naïveté de croire que 95 pour cent de la population l'appuyait d'une façon définitive. Mais bientôt ce pourcentage s'effrita d'une façon assez spectaculaire pour que les anti-castristes puissent croire en la chute imminente du régime. Les événements ont prouvé que c'était là une interprétation fausse. En fait, les défections ramenèrent la révolution à son équilibre premier. Les couches sociales qui l'appuient aujourd'hui sont *grosso modo* celles que Castro décrivait dans son discours de 1953.

Déjà à cette époque, Castro face à ses juges fait un exposé des réformes qu'il considère urgentes: réforme agraire, réforme intégrale de l'Education, nationalisation des compagnies d'électricité et de téléphone (propriétés américaines). Il aborde d'autres problèmes fondamentaux auxquels la révolution devra s'attaquer: l'industrialisation, le chômage, le logement, la santé.

Très bien renseigné sur la situation économique de son pays, il en brosse un tableau saisissant:

« Quatre-vingt-cinq pour cent des petits paysans cubains paient un loyer pour la terre qu'ils cultivent et vivent sous une constante menace d'éviction. Plus de la moitié des meilleures terres cultivées sont entre les mains des étrangers. En Oriente, la plus grande de nos provinces, les terres de la United Fruit et de la West Indian Company s'étendent de la côte nord à la côte sud. 200,000 familles de paysans n'ont pas le moindre petit coin de terre où ils

pourraient planter des légumes pour leurs enfants affamés et pourtant, les grosses compagnies possèdent près de 10,000,000 d'âcres de terres productives qui ne sont pas cultivées. Si Cuba est un pays agricole, si une importante fraction de sa population est composée de paysans, si les villes dépendent des régions rurales, si les régions rurales sont la base de notre indépendance, si la grandeur et la prospérité de notre Nation sont liées à l'existence d'un paysan fort et en bonne santé qui aime la terre et sait la cultiver, et à l'existence d'un Etat qui le protège et qui le guide, comment la situation actuelle peut-elle encore subsister? »

« A l'exception de quelques produits alimentaires, du bois et de l'industrie textile, Cuba est encore essentiellement une source de matières premières. Elle exporte du sucre pour importer des bonbons, elle exporte du minerai de fer pour importer des charrues. Personne ne doute qu'il est urgent d'industrialiser le pays; que nous avons besoin d'industries métallurgiques, chimiques, d'industries du papier; que nous devons améliorer les troupeaux, les récoltes, les techniques ainsi que la production de produits alimentaires afin de résister à la ruineuse concurrence des industries européennes du fromage, du lait condensé, des liqueurs, de l'huile d'olive ainsi que de l'industrie américaine de la boîte de conserves; que nous avons besoin d'une flotte marchande; que l'industrie touristique peut être une énorme source de richesses; mais les détenteurs de capitaux exigent que les travailleurs soient sacrifiés, que l'Etat ne bouge pas et que l'industrialisation attende les Calendes grecques.»

Et l'accusé continue de mettre en accusation, décrivant cette fois la situation du logement:

« A Cuba, il y a 200,000 cabanes et huttes; quatre cent mille familles dans les régions rurales et dans les villes vivent entassées dans des quartiers misérables, dans des logements d'une pièce, dépourvues des conditions d'hygiène les plus élémentaires. Deux millions deux cent mille personnes, dans les villes, paient des loyers qui absorbent entre un cinquième et un tiers de leur revenu; et deux millions huit cent mille personnes, dans les banlieues et dans la campagne, n'ont pas d'électricité. »

La situation sanitaire est aussi édifiante.

« Quatre-vingt-dix pour cent des enfants des régions rurales » poursuit Castro, «sont minés par des parasites qui s'introduisent dans leur système parce qu'ils n'ont pas de chaussures... »

A cet exposé de la situation économique et sociale de son pays, Castro ajoute une longue description des atrocités de Batista et de ses hommes: assassinats, tortures, castrations. Lui-même aurait été brutalement assassiné comme un grand nombre de ses compagnons, n'eut été de l'intervention de l'archevêque de Santiago, Mgr. Perez Serantes, à la suite du scandale suscité dans la population par cette succession de meurtres.

L'une des six personnes présentes à ce procès tenu à huis-clos sténographia le discours de Castro qui fut par la suite distribué secrètement dans la population, ce qui eut pour effet d'accroître la popularité du jeune avocat.

Castro fut condamné à 15 ans de détention à l'Ile des Pins. Quand en 1954, Batista décida de faire des élections, dans l'espoir de gagner les faveurs populaires, il amnistia les prisonniers de l'attaque contre Moncada. Peu de temps après, Castro s'exilait au Mexique. Mais il n'avait pas pour autant renoncé à libérer son pays de la tyrannie de Batista. Il entreprit d'abord une tournée de conférences aux Etats-

Unis où il exposa ses plans aux Cubains en exil. Il rentra à Mexico avec $50,000. Il était maintenant possible d'acheter des armes et de procéder à l'entraînement de 60 hommes qu'il était parvenu à grouper. Cette tâche fut confiée à un Espagnol d'origine cubaine, le colonel Alberto Bayo. Après trois mois d'un entraînement intensif, le petit groupe fut jugé capable de mener une guerre de guerilla. L'un des élèves s'avéra particulièrement brillant: un jeune médecin argentin, Ernesto « Che » Guevara, aujourd'hui ministre cubain de l'Industrie et auteur d'un livre sur la guerre de guerilla.

Toujours follement audacieux, Castro annonça publiquement son intention d'envahir son pays.

Au moment du départ, l'armée d'invasion comptait 82 hommes qui s'embarquèrent à bord du yacht Granma, fait pour transporter 8 passagers.

Fidel et ses compagnons devaient aborder dans la province d'Oriente le 30 novembre et rencontrer un groupe de cent hommes. Un plan d'opération avait été minutieusement mis au point. Mais une violente tempête fit échec à tous les projets de la petite armée. Le 30 novembre, le Granma était encore en haute mer et la jonction avec les hommes d'Oriente ne se fit pas. Le 2 décembre, le yacht s'échoua et les envahisseurs durent abandonner tout leur équipement: munitions, explosifs, nourriture et médicaments. Ils touchèrent terre, mais il ne savaient pas où ils étaient. Bientôt ils furent attaqués par les forces armées de Batista. La plupart des hommes furent tués. Douze furent capturés et douze autres, dont Fidel, son frère Raoul et Guevara parvinrent à se réfugier dans les montagnes. Fidel leur fit un discours.

« Les jours de Batista sont comptés » déclara-t-il.

« Il est devenu fou », se dit l'un des douze.

C'est ainsi que débuta l'invraisemblable guerre qui devait conduire à la victoire de la révolution cubaine.

II

Fut-elle réellement invraisemblable cette guerre qui en deux ans conduisit les douze téméraires du début à une victoire totale sur une armée de quelque 40,000 hommes, puissamment équipés? Oui, si on juge par des critères traditionnels. Si au contraire on analyse son déroulement, les principes qui l'animèrent, les méthodes qui furent utilisées, on constate qu'elle a évolué selon une logique inéluctable.

En poussant cette analyse, on se rend compte que non seulement cette révolution portait en elle-même la logique de sa victoire mais que la nature de la guerre qui la porta au pouvoir exerça une profonde influence sur ses dirigeants, sur ses militants et sur l'évolution du régime qu'elle instaura.

On accuse couramment Castro d'avoir subi l'influence communiste, d'avoir introduit une idéologie étrangère à l'émisphère occidental. On dit de Guevara qu'il est l'homme du Kremlin. Est-ce un complexe d'infériorité de l'Occident vis-à-vis de Moscou? A chaque fois que survient une révolution radicale on s'empresse d'en attribuer le mérite à l'URSS. C'est accorder à celle-ci un leadership que dans les faits elle n'a pas, que souvent elle ne songerait même pas à réclamer si on ne lui en faisait si généreusement cadeau. Obsédé par cette idée, il arrive, comme dans le cas de Cuba, qu'on isole le régime révolutionnaire jusqu'à ce qu'il soit effectivement obligé de s'appuyer sur

l'URSS. Les responsables de cet état de chose sont alors les premiers à crier victoire et à affirmer que les révolutionnaires étaient depuis le début des agents de Moscou. A force de se dire que les idées radicales émanent toujours de la même source, qu'elles sont donc *étrangères* à notre hémisphère, et qu'il suffit de mettre fin à « l'infiltration » pour qu'il n'y ait plus de problèmes, on se fait une image complètement fausse de la situation. En fait, la révolution cubaine est si peu étrangère à l'Amérique latine, dans sa pensée et dans ses manifestations qu'elle exerce sur ce continent une fascination et une influence dont jamais les communistes n'auraient pu rêver.

Que peu à peu les dirigeants cubains, évoluant avec les événements, soient devenus marxistes, c'est même certain, dans le cas de Castro, c'est une toute autre histoire. En Amérique du Nord, le mot marxiste est synonyme de subordination à Moscou, ce qui est loin d'être toujours la vérité. Le marxisme, soutiennent les Américains, est une idéologie étrangère à notre hémisphère, donc nous ne saurions tolérer qu'il exerce une influence dans cette région du monde.

La révolution cubaine n'est pas née d'une théorie ou d'une idéologie mais, d'une part des excès d'une tyrannie sanglante et corrompue, et d'autre part des injustices d'un régime social rétrograde. Peu de gens nient aujourd'hui que la révolution était nécessaire. Mais alors que pour les uns il suffisait de mettre fin à la corruption et aux meurtres de Batista, pour les autres y compris pour les jeunes gens qui eurent l'audace d'entreprendre la lutte, il fallait aussi transformer les structures économiques et sociales, mettre fin à l'injustice dont était victime la majorité de la population. Ces jeunes gens étaient animés de sentiments généreux que la plupart d'entre nous éprouvons, à

nos heures de loisir. Chez eux apparemment c'était une préoccupation constante et singulièrement intense puisqu'elle les poussa dans une entreprise dont ils avaient de bonnes chances de ne pas sortir vivants. La plupart d'entre eux étaient fils de familles aisées, de sorte que l'intérêt personnel ne peut être leur mobile.

Donc après la première hécatombe, douze hommes se retrouvent dans les montagnes de la Sierra Maestra. Ils ont une violente répugnance pour l'injustice. Leurs chefs sont intelligents, décidés, et ils ont subi un entraînement de trois mois. A eux seuls, ils sont impuissants contre une dictature protégée par 40,000 hommes. Mais c'est une révolution sociale qu'ils entreprennent. Déjà ils savent qu'ils ne seront pas longtemps seuls dans une entreprise qui concerne la majorité du peuple cubain.

Alors qu'il nous paraît invraisemblable de déclencher une révolution avec un si petit groupe d'hommes, eux, s'opposant en cela aux communistes sud-américains, considèrent apparemment que c'est peut-être la seule façon efficace d'agir dans les conditions de l'Amérique latine. Dans son livre *La Guerra de Guerilla* qui, en même temps qu'un manuel destiné aux révolutionnaires latino-américains, constitue une intéressante histoire idéologique de la révolution cubaine, Che Guevara écrit:

« D'après moi, tenant compte des désertions et des signes de faiblesse qui se manifestent malgré le processus rigoureux de sélection, il faut compter sur un noyau initial de 30 à 50 hommes; ce nombre est suffisant pour entreprendre une lutte armée dans quelque pays des Amériques, étant données les conditions qui y prévalent: territoire favorable aux opérations, désir de posséder la terre, violations constantes de la justice etc... »

D'après Guevara, le noyau de guerilleros constitue l'avant-garde des forces populaires, et au fur et à mesure que se poursuit la guerre, il se transforme en une armée rebelle. Alors que les communistes soutiennent que le prolétariat urbain est le moteur de la révolution, les Cubains agissent d'une façon opposée à cette théorie, et du succès de leur expérience ils tireront par la suite des conclusions théoriques. La classe la plus nombreuse et la plus exploitée à Cuba comme dans le reste de l'Amérique latine est la classe paysanne. C'est donc celle-ci qui sera le moteur de la révolution. Mais il est normal que l'impulsion lui soit donnée par un petit groupe d'hommes que leur formation a rendus plus aptes à préparer une action cohérente.

Castro et ses douze hommes entrent bientôt en contact avec les paysans et entreprennent de leur expliquer les raisons de leur combat. « ... la coopération absolue du peuple et la connaissance parfaite du terrain sont nécessaires, » écrit Guevara. « Ces deux nécessités affectent chaque minute de la vie du combattant de guerilla. En conséquence, en plus des études sur les zones actuelles et futures d'opérations, il faut entreprendre auprès du peuple un travail intensif pour expliquer les raisons d'être de la révolution, ses buts, et pour répandre cette vérité indéniable que la victoire de l'ennemi sur le peuple est finalement impossible. *Quiconque ne ressent pas cette indubitable vérité ne peut pas être un guerillero.* »

Seul l'accord du peuple permet la victoire, dit-il. Pour illustrer sa pensée, il oppose le cas des guerilleros à celui des groupes de bandits de grand chemin: ... « Ils ont toutes les caractéristiques d'une armée de guerilla; homogénéité, respect pour leur chef, compétence, connaissance du terrain et souvent une excellente compréhension des tacti-

ques à utiliser. La seule chose qui leur manque, c'est l'appui du peuple, et inévitablement, ces groupes de bandits finissent par être capturés et exterminés par les forces de l'ordre. »

Le succès de la guerre de guerilla dépend entièrement de l'attitude du peuple. Le groupe initial recrute ses nouveaux membres dans les couches les plus pauvres, c'est-à-dire les paysans; occasionnellement il accueille certains intellectuels ou étudiants qui sont entraînés par l'horreur de l'injustice et le goût de la liberté. Pour se nourrir et se vêtir, le groupe de guerilla compte également sur la population. Les Cubains avaient toutefois comme principe de payer pour les biens qu'ils prenaient à leurs amis. Quand l'argent manquait, ils payaient avec des bons qu'ils remboursaient plus tard. Pour ses armes et ses munitions, le groupe s'approvisionne auprès de l'ennemi en attaquant ses postes, ses casernes, ses arsenaux. Quand le groupe de guerilla s'est transformé en une armée rebelle, quand il compte sur un appui financier important dans la population, la révolution peut se permettre d'acheter des armes ou même, de les fabriquer elles-mêmes dans les zones conquises.

Sur le plan technique, cette guerre est une sorte de *hit and run.* Il faut savoir tirer avantage des faiblesses de l'ennemi. Le guerillero doit être très mobile, savoir s'adapter aux circonstances, pouvoir inventer continuellement ses propres tactiques.

Ce sont là d'importants aspects militaires de la lutte et les élèves du colonel Bayo ont prouvé qu'ils avaient su profiter de ses leçons.

Mais si la compétence des chefs révolutionnaires en ce domaine constitua un sérieux atout pour l'insurrection, les facteurs politiques jouèrent un rôle décisif.

On a raconté et on raconte encore les choses les plus contradictoires sur les Fidélistes. Les uns prétendent qu'ils (surtout Raoul Castro et Guevara) ont toujours eu des tendances communistes, les autres les accusent de n'avoir jamais eu d'idéologie, certains communistes cubains, de leur côté, se réjouissent de ce que Fidel et Guevara commencent enfin à étudier sérieusement le marxisme.

Pour ma part, j'ignore totalement à quel moment tel ou tel dirigeant Cubain a commencé à lire Marx. D'ailleurs, cela m'importe assez peu. Qu'ils aient lu les théoriciens marxistes avant ou après 1956, ce qui est certain c'est que leur révolution ils ne l'ont pas tirée de là, car celle-ci s'est produite dans des conditions nouvelles, d'une façon originale et inédite, adaptée à « Nuestra America » comme disent avec fierté les Latino-Américains, à la suite de Jose Marti.

Dès 1956, la révolution cubaine avait déjà son idéologie, moins élaborée que celle d'aujourd'hui, encore peu exprimée mais déjà vécue, idéologie inspirée des réalités cubaines ainsi que des enseignements du poète et héros national cubain Jose Marti. En s'adaptant au rythme des événements, aux situations nouvelles créées plus tard dans le domaine international, il est possible que cette idéologie se soit naturellement intégrée à la tradition marxiste en lui fournissant un apport original. Mais il est certain que l'idéologie de la révolution cubaine n'a pas été « importée », mais qu'elle est née spontanément de l'action d'un groupe de jeunes gens décidés à transformer les structures sociales de leur pays en s'appuyant sur les couches les plus misérables de la population.

Cette idéologie se manifesta pendant la guerre par un rapport intime entre la fin et les moyens, et ce type de rapport était à peu près à l'opposé de l'axiome « la fin

justifie les moyens. » Ici, c'est la fin qui *conditionne* les moyens, lesquels à leur tour agissent sur la fin.

« La fin justifie les moyens », ce serait: le changement de régime justifie n'importe quelle sorte de violence pourvu qu'elle aille à l'encontre de ce régime.

Or, les dirigeants cubains exigèrent d'eux-mêmes et de leurs compagnons l'utilisation de moyens totalement adaptés à la fin poursuivie. La révolution eut de hautes exigences morales qui furent en même temps des armes politiques.

« Le guerillero », écrit Guevara, « est un réformateur social. Il se bat pour répondre aux besoins de la colère populaire. Il se bat pour transformer le système social, pour bouleverser les structures existantes, il est prêt à mourir, non pas pour défendre un idéal, mais plutôt pour le transformer en réalité. » Et plus loin: « En tant que personne consciente de son rôle dans l'avant-garde du peuple, il doit par sa conduite morale prouver qu'il est un véritable prêtre des réformes auxquelles il aspire. Au stoïcisme imposé par les conditions difficiles de la guerre, il doit joindre une austérité, issue d'un rigide contrôle de soi-même, qui préviendra le moindre excès, la moindre faute, quelles que soient les circonstances. Le guerillero doit être un ascète. »

La nature des relations entre les rebelles et la population, entre les rebelles et leurs ennemis fut déterminée par les buts de justice poursuivis par la révolution. Dans leurs contacts avec les populations civiles, les soldats devaient faire preuve du plus grand respect à l'égard des coutumes et des traditions locales.

Le viol, le vol, le pillage étaient interdits et punis avec la plus grande sévérité. Les rebelles aidaient les paysans aux champs. Dans les zones conquises par eux, ils procé-

daient à un début de Réforme Agraire, ils fondaient des écoles et des hôpitaux, destinés non seulement à leurs soldats mais à la population de ces zones. Ce comportement, hautement moral et humanitaire était en même temps profondément politique. Il permettait d'obtenir l'appui sûr et enthousiaste d'un peuple habitué à l'injustice et aux privations. Car, ne l'oublions pas, la plus grande partie de la guerre se déroula dans les régions rurales, là où vivaient les éléments les plus défavorisés de la population.

Les rapports avec l'ennemi étaient également régis selon des principes identiques.

« Les normes à suivre, écrit Guevara, sont: inflexibilité absolue au moment d'une attaque et inflexibilité absolue à l'égard des éléments méprisables qui ont recours à la délation et à l'assassinat, et clémence aussi absolue que possible vis à vis des soldats ennemis qui se battent en s'acquittant ou en croyant s'acquitter de leur devoir militaire. »

Quand elle capturait un ennemi vivant, l'armée rebelle le soignait s'il était blessé, lui expliquait les motifs et les buts de la révolution et le laissait partir. Ce procédé humanitaire contribua à la démoralisation de l'armée de Batista. Les soldats honnêtes qui faisaient cette expérience se sentaient ensuite peu d'enthousiasme pour combattre ce genre de rebelles.

La révolution cubaine s'étant définie au départ comme une révolution populaire qui se propose de transformer les structures sociales et économiques du pays au profit du peuple exigea toujours de ses soldats qu'ils se conforment à cet idéal et que dès le début ils se mettent au service du peuple. Le souci humanitaire était intimement

lié à l'action politique et la haute moralité de cette armée fut l'une des causes de sa victoire

Mais il ne suffisait pas de respecter et de bien traiter le peuple. Il fallait que les dirigeants de la révolution fussent en contact constant avec lui, qu'ils s'identifiassent de plus en plus à lui pour connaître profondément ses besoins et ses aspirations. C'est là l'un des aspects déterminants de la révolution cubaine: ce lien qui s'établit pendant la guerre entre les dirigeants et le peuple. Guevara l'explique dans l'un des passages les plus significatifs de son livre:

« Le guerillero en tant que réformateur social ne doit pas seulement prêcher d'exemple par sa propre vie mais il doit constamment apporter une orientation dans les problèmes idéologiques, expliquant ce qu'il sait et ce qu'il a l'intention de faire le moment venu. Il utilise ce qu'il apprend à mesure que les mois ou les années de guerre renforcent ses convictions révolutionnaires, le rendant plus radical à mesure qu'est démontrée la puissance de ses armes, en même temps qu'il fait sienne la façon de voir des habitants et qu'il est de plus en plus persuadé de la nécessité d'une série de changements, dont auparavant il reconnaissait théoriquement l'importance, sans en avoir une compréhension pratique.

« Ce processus survient très souvent parce que les initiateurs de la guerilla ou plutôt ses dirigeants ne sont pas des hommes qui jour après jour se penchent sur la charrue. Ce sont des hommes qui comprennent la nécessité d'apporter des changements au traitement social infligé aux paysans, sans avoir connu eux-mêmes l'amertume de ce traitement. Il arrive alors (je cite l'exemple cubain et je l'élargis) qu'une interaction spontanée se produise entre ces dirigeants, qui par leurs actes enseignent au peuple

l'importance fondamentale du combat armé, et le peuple lui-même qui accède à la rébellion et qui enseigne aux dirigeants ces nécessités pratiques dont nous parlons. Ainsi, produit par cette interaction entre le guerillero et son peuple, survient une radicalisation progressive qui accentue davantage les caractéristiques révolutionnaires du mouvement et lui donne une ampleur nationale. »

On pourrait méditer longuement sur ce passage qui explique assez bien — sans qu'il soit besoin de recourir aux fantômes des infiltrations étrangères — comment des jeunes gens de famille bourgeoise peuvent se transformer en radicaux inflexibles et intransigeants. Quand en 1953 Fidel Castro proclamait son intention de mettre fin au régime des « latifundias » de diversifier les cultures, d'industrialiser, d'apporter aux paysans de meilleures conditions de vie, il avait déjà une pensée radicalisante. Lui, fils de planteur, ne pouvait supporter l'injustice dont il était le témoin et le bénéficiaire. Mais ainsi que le dit Guevara, il lui manquait cette connaissance pratique de la vie des paysans, connaissance que la guerre devait lui apporter.

Au cours des années passées dans la Sierra avec les paysans, Castro et ses compagnons se sont identifiés à eux, à leur façon de voir et de sentir et le radicalisme de leur pensée s'en trouva intensifié et approfondi probablement au point de transformer leur échelle de valeur. L'émancipation des paysans, la réforme agraire prirent pour eux une importance telle qu'ils purent une fois au pouvoir résister à toute opposition tendant à ralentir leurs efforts dans cette voie. Comme la Réforme Agraire remettait en cause toute la structure économique du pays et qu'elle s'avéra impossible à réaliser avec la collaboration des grands propriétaires, ils combattirent ces grands pro-

priétaires, puis les compagnies américaines, puis les Etats-Unis, et s'engagèrent dans une radicalisation complète du régime sacrifiant parfois des valeurs auxquelles ils auraient peut-être attaché plus d'importance avant d'avoir été dans la Sierra. Des expériences vécues avec la profondeur de la révolution cubaine peuvent modifier la personnalité d'un individu bien davantage que n'importe quelle lecture et n'importe quelle « influence étrangère. »

Au fur et à mesure que progressait la révolution et que s'intensifiait la répression, un nombre considérable de personnes se joignirent à l'armée rebelle. Parmi celles-ci se trouvaient des hommes et des femmes aussi soucieux que Fidel et ses premiers compagnons de transformer profondément les structures sociales de leur pays. Mais il y eut aussi des aventuriers. D'autres furent poussés à combattre par les excès de plus en plus sanglants de Batista, sans être pour cela des révolutionnaires au sens strict du mot. C'est pourquoi il y eut par la suite des défections parmi les anciens combattants de l'armée rebelle. Mais la grande majorité d'entre eux est encore aujourd'hui fidéliste. Et il y eut cette quantité considérable de gens qui sans avoir passé par l'expérience de la Sierra ont été profondément influencés par l'esprit fidéliste, au point de s'identifier complètement eux aussi aux buts primordiaux de la révolution.

En arrivant au pouvoir, Castro déclara: « La révolution ne fait que commencer. » C'était profondément vrai. Une révolution n'est pas terminée du jour au lendemain parce qu'elle arrive au pouvoir. Au contraire, ses plus grandes difficultés commencent à ce moment-là.

Haï par ses ennemis, Castro est unanimement respecté, presqu'adoré par ceux qui ont accepté fondamentalement la révolution. A ceux-là, — et ils sont très nombreux —

il peut faire accepter les pires sacrifices parce qu'inlassablement il explique les buts et les tâches de la révolution, ses difficultés et ses problèmes. Il leur donne l'impression de participer à un mouvement grandiose, il leur donne ce sentiment réconfortant d'être utiles et nécessaires.

Un ouvrier à qui je demandais si la révolution avait apporté des changements dans sa vie me répondit:

— Une légère augmentation de salaire au début. Depuis je travaille beaucoup plus qu'avant, mais je suis heureux. Autrefois, ma vie était terne. Je me rendais à mon travail sans goût, tout juste pour gagner de quoi vivre. J'avais l'impression de n'être rien du tout, de ne pas avoir vraiment une place dans la société. Maintenant, je serais prêt à travailler encore plus. J'ai l'impression de faire progresser mon pays. Je me sens utile. J'ai un idéal. Fidel m'a donné un idéal. Pour moi c'est plus important qu'une amélioration de mon niveau de vie. Les Cubains sont un peuple de sentimentaux... Comprenez-vous que l'on puisse être plus heureux du bonheur des autres que des satisfactions que l'on obtient pour soi tout seul?

Cet homme n'occupait aucun poste dans une organisation gouvernementale ou dans les syndicats. Je l'avais rencontré par hasard. Je pense aussi à ces jeunes étudiants en médecine qui me parlèrent de Fidel avec émotion.

— Avant, me dit l'un d'eux, j'étais tellement pauvre que je n'avais pu visiter La Havane. Je voulais étudier, mais je n'avais pas les moyens. Aujourd'hui, grâce à la révolution, je vais pouvoir devenir médecin.

Lui et ses quatre compagnons me parlèrent avec enthousiasme de leur projet d'aller pratiquer la médecine auprès des paysans de la Sierra Maestra. Ces jeunes gens auraient ils eu il y a quatre ans un désir de ce genre? La même foi anime les éducateurs que j'ai rencontrés. Tout cela

vient de Fidel qui inlassablement demande aux gens de travailler pour transformer le pays, pour améliorer le niveau de vie des plus misérables. Et il leur en donne le goût.

Depuis 1959, le premier ministre a prononcé des centaines de discours sur tous les sujets dont il fallait informer la population. Inlassablement, il poursuit au pouvoir l'œuvre d'éducation politique entreprise dans la Sierra. Les cinq discours que j'ai entendus pendant mon séjour à La Havane s'inspiraient du même souci, de la même mentalité que celle qui dans la Sierra avait permis de transformer un petit noyau de guerilla en une armée rebelle victorieuse. Cette mentalité, nous la trouvons dans ce début de discours, caractéristique du ton de Castro:

« Nous avons beaucoup à parler vous et nous. Dans cette assemblée grandiose d'aujourd'hui, il y a des questions importantes à traiter. Ce n'est pas seulement et cela ne doit pas être seulement une minute d'enthousiasme. Ce doit être surtout une minute de méditation parce que les peuples doivent chercher les causes de leurs problèmes. Il ne suffit pas de savoir le « quoi », il est nécessaire que le peuple sache le « pourquoi ».

« Nous sommes satisfaits de l'appui du peuple, nous sommes satisfaits de son extraordinaire enthousiasme, mais surtout, nous avons intérêt à ce que le peuple médite, nous avons intérêt à ce que le peuple pense, parce que le peuple doit avoir une explication des problèmes qui se présentent. Le peuple doit savoir le pourquoi des choses.

« Je ne viens pas affirmer, je viens raisonner avec le peuple; je ne viens pas prononcer un discours, je viens converser avec le peuple (applaudissements). Parce que jamais comme aujourd'hui, jamais en des instants comme ceux-ci, n'a été nécessaire la plus absolue compréhension

entre le peuple et nous. Parce qu'en fin de compte nous autres ici ne sommes pas autre chose, dans ce palais, au Conseil des ministres et dans les postes responsables de l'Etat, nous ne sommes pas autre chose que des hommes du peuple qui simplement accomplissent la volonté du peuple; accomplissant tous les désirs du peuple et satisfaisant les aspirations du peuple; et jamais, dans des instants comme ceux-ci il n'a été plus nécessaire que vous autres et nous autres soyons une seule chose. Parce que s'ils nous offrent une bataille, ils l'auront (applaudissements). S'ils nous attaquent, ils nous trouveront tous comme une seule armée. (le peuple crie: oui) ... »

« Mais il importe de connaître le pourquoi des choses. Pourquoi on nous attaque... Pourquoi nous avons dû nous réunir ici une nouvelle fois... Pourquoi il y a des traîtres... Pourquoi on veut faire échouer la Révolution... De quoi accuse-t-on la révolution... Quelles fins poursuit-on, comment le peuple doit faire face à ces manœuvres et à ces dessins... Comment on arrive à la victoire. Quelles mesures on a prises. Quelles mesures on va prendre et quelles mesures nous sommes disposés à prendre pour défendre la Révolution (applaudissements). »

Et dans le très long discours qui suivit, le premier ministre fit exactement ce qu'il avait annoncé: il expliqua tout, en détail. Est-ce là le travail d'un démagogue ou celui d'un pédagogue?

Il est peut-être possible de jouer à l'amitié avec le peuple pendant la durée d'une campagne électorale. Mais il est impossible de simuler jour après jour pendant des années...

Pour l'homme d'Etat d'aujourd'hui comme pour le rebelle de la Sierra, le contact perpétuel et égalitaire avec le peuple est une nécessité révolutionnaire. Castro a besoin

de la présence active du peuple comme celui-ci a besoin d'être guidé par son premier ministre. Le même esprit s'est communiqué aux autres membres du gouvernement ainsi qu'aux hauts-fonctionnaires; la conscience d'avoir des leçons à apprendre du peuple en même temps que l'accomplissement de constants efforts pour lui être utile.

Grâce à ce processus, il s'est établi entre la majorité de la population et les dirigeants, une solidarité très poussée qui peut se traduire aussi bien par des actes graves — l'invasion repoussée — que dans des petits faits anodins. Je me souviens d'un incident typique dont je fus témoin la veille de mon départ.

Ce soir-là, le ministre de l'Economie avait offert de me faire rencontrer le ministre de l'industrie « Che » Guevara qui devait se trouver au palais présidentiel pour assister à une séance de la Commission de planification. La voiture qui était au service du Dr Boti approchait du palais quand nous fûmes arrêtés par un garçonnet de 12 ans, l'un de ces enfants qui gagnent leur vie en essuyant le pare-brise des voitures pour un pourboire. Les vitres étaient d'une propreté impeccable et le petit garçon ne fit aucune tentative pour les essuyer. Il guettait toutes les voitures qui se rendaient au palais présidentiel. Reconnaissant les uns après les autres des personnages importants, il s'inquiétait de n'avoir pas encore vu son grand homme. Il s'informa auprès du Docteur Boti:

— Fidel ne travaille pas ce soir?

— Non, pas ce soir.

— C'est un miracle... Il n'y a rien de grave?

— Non, rien de grave, répondit le ministre.

Et rassuré, le garçon s'éloigna.

Celui-là était un fervent partisan de Castro, et pour des raisons différentes de celles que pourraient avoir la plu-

part des enfants de chez nous. Sous l'ancien régime en effet, des milliers et des milliers d'enfants, cireurs de chaussures, nettoyeurs de vitres, mendiants parcouraient les rues, jour et nuit, à la recherche de quelques sous pour manger. Ils s'infiltraient dans les restaurants et dans les bars dont ils étaient brutalement chassés par la police.

Dans un pays qui comptait en 1959 plus de 600,000 chômeurs, des milliers de familles sans ressources, il était impossible d'empêcher ces enfants de travailler. Mais aujourd'hui, ils sont organisés en coopérative. Des adultes responsables s'occupent d'eux. Ils ont un restaurant où on leur sert une nourriture saine, et ils vont dans une école spéciale. Ils ont maintenant l'impression que l'on s'occupe d'eux et qu'en s'instruisant ils acquièrent la possibilité de faire un jour quelque chose d'intéressant.

Ceux-là sont au nombre de ces pauvres pour lesquels la révolution a été faite. « C'est une révolution des pauvres, par les pauvres et pour les pauvres », a dit Fidel. Et c'est en effet l'une de ses principales caractéristiques. Déclanchée par la classe la plus exploitée du pays, elle continue d'accorder aujourd'hui ses faveurs aux éléments les plus défavorisés aux dépens des plus privilégiés.

Et c'est justement parce qu'il s'agit véritablement d'une révolution pour les pauvres, sans démagogie, que Fidel et ses compagnons sont devenus si radicaux, c'est pour cela que le régime a été tellement dur, non seulement pour les criminels de guerre, pour les gangsters, pour les gros planteurs et les grandes compagnies étrangères, mais aussi pour une quantité de gens qui vivaient autrefois dans une prospérité confortable et qui sont aujourd'hui obligés de faire des sacrifices, toujours pour les plus défavorisés.

Le radicalisme de Fidel et de ses lieutenants s'il rejoint celui des marxistes, n'est pas né d'une théorie étrangère mais de deux ans de lutte dans la Sierra et de deux ans passés au gouvernement dans l'accomplissement difficile des tâches révolutionnaires.

Ce radicalisme est-il bon ou mauvais?

Chacun a droit à son jugement là-dessus. L'important est de savoir que le fidélisme est un phénomène nouveau, qu'il n'a pas été importé et qu'il se répand en Amérique latine.

Que demain les Américains envahissent Cuba et réussissent à écraser le régime, ou que les actes de sabotage et les défections reprennent de plus belle, cela ne changera pratiquement rien au fond de la question.

Les événements vont vite. Mais il existe certains courants historiques irréversibles en dépit des événements qui peuvent les perturber momentanément.

A mon avis, l'évolution actuelle, de l'Amérique latine et l'influence qu'exerce sur elle le fidélisme, est l'un de ces courants.

ANDRÉE MAILLET

L'AFFAIRE DU PLAT DU CHAT

Nouvelle

ANDRÉE MAILLET — Née à Montréal, quatre enfants. A 11 ans, débute dans le journalisme avec une série de reportages écrits en collaboration avec sa soeur cadette et publiés dans *Le Petit Journal*. A 15 ans publie les premiers poèmes dans *Le Jour* de J.-C. Harvey. Ecrit articles, reportages, éditoriaux pour *Photo-Journal* et *Le Petit Journal*. De 1947 à 1951 est correspondante en Europe pour ces deux hebdomadaires. A dirigé cinq ans *Amérique-Française*. A publié deux volumes de contes pour enfants, un roman, *Profil de l'Orignal*. Fides publiera prochainement un autre recueil de contes pour enfants.

Un soir, j'étais aussi avachie qu'une fille. Je riais de voir mon amie se décarcasser pour son bien-aimé que je trouvais banal. Elle se peignait devant le miroir carré de la commode; je la regardais du lit où je me vautrais en fumant une cigarette enfoncée précairement dans un tube de carton.

Zenaïda cultivait sa pâleur, la minceur de son corps, buvant trop de café, dansant tous les soirs jusqu'à trois heures du matin, et ne mangeant presque pas. Elle prétendait n'avoir jamais faim et disait que son estomac s'était rétréci.

Ni les hommes, sauf un, semble-t-il, ni l'argent ni les honneurs ne comptaient dans sa vie autant que le plaisir.

Elle écrivait une poésie expérimentale, et ses poèmes se vendaient très cher, beaucoup plus encore que ses souvenirs. On les payait jusqu'à cent dollars la ligne. J'exagère peut-être un peu.

Dans son appartement, d'un luxe abstrait, il y avait plus de toiles signées Stuart Davies, Joan Miro, Emily Carr et Tchelichef, que de coussins et de tapis. Il y avait des parfums rares dans des bouteilles de Lalique et de l'eau dans une aiguillère de Cellini; le cognac de son buffet était plus vétuste qu'abondant.

Mon amie me tolérait auprès d'elle, et je vivais dans son orbite, afin de rencontrer les personnalités intéressantes qui fournissaient matières et couleurs aux articles hebdomadaires que j'expédiais au journal d'une petite ville de ma Province.

Un des gros bonnets de la C.B.S. payait le loyer de Zenaïda, laquelle n'était cependant pas une hétaire.

Seulement, le genre de vie qu'elle menait lui permettait d'avoir toujours des cigarettes alors qu'il n'y en avait pas dans tout New York (1), et de la viande rouge, pour ses amis et ses chiens. A ces avantages s'ajoutaient des dîners fins auxquels elle ne touchait pas, un fauteuil ou une loge à toutes les grandes premières et plusieurs voitures à son entière disposition.

La haute gomme et l'intelligentzia new-yorkaise l'eussent accaparée complètement, si elle n'avait su ignorer, quand cela lui convenait, invitations et avances; elle se gardait assez libre afin de surveiller les allures du garçon qu'elle aimait et qui étudiait la philosophie à Columbia.

Son bien-aimé, je l'ai déjà dit, je le trouvais ordinaire.

Il avait vingt-quatre ans et une grosse voix, de très beaux yeux gris derrière des lunettes d'écaille, une chevelure épaisse et floue. Il était grand, pas très élégant dans ses complets de tweed étriqués à la française. Avec cela, un air de jeune loup un peu farfouilleur. Il n'aimait pas Zenaïda et riait d'elle, et me faisait la cour.

Aux relations tumultueuses et archi-sophistiquées de Zénaïda, je préférais de beaucoup l'atmosphère du Plat du Chat. C'était un bar de Bleeker street où la canaille la moins reluisante se donnait rendez-vous. En des accoutrements carnavalesques, en tout cas, piteux, d'anciens chanteurs de vaudeville ou de café-concert, et des rapins lubriques, offraient en spectacle et pour des sommes modiques, leurs oeuvres et leur faconde. Il y venait aussi un sous-Noël Coward, faiseur de ritournelles et de rengaines, paroles et musique. Il vendait ses chansons cinq sous la feuille. (Quel généreux bienfaiteur, quel benêt, lui imprimait

(1) C'était la guerre.

ses trucs?) Enfin, quand on lui donnait à boire un Bourbon à l'eau, il les chantait avec les gestes appropriés. Il s'appelait José Passo-Viñar et bouffon sympathique, s'insinuait dans tous les groupes, forçait l'attention à coup de compliments et de réminiscences flatteuses. Malgré ses efforts il me déplaisait. D'ailleurs tous me déplaisaient. Cependant je me délectais de cette ambiance, n'en retirant que la saveur la plus aigre, la quintessence de vice qu'il n'était pas difficile d'extraire d'un pareil remugle.

José Passo-Viñar amenait quelquefois une vieille métaphysicienne, naguère professeur au collège Barnard. Se prénommait-elle Edith ou bien Dorothy? Je ne le sus jamais. Tout le monde l'appelait Ditty. Eh bien, Ditty, quand elle avait imbibé l'estomac d'alcool, ressassait d'anciennes théories sur le temps et l'espace, des formules à la Kant, disait-on, mais je n'y entendais goutte. Son timbre de voix, éraillé, étouffé, me plongeait dans une certaine torpeur; une cigarette fumée à jeun produit un peu le même effet. Les autres trouvaient drôle de lui faire ingurgiter dans un bock gigantesque les plus horribles mélanges qui se puissent concevoir.

Moi, la spectatrice pure à la manière de Max Aufrère, je m'abstenais. Je m'étais jusqu'alors abstenue de tout acte complice. Cela ne m'a pas empêchée d'être le jouet du destin et de payer pour les autres.

A la pauvre Ditty, on offrait donc des cocktails qui auraient empoisonné un requin. Voici la recette de l'un d'eux. Versez quatre doigts de bière, deux onces de gin, une once de bitter, une lampée de cognac, un jet de mauvais porto, et puis, à volonté du rhum et trois sortes de whisky de la dernière qualité. Mélangez à cela une eau gazeuse acidulée, un petit verre d'éther, un dé de poivre et de la cendre de cigarette, et ce breuvage, avec ou sans

arsenic, vous mènera droit aux enfers. Ditty y résistait. Satan ne voulait peut-être pas d'elle. De ses cheveux blancs coupés à la garçonne et collés sur son front, pas un seul ne bronchait. Ses lèvres ne tremblaient pas. Les paumes appuyées au bord de la table, elle se calait au fond du banc et discourait, sans limite, sur l'âme et sur la matière.

Tous ces faux-frères du Plat du Chat m'exécraient et me le montraient bien chaque fois que j'arrivais, par une grimace plus menaçante qu'une invective. Je répondais par un sourire.

Mais revenons là où débute cette histoire: la chambre de Zénaïda. Par les fenêtres largement ouvertes entrait un vent incisif, ni froid ni chaud, le vent comme il est à New York, tiède, humide et donnant le frisson.

Les tentures vert sombre à fleurs d'or ondulaient comme les cheveux noirs de Zenaïda. Maintenant elle nouait les lanières de ses hauts souliers. Je me levai du lit et allai chercher un disque. *L'Elégie de Massenet* chanté par Rosa Ponselle. Zenaïda aimait bien Massenet, Hindemitt et les rythmes de danse populaire; tout autre musique lui grattait les nerfs.

Enfin son très cher Karl arriva. Elle l'attendait depuis une heure mais ne lui fit aucun reproche. Ils sortirent. Je demeurai seule.

La chambre que j'occupais chez Zenaïda manquait de personnalité, je m'y tenais le moins possible. Je bâclai donc un article, n'ayant autre chose à faire et puis, la faim me saisit. Dans la cuisine, je ne trouvai que du pain français dur comme béton, du beurre et du ketchup. Il y avait bien dans le frigidaire un quartier de viande et sur la desserte une corbeille de fruits exotiques; je ne savais pas faire la cuisine et n'aimais pas les mangues. Que n'aurais-

je pas donné pour quelque délicieux hot-dog à la moutarde? Or, il me fallait demeurer sur place jusqu'au retour de Zenaïda et attendre les appels du téléphone. A plat ventre sur le lit Empire de mon amie, je restai là des heures, et je pouvais sans presque bouger, en me penchant seulement un peu, changer les disques du phonographe. Je fis tourner les disques les plus cafardeux: les *Larmes de Rachmaninov,* le *Gloomy Sunday* joué par Artie Shaw, l'*Elégie* encore, des blues, un mélange. Toutes les musiques étaient tristes. Je n'avais personne au monde. Personne ne m'aimait. Le jour viendrait-il où quelqu'un prendrait en main, avec douceur, ma destinée?

New York est une ville dont on ne peut toucher le coeur qu'avec de l'audace. Il faut être plus fort et plus sec et plus écrasant que les gratte-ciel; d'ailleurs que dire de cette ville où les saxaphones et les trompettes macabres accompagnent toutes les discussions?

Vers minuit, j'entendis s'ouvrir la porte d'entrée. Un pas masculin franchit le hall. Au seuil de la chambre parut le bien-aimé de Zénaïda. Sans me dire bonsoir, il m'apprit que dans le cabaret où ils passaient le temps, Zénaïda avait rencontré des éditeurs, des journalistes importants et qu'il s'était dérobé à la conversation de ces gens qui s'imposaient ainsi à eux. Il ajouta que d'ailleurs, il ne savait plus que dire à Zénaïda; sa célébrité croissante l'ahurissait. Elle ne lui plaisait même plus. Foin de la vanité; c'était moi qu'il aimait.

Je me redressai sans hâte et lui demandai froidement de s'en aller. Il me supplia de lui donner à boire, n'importe quoi, et de le laisser pendant quelques instants, s'enivrer de ma présence. Ces paroles textuelles me parurent ironiques. Elles ne m'impressionnèrent nullement. Cependant, j'étais bien seule, bien triste, bien lasse d'être seule

et triste et de n'avoir personne à qui le dire. De sorte que je lui versai un verre de cognac et laissai le flacon devant lui. Je vis à son air qu'il valait mieux ne pas parler de choses intimes.

Ai-je dit qu'il avait des yeux gris? Des yeux très gris, très rêveurs et en même temps lucides. Il avait des manières félines. Par exemple, il s'étirait longuement dès qu'il s'asseyait. Et puis, il repoussait sa chevelure avec un geste vif et clignait les yeux en même temps. Quand il me regardait ses yeux se rétrécissaient avec une expression particulière, tellement aiguë que ma pensée en était transpercée comme par deux clous. J'étais un papillon fixé au liège par une épingle, immobilisée dans une torpeur identique aux autres — celle que provoquait chez moi la voix râpeuse de Ditty, celle qui venait de la cigarette fumée à jeun. Bref, Karl et moi restâmes là sans rien dire, à nous regarder avec insistance, lui, cherchant à me convaincre de sa présence et moi la découvrant. Et puis, je m'endormis.

Zénaïda me réveilla d'une voix sèche, grave, brève, plus assourdissante, plus terrifiante que des cris. Son bien-aimé était encastré dans le fauteuil, l'air narquois; dans le flacon, il ne restait plus une goutte de cognac et le phonographe était muet. De quoi me sentais-je coupable?

« Je me suis endormie », dis-je stupidement, et je m'enfuis dans ma chambre. De chez moi, j'entendais le terrible timbre de Zénaïda, brûlant comme de la glace artificielle. Elle voulait empêcher son amour de partir. Elle le suppliait de s'expliquer. Lui ne répondait pas, il ricanait. Ce dialogue étrange dura presque toute la nuit. Enfin, il partit, las d'elle.

C'était l'aube. Je m'aspergeai d'eau froide, puis j'allai voir comment se portait ma pauvre amie que je n'enten-

dais plus gémir. Elle gisait par terre, prostrée, la tête appuyée au fauteuil. Elle avait encore sa robe du soir, un collant fourreau de lamé or, très décolleté.

« Oh! Zénaïda, lui dis-je. Prends garde à ta belle robe. Va préparer le café pendant que je ferai couler un bon bain pour toi. J'y mettrai des sels parfumés et après je te frictionnerai. Ce soir je t'emmènerai au Plat du Chat que tu ne connais pas encore ».

Elle m'obéit en grommelant quelque chose à propos de mes fréquentations. Elle ôta ses hautes sandales. Sans ses talons de cinq pouces, elle était plus petite que moi, Zénaïda.

Elle me fit des crêpes au sirop. Dans un salon, Zénaïda ressemblait à l'orchidée; dans une cuisine elle devenait oignon.

Elle me dit: « Ce n'est pas de ta faute, tu écoutais de la musique dans ma chambre, Karl est entré, il a une clé de l'appartement; il agit comme un rustre mais cela ne te regarde pas. Tu t'es endormie tout comme s'il n'y avait eu personne près de toi. Karl t'ennuie donc? »

Avant, j'aurais répondu oui, sans mentir. Ce matin-là, je dis oui, mais c'était un mensonge car un regard gris peut changer bien des choses.

« Il m'ennuie énormément » dis-je, puisqu'il faut toujours forcer un mensonge.

Après le petit déjeuner, nous fîmes des courses. Zénaïda achetait des tas d'objets, des victuailles, des parures; je portais les colis. Je lui servais de bonne, de secrétaire, de confidente, de chien de garde, mais elle était ma cuisinière. Trouvait-on bizarre notre association?

Nous avions fait connaissance dans le foyer d'un théâtre. Ma place était au balcon, elle, trônait dans une loge, seule par hasard.

Tous les gens fumaient et buvaient dans ce foyer, sauf moi, faute d'argent, et l'entr'acte était long. Une fille, une sorte de liane blanche et noire dans une gaine noire, traçant un sillon en marchant et répandant son parfum, s'approcha de moi et me tendit une cigarette de luxe dépassant d'un étui d'or. Et la conversation s'engagea:

« Venez chez moi » dit-elle, quand je lui appris que je logeais dans une pension, au Bronx. « J'ai un splendide appartement sur le Central Park »

Après le spectacle, je l'accompagnai et le lendemain, apportai mes nippes et ma machine à écrire. Elle me tutoya immédiatement et sans autre contrat, m'assigna peu à peu diverses tâches. Je me laissais conduire, heureuse peut-être de servir à quelque chose.

A midi, comme nous traversions le parc, je pensais à tout cela, aux paquets que je portais pour elle, au repas qu'elle me confectionnerait tout à l'heure comme on prépare un bon petit plat pour un chien ou un chat, à la cocasserie de nos rapports et de nos entretiens.

Elle se plaignit d'une douleur au côté. Elle m'affirma que son amour tué se décomposait dans son coeur. Folle fille!

« Mais j'ai besoin de souffrir » m'expliqua-t-elle. « La peine d'amour inspire. Je sens que j'écrirai des mots immortels, que je redécouvrirai des mots éternels que le monde a, depuis longtemps, oubliés. Karl reviendra demain, certainement. Oublie-t-on si vite Zénaïda? Il sait ce que je suis ».

Il ne pouvait être question de mes sentiments auprès des siens. Jamais Zénaïda ne m'aurait demandé ce que je pensais. Ma présence meublait un certain néant; je devais écouter, approuver, consoler, admirer, louanger et pour cela, elle me logeait, me nourrissait et me donnait une

place: celle de son ombre. Elle ne doutait pas de ma fidélité, croyant m'apporter tout l'émerveillement nécessaire à l'âme. A mes amis, à ses relations, elle me présentait ainsi: « Ma fidèle Julie », ou bien « Ma fille du Nord, ma toute fidèle ».

Et puis, le contraste entre nous la mettait en valeur. Elle aimait bien mes muscles parce que je lui faisais parfois des massages, et mes cheveux courts et blonds, parce qu'avec les siens, longs et sombres, elle paraissait plus féminine. Et lorsqu'elle se rehaussait sur ses talons, nous étions de la même taille.

« Nous allons bien ensemble » disait-elle. Mais cela signifiait: « Tu me sers de repoussoir ». Tant de signes, de mots, de manières encore, affirmaient que jamais je ne parviendrais à son raffinement. Je l'enviais et je la haïssais pour avoir fait naître en moi ce sentiment sordide.

Elle ne m'accompagna pas le soir même au Greenwich Village. Quelques jours plus tard seulement, Karl ne s'étant pas montré, elle vint une nuit au Plat du Chat où je l'avais précédée de quelques heures

La jupe de sa robe noire était ample et très courte et le corsage sans manches, fort échancré. Un crachat de la Vieille Russie agrafé sur son sein gauche jetait des feux de zircons et d'émeraudes. Zénaïda s'assit à côté de moi. Elle fit montre d'une gaieté si factice que j'en éprouvai de la honte pour elle. Après son troisième verre de rhum, elle devint frénétique. Elle avait certainement bu pas mal avant de venir me retrouver.

José Passo-Viñar miaulait une de ses récentes romances, tandis qu'un olibrius fardé dansait autour de lui en agitant un mouchoir bleu pâle.

Ditty, déjà saoule, interpella Zénaïda:

—« Venez-vous du palais de Céyx, jeune déesse? Belle enfant de quel dême êtes-vous? Kant a conservé le matérialisme surréaliste. *We are merely channels through which the light of the world manifests itself* et coetera et coetera et coetera ».

— « *Was gibt es hier?* Quelle débâcle d'érudition! » s'écrie mon amie.

Avisant la servante, elle lui jeta son manteau de zibeline. La servante portait un plateau et recula. Le manteau tomba. J'allai le ramasser

« Si tu n'en veux plus Zénaïda » lui dis-je en blaguant, « donne-le-moi ».

— « Il t'appartient ». Elle vida son verre et en prit un autre sur le plateau qu'on lui offrait.

Ditty éclata d'un rire grave, éraillé.

Incapable de subir plus longtemps le vacarme du cabaret, je troquai mon imperméable contre la fourrure de Zénaïda, jugeant qu'elle était peu en mesure de défendre son bien, et je sortis sur le pas de la porte.

D'un coin de rue surgit Karl. Il s'avança vers moi d'un pas nerveux.

— « Je vous savais ici », dit-il. « Rentrez-vous? »

— « Non. Je prends l'air. Non, je ne rentrerai pas maintenant. Zénaïda est ivre. Pourrait-elle s'en retourner seule? Là-dedans, il y a trop de bruit, trop de fumée, mais je l'attendrai ici, ou bien dans l'escalier. Ne restez pas là, de crainte qu'elle ne se fâche si elle vous voit parler avec moi. Elle espérait recevoir un mot de vous, un coup de téléphone... vous la fuyez, pourquoi?

— « Vous le savez. Mais je reste, tout de même ».

Le climat de New York, au mois de Mai, est agréable. On voudrait passer toutes les nuits dehors.

Nous nous assîmes sur les marches de pierre. Quelques clients assez éméchés sortirent du Plat du Chat. Le temps filait. D'heure en heure, j'entrais dans le cabaret et m'efforçais d'entraîner Zénaïda. La troisième fois, elle me gifla. Je ne savais comment la convaincre de me suivre. Karl me dit ensuite qu'il n'y avait rien à faire.

La nuit s'évaporait. A quatre heures du matin, il me proposa d'aller quelque part, boire une tasse de café. J'acceptai. Quand nous revînmes, il ne restait plus un chat dans le Plat.

Comment Zénaïda était-elle partie? Quelqu'un l'accompagnait peut-être?

Silencieusement Karl et moi, nous marchâmes de la rue Bleeker à la Vingt-et-unième rue où nous prîmes le *subway*.

Nous étions fatigués, fébriles, secoués par les stimulants ordinaires: caféine, alcool, nicotine. Dans le train, tête appuyée à la vitre, nous nous laissions balloter, nous ne fermions pas les yeux. Ses yeux à lui étaient cernés, son teint livide. Je n'osais consulter ma glace de poche.

Que dirait Zénaïda de mon abandon? Karl et moi avions marché longtemps afin d'être le plus possible ensemble.

Quand le rapide s'arrêta au Columbia Circle, nous remontâmes à la surface de la terre; il faisait grand jour. Nous traversâmes la place et puis le parc. Il allait les mains dans les poches et le front soucieux. Mes pauvres pieds pleins d'ampoules et d'écorchures causées par les lanières de mes sandales crottées, me faisaient souffrir. Sous ma robe de foulard pourtant fraîche, la sueur coulait entre mes seins. Le manteau de Zénaïda m'arrachait le bras. Mes mains étaient sales et la poussière irritait mon cuir chevelu.

Oh! le dégoût, l'exténuation, la misère interne que donne au corps et à l'esprit une nuit blanche, vécue dehors et debout, sans paix, sans beauté, dans une ville sale et méchante. Ces peaux de zibeline exhalaient le très lourd et très amer parfum de Zénaïda. A la Cinquième avenue, Karl me dit:

— « Je téléphonerai à dix heures moins dix, avant mon cours. Si quelqu'un d'autre que vous prend la communication, je l'interromprai. Laissez un message à la pharmacie Tilson, si vous avez besoin de moi. Vos yeux sont bleus comme le matin. Adieu mon amour. »

Alors il partit et moi, je traversai lentement l'avenue. Il n'était pas facile d'extirper de mon coeur cette étrange mélancolie qui s'y logeait depuis la nuit où Zénaïda nous avait surpris, lui et moi dans sa chambre, en des attitudes qui criaient l'innocence il est vrai, mais au milieu d'une telle sérénité, dans une ambiance heureuse et si étrangère à elle-même et qu'elle était bien consciente de troubler.

Le vieux de l'ascenseur me dit bonjour, sans ironie, sans goguenardise. Nous nous élevâmes jusqu'au seizième étage qui était l'immense logis de Zénaïda.

J'entrai. Je trouvai l'entrée vide, les chambres vides, la terrasse tout à fait vide de Zénaïda.

J'appelai: « Zénaïda! » Ma voix incertaine ne rencontra pas l'écho.

Je suivis, nonobstant, la routine qui doit succéder à ces interminables nuits sans repos. Je pris une douche froide, je lavai mes cheveux. Je me rhabillai. Personne ne ferait de café ce matin. Je bus de l'eau. Je n'avais pas faim. J'allai m'asseoir devant ma machine à écrire et tapai un article préparé d'avance, pour passer le temps. Passer le temps. Combattre l'ennui, la nostalgie, la paresse.

A huit heures, la femme de ménage arriva. D'un air soupçonneux, peut-être, elle s'informa de sa patronne.

Que savais-je? Je lui répondis avec une fausse assurance qu'elle rentrerait plus tard.

« *L'officieuse* » comme disait Zénaïda, releva le vêtement de zibeline qui traînait, le secoua après en avoir vidé les poches et le suspendit dans le placard. Me jeta-t-elle un regard incrédule? Elle se demanda sans doute ce que Zénaïda pouvait bien porter puisque ses fourrures et ses autres manteaux étaient là, à leur place. J'eus envie de lui parler de l'échange que nous avions fait durant la nuit, mais la dignité me retint. Je ne lui devais pas d'explication.

Le soleil en lumière directe lèchait la grande toile accrochée au-dessus de la collection de bouchons de verre, de terres cuites et de porcelaines. Cette toile était l'un des rares portraits de femme de Frédéric Gyuzmans; le célèbre artiste l'avait peint lors d'un voyage de mon amie au Brésil. Il ne lui ressemblait pas beaucoup. Pour poser, elle avait pris une expression ignoble. Les yeux paraissaient allongés, pas en amande mais en ovale, c'est-à-dire verticalement: la convoitise mesquine. Le nez fin s'élargissait à la base des narines: la sensualité sans frein. Les coins de la bouche étroite remontaient en parenthèses et repoussaient les joues en une sorte de sourire de satisfaction: l'orgueil, oui, l'orgueil du diable. Les yeux exigeaient, la bouche était contente. A quoi avait-elle donc pensé durant les heures de pose? A quoi pensait-elle d'habitude? Je me le demandais souvent car je ne savais pas déchiffrer ses traits ordinairement impassibles. Même lorsqu'elle était ivre, les passions qui se reflétaient dans son visage semblaient toutes de surface.

Zénaïda aimait beaucoup cette peinture. « Gyuzmans m'a tout à fait comprise » disait-elle innocemment. Si j'avais connu cette toile, avant, aurais-je accepté l'hospitalité de Zénaïda? Mais sait-on toujours reconnaître le mal, même quand il vous entoure?

A neuf heures et demie, j'émergeai de mes réflexions et téléphonai au Plat du Chat. La propriétaire du bar, une judéo-polonaise appelée Ladislava Schapps, ne me donna aucun renseignement.

— « N'est-elle pas sortie avec vous? » demanda-t-elle. J'insistai.

— « Ecoutez-moi Schapps. Je vous affirme avoir attendu Zénaïda jusqu'à l'aurore, à la porte. Je ne suis partie, sans elle, qu'à cinq heures du matin. Souvenez-vous. Elle n'est pas encore entrée. Que faire? »

— « Je n'ai rien vu. Je ne sais rien. Ne vous affolez pas Julie ma petite. Est-ce que Zénaïda n'a pas beaucoup d'amis dans le Village? »

Je ne pus en tirer autre chose. Je l'avais probablement réveillée.

Comme je raccrochais l'appareil, la femme de ménage rentra, les bras pleins de corbeilles à papier qu'elle venait de vider. Elle me dévisagea, et s'approchant du téléphone, remit en place le récepteur que j'avais fait basculer en me levant. Cette maudite femme possédait des antennes. Elle voyait toutes mes gaucheries, ma nervosité; je n'entendais son pas feutré à travers l'appartement, et chacune de ses apparitions dans l'une ou l'autre des pièces dans laquelle je me trouvais, me faisait sursauter. Je n'osais la renvoyer chez elle. Qu'en aurait-elle pensé, la sournoise? Pourtant le bruit de l'aspirateur vrillait mes tympans; les fenêtres toutes ouvertes pendant qu'on faisait le ménage faisaient cent courants d'air, lesquels augmentaient encore

l'impression de vide, l'aspect désertique causés par l'absence de Zénaïda. Car la maison de Zénaïda ce n'était plus un lieu réel mais un décor que mille personnages n'auraient pas rempli, un décor froid qu'il fallait fuir, de peur de devenir objet comme les hostiles objets appartenant à Zénaïda. Je ne voulais pas me pétrifier dans le désespoir et dans le désert de la maison de Zénaïda.

A l'heure convenue, Karl me téléphona. Je lui parlai à voix basse.

— « Zénaïda n'est pas encore rentrée. Au Plat du Chat on ne sait rien, ou du moins Ladislava Schapps ne veut rien dire. La femme de ménage épie tous mes mouvements. Elle se méfie. Elle me soupçonne. J'ai peur ».

— « Il ne faut pas. Rencontrez-moi chez Rumplemayer pour le déjeuner. Nous en parlerons, » dit-il.

Mes cheveux très fins étaient déjà secs. Je me fis une amusante coiffure en les relevant sur le dessus de ma tête. Je sifflai pour me donner du coeur. J'étais prête. En attendant l'heure je m'assis dans le salon, sur le bord d'une chaise, les yeux fixés sur le portrait de Zénaïda. Avec ses cheveux noirs disposés en mêches tout autour de son visage et avec son regard, un regard électrique, elle avait l'air d'une des Gorgones. Mon Dieu! Ce portrait vivait. L'âme de Zénaïda faisait corps avec la peinture. Fascinée, retenue par un pouvoir surnaturel, je demeurai là, en transes, comme suspendue au-dessus de la vie.

Le cri de la sirène, à midi, me rassura.

— « Voilà. J'ai fini » dit la femme de ménage. « Mademoiselle Zénaïda n'est pas encore rentrée ».

— « Elle fait ce qu'elle veut. Ce n'est pas à vous de la juger » dis-je vertement.

— « Bien sûr, bien sûr, » murmura-t-elle en s'esquivant.

Je sortis à mon tour. Cinq minutes après je rencontrai Karl au restaurant. Il commanda le déjeuner. Je lui racontai ce qui s'était passé en moi à l'appartement.

— « Je suis obsédée par une bizarre appréhension » dis-je. « Serait-il arrivé malheur à Zénaïda? Elle ne découche jamais. Si on allait trouver son cadavre quelque part, recouvert de mon imperméable? Si elle avait fait une mauvaise rencontre au Plat du Chat! Ces bohèmes sont tous plus ou moins pervers. Que dira la police quand elle saura que je suis rentrée avec son manteau? Elle pensera que js suis complice du crime. Il me semble que les journaux seront bientôt noirs de grosses manchettes — « Drame du Plat du Chat » — « L'affaire du Plat du Chat » — « Julie X..... questionnée par la police ».

— « Votre imagination vous fait mal, pauvre chérie? »

Il y eut un silence. Je m'efforçais de manger une moitié de pamplemousse. Karl dit:

— « La vie ne tient pas à grand chose. La façon dont on en sort n'a aucune espèce d'importance. Moi, je voudrais la mienne dans la torture afin de la tenir avec toute ma connaissance et tous mes sens jusqu'au dernier moment. La douleur (et le plaisir, qui n'est qu'une douleur très pâle) est la seule réaction de notre être qui soit vraie, c'est-à-dire sans équivoque. La douleur est la douleur, et comment sait-on que l'on est vivant sinon parce que l'on sent, et ressentir, c'est souffrir. Mais si le corps voit toujours juste, l'esprit parfois se trompe et s'inquiète faussement. Ne pensez plus à Zénaïda, chérie, nous avons hélas une cause de chagrin bien plus réelle. Ceci, que j'ai reçu ce matin. »

Il me tendit une enveloppe.

— « Quoi? Une lettre importante? »

— « Oui. Je suis conscrit. Après mes examens, j'entrerai dans l'armée. Et maintenant, je vais vous demander de m'épouser ».

L'émotion me coupa l'appétit. Les gens autour de nous, ils n'existaient plus. Le garçon qui remplissait mon verre d'eau glacée, il n'était pas réel. Cette petite cerise suspendue dans la cuillère ruisselante de jus de pamplemousse — que le soleil dont le restaurant était illuminé, faisait briller comme un rubis — n'était pas une vraie cerise. Ma main trembla. C'était bien ma main, et mon coeur qui battait si fort, c'était mon coeur pourtant. Regardant Karl, je vis combien ses yeux étaient mélancoliques, et tendres aussi, merveilleusement doux. Je me sentais toute enveloppée dans un soudain et violent bonheur.

Par dessus la table, Karl prit ma main dans la sienne et la serra. Je ne me souviens plus de ce que nous mangeâmes, mais nous nous regardions en souriant; peut-être les autres trouvaient-ils que nous avions l'air stupide. Il ne fut plus question de Zénaïda. L'après-midi, nous marchâmes longtemps dans Central Park et puis nous allâmes au cinéma.

Le soir en nous séparant, Karl dit:

— « Je téléphone demain à dix heures comme d'habitude. J'irai acheter le permis de mariage. Vendredi nous pourrions partir assez tôt, aller quelque part dans le New-Jersey, nous marier tranquillement, et revenir lundi matin, à temps pour mon cours. Nous nous installerons dans ma petite chambre, près de Columbia. Nous serons bien, et seuls, et tranquilles. J'arrangerai tout. Ma douce, préparez vos bagages. »

Je dis oui, en fermant les yeux. Alors, il mit sa main derrière ma nuque, et il m'embrassa pour la première fois. Puis, il partit.

Il me sembla que je marchais sur des nuages. Je dis un bonsoir vibrant au brave type de l'ascenseur. Il était là depuis midi.

— « Mademoiselle Zénaïda n'est pas encore rentrée » dit-il.

— « Ah!... je... »

En une seconde je revis l'appartement si vaste et si vide et le portrait ensorcelé qui me tiendrait compagnie toute la nuit. Ce regard méchant pèserait sur mon sommeil et cette bouche terrible, peut-être même qu'elle se mettrait à parler.

Je me jetai dehors et rattrapai Karl qui marchait vers l'arrêt de l'autobus. Je pris son bras.

— « Vous paraissez troublée » me dit-il. « Qu'y a-t-il donc? »

— « Oui. Je ne puis monter là-haut. Du moins pas encore. Zénaïda n'a pas reparu de la journée. J'ai peur. Je suis une idiote, je sais, mais... »

— « Que voulez-vous faire? »

— « Allons au Plat du Chat, Karl, allons voir. Je suis certaine de rencontrer quelqu'un qui saura quelque chose. »

Il acquiesça. Nous traversâmes la rue pour prendre un autobus qui allait en sens contraire, et grimpâmes au second étage du véhicule. Autour de nous il y avait cette clarté rose et or, tamisée par les nuages du couchant qui donnait aux vitrines de la Cinquième Avenue un éclat d'enluminures.

— « Je ne comprends pas pourquoi l'absence de Zénaïda m'effraie tellement » dis-je. « Durant ces dernières heures où j'ai pensé à elle, j'ai eu l'impression de découvrir un monstre ».

— « Personne ne peut plus vous faire de mal » répondit Karl.

— « Je sais. Elle sera furieuse de me voir partir. Mais vit-elle toujours? J'ai l'impression qu'elle est morte et que son esprit cherche à me hanter. »

— « D'une façon ou d'une autre vous serez vite libérée d'elle. Dites-moi, chérie, cette atmosphère du Plat du Chat, pourquoi la trouvez-vous si agréable? »

— « Je ne la trouverai plus jamais agréable. Elle me plaisait parce que j'y observais des gens d'une race inconnue de moi jusqu'à présent. Je croyais y découvrir quelques génies insoupçonnés, ou quelque sujet d'inspiration pour une future oeuvre littéraire. Je viens d'un milieu conformiste; je pensais m'affranchir en fréquentant tous ces types. J'avais tort.

— « Ce n'est pas votre faute. Désormais vous partagerez ma vie, je vous ferai connaître un autre milieu, le mien, beaucoup plus calme, plus sobre, plus sincère; et quand je partirai, je vous laisserai avec de vrais amis. Vous ne serez plus jamais seule et désemparée. »

Nous fumions. Karl avait mis son bras gauche autour de mes épaules.

— « A votre tour » lui dis-je. « Expliquez-moi ceci: vous êtes sorti durant cinq mois avec Zénaïda? »

— « D'une façon intermittente. Nous avons, elle et moi, des amis communs. Nous nous sommes connus chez eux. Elle... je ne devrais pas dire cela, mais à vous... elle s'est figurée que je lui plaisais, voilà, et ne m'a point laissé tranquille. D'abord, je me suis laissé faire. Par veulerie, non, mais Zénaïda est célèbre et je suis parfois, assez vaniteux. »

— « Elle vous aime. »

Nous devions descendre au prochain arrêt. Karl se leva.

— « Ne croyez pas ça » dit-il. « On peut éprouver de l'admiration pour ses poèmes — il en est d'admirables — et pour sa beauté quand on ne l'a pas trop vue, car elle lasse terriblement, la beauté de Zénaïda. On peut se laisser prendre à sa pseudo-générosité, à cette prodigalité désinvolte qu'elle affiche souvent. Mais vous savez aussi comment on en devient vite écoeuré. Quant à aimer qui que ce soit, Zénaïda en est bien incapable. Elle ne s'aime même pas. Satan s'aime-t-il de s'être aimé absolument? »

Les feux du Greenwich Village s'allumaient déjà; à chaque carrefour on reconnaissait les points de repère les plus fameux: Nicks, où deux énormes pianistes noirs jouaient avec une inégalable délicatesse les meilleurs *boogey-woogey,* Jack Delaneys où l'on dinait dans un décor de Champ de Course, le Café Society, une cave aux murs couverts de fresques extravagantes, le Village Vanguard où le Lion, chanteur de Calypso, faisait courir tout New York.

Karl m'emmena d'abord manger un hamburger dans un drôle de petit bar appelé La Mère Hubbard. Puis, nous allâmes au Plat du Chat. Il n'y avait qu'un seul consommateur et Ditty. La pauvre vieille portait une tunique de flanelle beige, serrée à la taille, par un cordon de robe de chambre.

— « Et voici notre jeune oie blanche » cria-t-elle en français, dès qu'elle me vit. Ladislava Schapps et son amie, la chanteuse réaliste qu'on ne voyait jamais autrement qu'en tailleur noir, chemise blanche et cravate, sortirent de la cuisine.

— « Les clients arrivent tôt ce soir » dit Ditty avec un regard lugubre en direction du consommateur.

— « Rien n'est prêt » annonça la patronne qui arborait elle aussi une tenue extraordinaire: veste et pantalon vert-

irlandais. « Allons Ditty, faites un effort pour amuser la compagnie ».

Karl et moi nous nous assîmes le long du mur, sur le banc, devant un tonneau peint en rouge surmonté d'un cendrier. Le punch au rhum n'étant pas encore préparé, nous prîmes un whisky, boisson beaucoup plus dispendieuse. Ditty pour faire l'aimable, se planta au milieu de la pièce et annonça:

— « Mesdames et Messieurs vous allez avoir l'honneur très rare de m'entendre dans un de mes succès d'antan ». Elle salua jusqu'à terre, disparut et revint portant deux gros annuaires de téléphone qu'elle posa sur le tabouret du piano.

— « Comment? Elle va jouer? » fit Karl étonné.

— « Mais oui. Cela n'arrive pas souvent. Vous allez comprendre une autre des raisons qui m'attiraient ici. »

Ditty ne mesurait pas plus de quatre pieds et demi. Juchée sur les deux volumes, avec ses épaules étroites et son chignon gris, bien serré au sommet de son crâne, elle ressemblait à une petite sorcière du Pays de Galles qui aurait perdu son haut chapeau et son balai. Elle attaqua immédiatement l'Etude Révolutionnaire de Chopin et la joua très vite, très fort, avec une étourdissante agilité, sans rater une seule note.

Karl supposa qu'elle avait dû être une pianiste remarquable dans son temps et dit qu'elle avait encore de beaux restes. Par contre, le consommateur n'était pas là pour entendre du Chopin, se mit à grogner.

Ladislava Schapps surgit à temps pour empêcher Ditty de lui briser une bouteille sur le crâne.

— « Le Plat du Chat est un attrape-nigaud » lui dit-elle en substance. « Seuls, les gens intelligents s'y plaisent.

Payez et partez, cher ami ». Elle souriait, mais d'un sourire d'ogresse et le client s'esquiva

Alors, elle vint s'asseoir avec nous.

— « Je ne vous ai jamais vu » dit-elle à Karl; et à moi: « Quoi de neuf ma chère, vous paraissez tourmentée? »

— « Je suis inquiète de Zénaïda, la jeune femme qui est venue me retrouver ici hier. Avec qui a-t-elle parlé ou dansé? Elle a quitté le Plat du Chat tandis que je prenais une tasse de café non loin d'ici. Je voudrais savoir si elle est sortie seule ou bien... »

— « Votre amie a parlé et dansé avec un peu tout le monde. Ma maison n'est pas l'antre de perdition que vous croyez. Vous pouvez venir me voir sans garde de corps. Je n'ai jamais eu d'histoires avec la police et n'en veux point avoir. Si quelque chose de fâcheux est arrivé à Zénaïda, cela ne regarde personne que je connaisse. Comprenez-moi bien, je ne l'ai pas vu sortir ».

Elle fumait une longue cigarette qui exhalait une odeur très forte.

— « Que votre amie Zénaïda ne revienne jamais faire ses griffes chez moi, c'est tout ce que je demande. Elle appartient à une espèce dangereuse auprès de laquelle les plus pourris de mes habitués font figure d'anges. Ecoutez, car Ladislava qui se mêle, par principe, de ses affaires et ne donne jamais de conseils, va vous en offrir un, gratuitement; comme d'ailleurs elle vous offre le whisky que vous et ce bien heureux jeune homme qui l'examine à travers des lunettes embuées, buvez en ce moment. Ce conseil, le voici: certains êtres sont comme des sables mouvants; n'entrez pas dans leur intimité de peur d'être engloutis ».

Karl lui dit: « De quoi voulez-vous nous convaincre? Que Zénaïda fait courir un danger à ceux qui l'appro-

chent? C'est faux. Elle possède une foule d'amis qui l'adorent et la prennent comme elle est depuis des années, sans se porter plus mal. Croyez-moi, j'en connais et je ne crains pas cette menace occulte qui viendrait d'elle, selon vous ».

La Juive alors le regarda bien en face, pour la première fois.

— « Ce que je dis demeure le fond de ma pensée », dit-elle. « Croyez, jeune homme, que je ne tiens pas une boîte de nuit depuis plus de vingt ans, sans avoir reçu quelqu'expérience. Je sais juger les gens très vite, en quelques secondes. Zénaïda, l'avez-vous si vite oubliée? détient une arme effroyable, la beauté, mais fatale. La beauté fatale, comme vous dites, c'est un thème, pas faux, non, un thème romantique. Songez à Swinburne. Hein? *La Belle Dame sans Merci.* Oh! Je vois, je comprends, vous avez bu le philtre de l'oubli, vous êtes purifié, vous aimez, vous croyez que l'amour innocent vous sauvera! »

— « Zénaïda vous a sans doute parlé de moi » fit Karl, en souriant d'une assez drôle de manière.

Ladislava Schapps noua ses deux mains sur son genou croisé. A son tour elle sourit.

— « Oui. Elle nous a tout raconté. Tout, je ne sais, mais beaucoup. Mieux que ça, je vais vous dire une chose afin que vous ne partiez pas bredouille. Un moment donné, elle a mis le nez dehors, et je crois qu'elle vous a vus ensemble. Peut-être lui tourniez-vous le dos, chère Julie. Après cela, jeune homme, tirez des conclusions. Il y avait foule ici, et je n'avais pas qu'elle à surveiller. »

Karl me fit signe qu'il était temps de nous en aller. Sur le pas de la porte, il se retourna.

— « J'espère pour vous et pour tout le monde, que vous n'aurez pas d'ennuis, dit-il. Mais si Zénaïda n'est pas de

retour ce soir ou demain, bien des gens commenceront à s'énerver ».

Ladislava eut un mouvement vague.

— « Bah! » dit-elle. « Personne ne peut changer la destinée des autres ».

Karl et moi nous nous promenâmes un peu à travers le Village. Je me demandais comment je pourrais affronter l'épouvantable portrait de Zénaïda, et passer la nuit, toute seule, dans ce sinistre appartement. Il comprit mon angoisse, ne devinait-il pas tout de moi? Il insista pour m'installer dans une bonne chambre d'hôtel, au centre de la ville, et s'en fut, promettant de venir me chercher le lendemain.

Je me couchai, plus tranquille, mais non sans me poser bien des questions. Alors, Zénaïda nous avait vu partir ensemble. Que s'était-elle imaginé? La présence de Karl auprès de moi l'avait-elle plongée dans un désarroi tel que...? Ce n'est pas possible, elle n'a pu se suicider. Mais souvent, les gens terribles attirent sur eux-mêmes le malheur. Dans son désespoir, elle aurait été capable de se donner à un individu louche, à un sadique peut-être. Où gisait-elle maintenant, ma pauvre amie? Egorgée dans un garni obscur? Ah! Qu'elle revienne le plus tôt possible! Je ne pouvais plus tolérer cette incertitude.

Comme j'étais lasse à l'extrême, je dormis, assez lourdement, mais longtemps. Je venais à peine de me réveiller lorsque Karl m'appela, vers onze heures.

— « Je suis dans le hall » dit-il. « Je vous attends ».

Je m'habillai en vitesse. Il m'embrassa comme si ce geste lui était habituel et m'emmena manger quelque chose. Puis nous allâmes chez Zénaïda. La femme de ménage nous toisa pendant un bon moment. Elle était propre et honnête, mais son caractère ne m'avait jamais plu.

— « Mademoiselle Zénaïda n'est toujours pas rentrée » dit-elle. « Si son absence se prolonge plus longtemps, je préviendrai la police. Je ne tiens pas à travailler pour un fantôme, moi ». Elle ajouta, avec un regard par en-dessous: « Il se passe des choses bizarres ici ».

Karl lui dit de continuer son travail, et m'entraîna dans la bibliothèque. Là, nous nous composâmes un visage naturel. Il ouvrit un livre, c'était les « *Instructions aux Domestiques* » de Swift. Il en lut des passages et les commenta. Au bout d'un quart d'heure nous étions détendus, souriants, et c'est ainsi que la femme de ménage nous vit en entrant dans la pièce.

Elle s'excusa du coin de la bouche et commença d'épousseter les rayons.

Karl referma le livre et lui dit:

— « Que signifiaient vos paroles de tantôt, à propos des choses bizarres qui se passent ici? » d'un ton nonchalant.

Sans interrompre sa besogne elle répondit:

— « C'est moi qui ai vidé les poches du manteau avec lequel Mademoiselle Julie est revenue hier. J'y ai trouvé le portefeuille de Mademoiselle Zénaïda. Et je me demande depuis ce moment-là, ce qu'elle peut bien faire ailleurs, sans manteau et sans argent. »

— « N'est-elle pas assez connue pour se passer d'argent, dit Karl, et elle n'a nul besoin de manteau là où elle est ».

J'aurais voulu qu'il n'eût jamais dit cette phrase.

— « Où elle est? Mais où est-elle donc? »

— « Chez des amis certainement. Vous avez une mentalité morbide, ma pauvre femme. »

— « Peut-être monsieur. Toutefois, je reviendrai à cinq heures, cet après-midi, et si Mademoiselle n'est toujours pas là, je saurai quoi faire »

Elle partit donc, quand ce fut l'heure.

Karl se mit à marcher de long en large. Il réfléchissait profondément. Il n'osait pas téléphoner aux amis de Zénaïda. Qu'aurait-il bien pu leur dire sans exciter leurs soupçons? Il me pria de préparer mon sac de voyage, ce que je fis avec célérité. Il me persuada sans aucun mal de ne pas attendre le vendredi suivant pour quitter New York. Avec un peu de chance, ce soir même nous serions dans le New-Jersey, mari et femme.

Que j'étais heureuse de remettre enfin mon sort entre ses mains!

Une demi-heure plus tard, nous déjeunions chez un bon camarade à lui, celui qui voulait bien lui prêter son automobile. Il se nommait Malcolm et fut très gentil pour moi. Il savait qu'il existait une blonde dans la vie secrète de Karl, mais ne se la figurait pas si belle, disait-il. Je n'avais de ma vie reçu tant de compliments! Malcolm, un grand gaillard brun et peut-être un peu mou, parlait une langue châtiée, pleine d'aphorismes et de citations — il me parut que cette manie caractérisait un grand nombre d'universitaires américains — il citait Dante et Goethe, Saint Paul, Molière, Shakespeare et Confucius en italien, en allemand, en latin, en français, en anglais et en chinois, et Aristophane en grec. Il suffisait d'écouter son monologue pendant cinq minutes pour connaître l'étendue de son savoir. Sa famille habitait Boston, lui, vivait à New York et l'été il retrouvait ses amis au Cap Cod, colonie des artistes et des intellectuels. En dehors de ces trois endroits, les Etats-Unis n'étaient qu'un dépotoir où il ne met-

tait jamais les pieds. Un snob, enfin, mais un charmant snob, un peu candide et très généreux.

— « Lequel de vous deux est l'instigateur de cette hollywoodienne escapade? Toi, Karl? Le Grand imaginatif? Ce n'est pas possible. Tu me déçois. Je vois que l'amour brime la fantaisie. Si Julie, ah, l'adorable nom! veut changer de prétendant, je lui offrirai une aventure matrimoniale beaucoup plus amusante. Non? Et vous partirez quand? Tout de suite? Bravo! Les tergiversations obnubilent toute joie ».

Parce que Malcolm était discret, Karl le mit au courant de notre affaire. Il lui expliqua simplement que s'il surgissait des ennuis au sujet de Zénaïda, nous y ferions face ensemble. Et de toute façon, notre mariage ne s'en trouvait avancé que de deux jours.

— « Si la femme de ménage alerte les *autorités,* votre fuite semblera suspecte »

— « Bien sûr », dit Karl. « Mais nous serons mariés, comprends-tu? Ce côté-là ne m'inquiète pas car notre innocence serait vite démontrée. Ce qui compte, c'est que Julie ait un protecteur le plus tôt possible. On ne sait pas où cette affaire peut nous mener. Je veux pouvoir porter la pleine responsabilité de tout ce qui arrivera ».

Malcolm le regardait tranquillement, en fumant sa pipe. Je remarquai pour la première fois la manière dont il était vêtu. Un pantalon kaki, un gros chandail noir à col roulé, des savates, et autour de la taille, une sorte de foulard de soie rouge. Il avait décroché une guitare du mur et en tirait quelques accords. Pour se donner une contenance? Parce que ce geste lui était familier? Cet habillement de bohême, était-ce affectation ou goût du confort ou besoin d'extérioriser sa fantaisie?

— « Tu parles » dit Malcolm sans paraître offensé ni flatté de l'examen que je lui faisais subir. « Tu parles comme un coupable, ma parole. Je connais Zénaïda, grâce à toi, j'ai cet honneur et ce plaisir. Il me semble que si tu me racontais exactement tout ce qui s'est passé depuis quarante-huit heures, je découvrirais la vérité, par un détail qui t'échappe mais qui a peut-être une importance primordiale dans l'affaire ».

— « Et toi, tu parles comme un détective. Je ne nie pas ton flair ni ton esprit de déduction. Exerce-le donc durant notre absence. Voici sur un bout de papier l'adresse où tu nous trouveras, si tu découvres la vérité. Tu sauras où nous rejoindre, nous ne nous cacherons pas. Dans ma poche ici, j'ai le permis de mariage, tout est prévu et préparé. Il ne nous reste qu'à recevoir ta bénédiction et ton automobile. Encore une fois, si les journaux ou bien la radio mentionnent la disparition de Zénaïda, comme le craint Julie, tu nous préviendrais et nous reviendrions prudemment offrir de nous-mêmes à la police, les renseignements que nous possédons ».

Oui. Alors éclaterait l'Affaire du Plat du Chat. Ladislava Schapps déchaînée serait capable de nous accuser de meurtre pour sauver son cabaret. Elle pourrait dire que Zénaïda était sortie à notre suite et que pour nous débarrasser d'elle nous l'avons assassinée dans une ruelle. Je pensais cela, désespérée, tout en me disant que j'avais tort. Quel pouvait être ce détail qui nous échappait, dont parlait Malcolm?

— « Qu'il est joli le regard inquiet que vous m'offrez », dit Malcolm en riant. « Il ferait trembler d'amour la statue du général Butterfield. »

— « Je pense, j'essaie de me souvenir, je cherche le détail dont vous avez besoin » répondis-je en rougissant.

— « *Et son teint au vôtre pareil* » murmura-t-il en français. « Eh bien, frère, qu'attends-tu? »

— « Pour m'en aller? Rien, nous partons ».

— « Non, je veux dire pour prendre ta fiancée dans tes bras et l'embrasser passionnément ».

— « Que tu sois hors de ma vue. Ecoute, nous devrions être loin à l'heure qu'il est. La femme de ménage n'a peut-être pas retardé sa déclaration à la police. Elle était prise de panique à midi. Je ne veux pas lui donner trop d'avance sur nous ».

Malcolm dit que nous dramatisions beaucoup les évènements. Il essayerait de tirer tout ça au clair avec le peu d'éléments fournis par nous.

Le soleil affluait par les grandes fenêtres à guillotine. La garçonnière de Malcolm était un appartement de cinq pièces, dont trois donnaient sur Riverside Drive et par conséquent sur la rivière Hudson. Il avait tout décoré, peinturé lui-même, les murs, les plafonds, couleur crème et crème aussi les tapis, les rideaux. Ce n'était pas laid du tout pour un logis de garçon. Je n'avais plus le goût de quitter New York. Karl et moi serions heureux de vivre ici pensais-je.

Malcolm nous accompagna jusqu'à la voiture stationnée devant l'édifice, vérifia l'essence et l'huile et plaça mon sac de voyage sur le siège arrière.

— « Bon voyage! » dit-il. La décapotable démarra. Nous étions donc seuls! Pourquoi l'appréhension me serrait-elle le coeur? Je devais être heureuse, avec Karl, enfin, et roulant vers le bonheur et la liberté.

Mais non. Tout ce que je laissais derrière moi me suivait comme une lourde chaîne.

— « Déjà trois heures » dit Karl. « Nous avons perdu beaucoup de temps. Il est bavard ce bon Malcolm ».

Au sortir de la ville, il prit l'autostrade et accéléra. On traversait la rivière pour aller dans l'Etat voisin. Il fallait s'engager dans un tunnel. Parce que nous ne parlions pas, le tunnel me sembla long comme un désespoir. Il y a toujours un soupir de soulagement quand on voit la lueur au bout du souterrain.

Remontée à la surface, l'auto prit de la vitesse. Je vis soudain l'arrière immobile d'un gros camion. Je dis tranquillement:

— « Il va y avoir un accident ».

Je crois que Karl mit les freins. Je criai. Une douleur effrayante aux pieds... je plongeai dans le noir.

Je n'eus pas le bonheur de perdre la mémoire. On m'apprit bien plus tard que j'avais eu une commotion cérébrale. Mes deux pieds dans le plâtre, l'un brisé, l'autre fortement luxé, me forcèrent assez longtemps à rester inerte. Mais, vraiment, cela ne fut pas grand'chose. J'eus aussi une coupure assez profonde derrière l'oreille. Le reste, des égratignures.

Quand je m'éveillai à l'hôpital, un parfum musqué qui supplantait déjà les odeurs de médicaments, m'apprit tout de suite que Zénaïda était dans la pièce. Elle s'informait de moi, doucement.

— « Elle va beaucoup mieux », dit la garde-malade. « Son pouls est régulier ».

— « Et lui...? » demanda Zénaïda d'une voix plus claire.

— « Il est mort. Tué sur le coup, heureusement ».

— « Oh! Garde, voyez! Je crois qu'elle ouvre les yeux. Laissez-moi lui parler ».

Dans la chambre d'hôpital, dans un demi-jour jaunâtre, l'air était tiède, la présence de Zénaïda, révoltante. Elle s'approcha du lit, me regarda et sourit.

— « Alors », dit-elle. « Tu l'as fini, ton petit tour d'horizon? »

— « Ne la fatiguez pas! » intervint l'infirmière.

— « C'est Malcolm qui m'a prévenue », dit encore Zénaïda. « Je venais tous juste de rentrer ».

Elle portait son manteau de zibeline. Elle ajouta:

— « Pauvre Malcolm. Sa voiture n'est plus bonne à rien... allons, il faut que je parte. Je suppose que tu iras te reposer chez toi. Tu me feras signe à ton retour? Je t'attendrai. Sans faute n'est-ce pas? A bientôt »

Elle sortit.

A bientôt? Oh! Jamais. Jamais.

Elle vivait toujours, Zénaïda. Karl ne vivait plus; et moi, il fallait que je vive encore.

Il n'y avait pas eu d'*affaire,* pas eu de drame au Plat du Chat.

LES ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

SOMMAIRE du No 1

Jean-Louis Gagnon: *La Fin des haricots* (Nouvelle).
Paul Toupin: *Souvenirs pour demain* (Essai).
André Langevin: *L'Homme qui ne savait plus jouer* (Conte).
Marcel Raymond: *Tchekov* (Etude littéraire).
Robert Elie: *L'Etrangère* (Théâtre).

SOMMAIRE du No 2

Roger Duhamel: *La Politique étrangère du Canada* (Etude historique).
Hélène J. Gagnon: *Saudades* (Poèmes).
Roland Lorrain: *Danseurs en mer* (Récit).
Marcel Dubé: *Zone* (Théâtre).

SOMMAIRE du No 3

Jean Simard: *Un départ* (Conte).
Michel Brunet: *Trois dominantes de la pensée canadienne-française* (Essai).
Roland Giguère: *Lieux exemplaires* (Poèmes).
Gilles Marcotte: *Saint-Denys-Garneau* (Etude littéraire).

SOMMAIRE du No 4

Anne Hébert: *La Mercière assassinée* (Télé-théâtre).
Marcel Dubé: *Florence* (Télé-théâtre).
Yves Thériault: *Le Samaritain* (Radio-théâtre).
Muriel Guilbault et Claude Gauvreau: *Le Coureur de Marathon* (Radio-théâtre).

SOMMAIRE du No 5

Maurice Tremblay: *Réflexions sur le nationalisme* (Essai).
Hubert Aquin: *Les Rédempteurs* (Récit).
André Laurendeau: *La Vertu des chattes* (Théâtre).
Guy Frégault: *Les Finances de l'Eglise sous le régime français* (Etude).
Marie-Claire Blais: *Poèmes.*
Jacques Godbout: *La Chair est un commencement* (Poème).
Saint-Denys-Garneau: *Lettres à Jean Le Moyne.*

SOMMAIRE du No 6

François Moreau: *Les Taupes* (Théâtre).
Jean-Louis Roux: *Jardins du Palais-Royal.*
Eloi de Grandmont: *Chacun sa drôle de vie* (Contes).
Gilles Delaunière: *Un homme de trente ans* (Récit).
Patrick Straram: *Tea for one* (Nouvelle).
Olivar Asselin: *Trois textes sur la liberté et la guerre.*

SOMMAIRE du No 7

Jean Le Moyne: *Saint-Denys-Garneau, témoin de son temps* (Essai).
Claude Jasmin: *Et puis tout est silence* (Roman).
Anne Hébert et Frank Scott: *La Traduction, dialogue entre l'auteur et le traducteur.*
Jules Fournier: *Souvenirs de prisons.*

SOMMAIRE du No 8

Marcel Rioux: *Visions tragiques et optimistes de l'histoire* (Essai).
Roger Fournier: *Trois contes.*
Réal Benoît: *Rhum Soda, Rhapsodies antillaises* (Récit).
Alfred Desrochers: *Poèmes.*
Pierre Charbonneau: *La Couronne, essai sur les Canadiens français et la démocratie.*
Les Mémoires de Pierre de Sales Laterrière et de ses traverses (texte ancien).

SOMMAIRE du No 9

Gilles Delaunière: *L'Auberge des Trois Lacs* (Nouvelle).
Louis-Marcel Raymond: *Eloge de Saint-John Perse* (Etude littéraire).
André-Pierre Boucher: *Mon frère l'esseulé* (Nouvelle).
Naim Kattan: *D'un monde à l'autre* (Souvenirs).
Pierre Vadeboncoeur: *Projection du syndicalisme américain.*
Mémoires de Pierre de Sales Laterrière (Deuxième partie).

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

SOMMAIRE du No 10

Jean Hamelin: *Les occasions profitables* (Roman).
Robert Elie: *Poèmes.*
Hélène-J. Gagnon: *La Chine aux Chinois* (I).
Andrée Thibault: *Ma soeur* (Nouvelle).
Réal Benoît: *Mes voisins* (Nouvelle).

SOMMAIRE du No 11

André Laurendeau: *Deux femmes terribles* (Théâtre).
Guy Frégault: *Politique et politiciens au début du XVIII^e siècle.*
Suzanne Paradis: *Aux portes de la haine* (Poèmes).
Hélène-J. Gagnon: *La Chine aux Chinois* (II).

SOMMAIRE du No 12

Léon Dion: *Opinions publiques et systèmes idéologiques.*
Gérard Bessette: *L'Accident — L'Emplâtre.*
Charles Soucy: *Une visite à la mer — Une lettre pour mon aimée — La Candeur de l'enfance.*
Françoise Cholette-Pérusse: *Chronique d'une enfance.*
Alice Poznanska: *Les Solitudes humaines.*
Minou Petrowski: *Lo Cloison.*

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

SOMMAIRE du No 13

Eva Kushner: *L'Evolution des symboles dans la poésie de Pierre Emmanuel* (Essai).
Pierre Trottier: *Le Retour d'Oedipe* (poème).
Guy Désilets: *Cap aux Antilles* (récit).
Thérèse Thiboutot: *La Femme du ministre* (nouvelle).
Pierre de Ligny Boudreau: *Le Dauphin octogénaire* (nouvelle).
Louis Riel: *Journal de prison.*

Achevé d'imprimer
aux ateliers BEAUCHEMIN Limitée,
le vingt-cinquième jour de septembre
mil neuf cent soixante-deux

Imprimé au Canada
Printed in Canada

S 844.99
Ec 77 ca
v. 14
1962

206566

LES ATELIERS DE RELIURE
MARCEL BEAUDOIN
JUIN 1964